

MARKUS

L'INVITÉ SURPRISE DU G7



Première partie de la trilogie
L'homme de Griffintown



Table des matières

Remerciements	6
Prologue	8
PARTIE 1: DISPARAÎTRE	11
PARTIE 2 : RÉAPPARAÎTRE	54

Les Éditions La Plume d'Or
3485-308, av Papineau
Montréal (Québec) H2K 4J8
www.editionslpd.com

L'invité surprise du G7

L'homme de Griffintown

MARKUS



Markus, 1970-, auteur

L'homme de Griffintown / Markus.

L'ouvrage complet comprendra 3 volumes.

Sommaire : [1]. L'invité surprise du G7.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924849-20-0 (couverture souple : vol. 1)

ISBN 978-2-924849-21-7 (EPUB : vol. 1)

ISBN 978-2-924849-22-4 (PDF : vol. 1)

I. Markus, 1970- . Invité surprise du G7. II. Titre.

PS8626.A754H65 2018 C843'.6 C2018-941019-1

PS9626.A754H65 2018 C2018-941020-5

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Nathalie Morissette

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Markus, 2018

Dépôt légal – 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, mai 2018

Remerciements

À mon frère aîné Richard qui m'a transmis sa passion pour le septième art quand nous étions enfants et avec lequel j'ai partagé des centaines de films. La nuit du cinéma de Seignosse, le fameux court-métrage à la basilique et ta connaissance du cinéma... Que de bons moments passés ensemble !

Aux gens de cinéma qui nous font rêver toute notre vie.

À Denis Villeneuve.

« Il faut toujours viser la lune, car même en cas d'échec, on atterrit dans les étoiles. »

Oscar Wilde

Merci à mes premiers lecteurs pour leurs encouragements : Richard Deulceux, Alexis Vintezout, Martin Gagné, Nathalie Morissette, Caroline Perron, Isabelle Charron, Alexandre Blackburn, Erik Mechaka, Danielle Saucier, Véronique et Patrice Vintezout.

IMPORTANT : tout dans ce livre est faux.

Prologue

Georges aura cinquante ans dans quelques semaines. Il a un travail de bureau. Il est sédentaire. Trop. Assis tout le temps, sur son fauteuil, devant son ordinateur ou dans sa voiture. Aucune activité sportive depuis un quart de siècle. Aucune volonté en ce qui concerne l'alimentation.

Plus jeune, il était sportif. Il sautait, il courait sans compter ! Deux à quatre heures par jour ! Il pesait soixante-dix kilos pour presque deux mètres de haut. Il pèse maintenant cent-dix kilos. Il a arrêté de courir, mais pas de manger. Avant, il se nourrissait beaucoup pour avoir de l'énergie afin que son corps soit capable de supporter l'activité physique qu'il lui imposait. Maintenant, c'est de l'alimentation compulsive pour calmer son stress et plus particulièrement, son manque de motivation à se prendre en main. Il n'aime pas la société, il n'aime pas trop les gens, il n'a pas vraiment de famille, il va mourir un jour... alors à quoi bon ?

Ces derniers temps, son organisme lui a envoyé plusieurs messages alarmants.

Tout d'abord, il s'est senti mal un matin sous la douche. Sortant de la cabine, il a senti une syncope arriver. Pour la première fois de sa vie, Georges a juste eu le temps de s'allonger par terre avant de perdre connaissance. Seule sa tête a frappé le sol, au niveau de l'arcade sourcilière gauche. Un choc très léger, heureusement.

Il s'est remis au lit quelques secondes après cet incident, puis nouvelle perte de connaissance. Une troisième, assis sur les toilettes. Il a saisi son téléphone, qu'il avait par chance emmené. Les urgences sont arrivées dix minutes plus tard... Très impressionnant. Ils lui ont rasé le torse à plusieurs endroits, appliqué une dizaine d'électrodes pour le brancher à un appareil... Un tas d'examens ! Georges avait peur et en même temps, il s'en fichait un peu. Il était fatigué. Peut-être un peu dépressif aussi. Les urgentistes l'ont embarqué sur une civière et, dès son arrivée à l'hôpital, l'ont conduit en salle de choc, où il a perdu connaissance une quatrième fois.

Électrocardiogramme, embolie pulmonaire, prise de sang, scanner du cerveau... Ils lui ont posé des questions terrifiantes : « Dans votre famille, des gens sont-ils malades du cœur ? Certains de vos proches parents sont-ils morts à votre âge ? Avez-vous déjà fait un scanner du cerveau ? »...

À cet instant, Georges eut à l'esprit une photo de sa mère prise peu avant son décès... *Maman, que fais-tu là ?* pensa-t-il.

La photo s'effaça de son imagination, alors que le médecin l'interpellait.

— Monsieur ? Monsieur ?

On lui posa une dernière question :

— Lorsque vous sentez la perte de connaissance arriver, cela commence comment ?

Georges expliqua que cela débutait dans son estomac et qu'ensuite, il avait l'impression de se remplir jusqu'à la tête, comme un vase, avant de tomber...

Le médecin l'informa qu'il pouvait sortir de la salle de choc. Après quoi, Georges se retrouva dans un espace de couloir entouré de rideaux verts. Perfusé, un cathéter dans le bras pour récupérer de sa fatigue et s'hydrater, et son cellulaire avec lui pour communiquer avec Dieu sait qui. Ils le gardèrent vingt-quatre heures puis il quitta l'hôpital. Après de nombreux examens. Malaise vagale atypique. Apparemment, il était en état d'épuisement.

La vie reprit son cours. Le choc fut quand même grand. Durant ces vingt-quatre heures, toutes les horreurs du monde avaient traversé son esprit. La santé... C'est quand on craint de la perdre, finalement, que l'on se rend compte qu'il n'y a pas de plus grand trésor. Georges prit donc la sage décision de changer sa manière de vivre. Mais hélas, il ne respecta pas sa décision.

Deux ans plus tard, dans un hôtel, alors que six heures du matin venaient de sonner, rebelote ! Deux syncopes. Encore les urgences, encore la salle de choc, les mêmes questions, les mêmes examens... Pour arriver à la même conclusion : « Vous êtes très fatigué, monsieur. Vous devez changer de vie ».

La vie reprit à nouveau son cours normal. Pour une deuxième fois, le choc avait été grand. Georges prit à nouveau la décision de changer sa manière de vivre. Et pour une seconde fois, il ne respecta pas cette sage décision.

Ce coup-ci, le médecin effectua des recherches et demanda à faire un examen du sommeil. En effet, Georges ne rêvait jamais. Cela voulait dire qu'il ne dormait jamais profondément. C'est ainsi qu'après quelques semaines, on découvrit que ses syncopes avaient sans doute pour origine de sévères apnées du sommeil. On lui prescrivit donc une machine pour l'aider à bien respirer la nuit. Un masque relié à un ventilateur humidifiant par un tuyau presque aussi grand que lui. Du coup, il cessa de ronfler et rêva chaque nuit. Mais dans son lit, il avait l'air d'une personne mourante.

Deux années passèrent. Ce dimanche-là, Georges faisait du rangement lorsque, tout à coup, soulevant une boîte trop lourde, il entendit son dos craquer. Une vertèbre venait de lâcher. La pire douleur de sa vie ! Littéralement un coup de poignard ! Allongé par terre, gémissant, il appela aussitôt les urgences à l'aide de son cellulaire, qui ne le quittait jamais. Les secours arrivèrent trente minutes après et encore une fois, il fut admis à l'hôpital, au service des urgences.

Bien sûr, pas le droit de bouger, au cas où la moelle épinière serait touchée. Une grande dose de morphine, puis le lendemain, il put sortir malgré tout. En chaussettes, car la veille, il n'avait pu mettre ses chaussures avant de quitter son appartement en compagnie des ambulanciers. S'en suivirent des rendez-vous de toutes sortes en rapport avec sa densité osseuse. Pour le milieu médical, cette fracture n'était pas normale. Georges était encore jeune pour souffrir d'ostéoporose !

Durant quatre mois, il passa des examens jusqu'à ce qu'il comprenne, à quelques jours de Noël, que c'était le cancer des os que son médecin, la docteure Sofia Makine, cherchait dans son organisme, et ce, sans le lui avouer.

Mais ce cancer, madame Makine ne le trouva pas. Georges, malgré son âge, était bel et bien atteint d'ostéoporose. Visiblement, après une biopsie assez douloureuse, on lui avait diagnostiqué une malformation génétique. Selon ce qu'on lui expliqua, il était né avec ce problème de porosité, qui causait une perte de densité osseuse. Madame Makine lui prescrivit donc du calcium à la fréquence quotidienne et de la vitamine D, une grosse dose, une fois par semaine, ainsi qu'une injection journalière dans la cuisse, d'un médicament censé améliorer le processus de reconstruction naturelle des os par l'organisme.

La vie reprit donc. Pour une troisième fois, le choc avait été grand. Georges prit la décision de changer sa manière de vivre et pour une troisième fois, il ne respecta pas cette décision.

Bref, le voici dormant chaque nuit avec un respirateur mécanique, à vivre jour après jour avec un dos auquel il ne fait tellement plus confiance qu'il accumule les tendinites aux épaules par peur de le solliciter et d'entendre un nouveau crac. Deux belles maladies dont il se serait bien passé !

Encore là, il échoue dans son projet de s'améliorer. Mais cette fois, il voudrait ne plus faillir. Il souhaite reprendre possession de son corps et ne pas sombrer comme auparavant... par paresse. Parce que, finalement, il ne voit pas d'autres raisons à sa situation. La paresse menant à la dépression qui mène à la fatigue qui elle, mène au renoncement, à l'échec. Georges sait tout cela et pourtant, le courage ne lui vient toujours pas.

Depuis le début de l'âge adulte, bien qu'il ait fait mille efforts pour devenir quelqu'un, il n'y est pas arrivé. Dans sa vie, il a croisé de nombreuses personnes riches et heureuses comme il aurait toujours voulu l'être... Ces personnes, lorsque leur réussite n'est pas le fruit de leur seul travail, mais plutôt d'un coup de pouce, il a pour habitude de les détester autant qu'il aimerait être à leur place. Quoi de mieux ? Tout, tout cru dans la bouche ! Les fils à papa, les héritiers, les sportifs, les artistes... et celles qu'il déteste le plus : les mannequins. En particulier celles qui, sur les affiches, semblent le regarder avec mépris. Être riche et célèbre, une reine sur Terre uniquement parce que tu es belle ? Tant pis pour ceux qui meurent de soif en Afrique ! Ils n'ont qu'à être un peu plus beaux !

Que de telles injustices soient possibles l'a toujours dépassé. Il trouve cela cruel, bien qu'il aimerait jouir de cette cruauté... être celui que l'on regarde et non celui qui regarde ! En deux mots, Georges est un homme jaloux et frustré.

Bientôt cinquante ans, cent-dix kilos, un boulot de représentant en assurances. Il ne voit pas ce qu'il y a devant lui. N'ayant pas eu de chance en amour, il vit seul dans un petit appartement de Griffintown. En quelque sorte, il s'est un peu perdu en chemin.

Voilà donc, en quelques lignes, la conclusion à laquelle il aboutissait hier encore avant que ne se produise l'incident qui, ce matin, a fait de lui le Maître du monde...

PARTIE 1: DISPARAÎTRE

Était-ce à cause de tous ces examens à l'hôpital? Les rayons durant les radios, la scintigraphie? Georges avait-t-il été exposé à quelque chose d'inhabituel?

Quelle que soit la raison, ce matin, en effaçant la buée sur le miroir causée par la douche chaude, il réalisa que son reflet ne s'y trouvait pas. Il prit une serviette pour essuyer et y voir plus clairement, se jeta de l'eau froide sur le visage... Non, ce matin, il ne se reflétait pas dans le miroir.

Il pensa d'abord qu'il était devenu fou avec toutes ses pensées négatives. Puis qu'il rêvait... Il se pinça plusieurs fois, alla dans l'entrée où se trouvait un autre miroir... Vraiment, son corps avait disparu. Il était là, mais n'était pas là! Il courut vers son lit pour voir s'il y trouverait son corps mort... Non!

Pourtant, il était bien vivant, il venait de prendre une douche, il y avait du café dans la cuisine, il pouvait toucher les choses, voir, entendre, goûter, sentir et ressentir... Mais il avait disparu! En un mot, il était invisible!

Après quelques minutes, assis sur le divan, il réfléchit au soudain phénomène. Sur l'écran de la télévision éteinte, devant lui, il voyait la tasse qu'il portait à sa bouche pour boire, mais pas son bras ni le reste de son corps. Seule la tasse se reflétait!

Il était presque sept heures trente et sa voisine quitterait bientôt son appartement pour aller travailler. Son chien aboyait, comme il le faisait toujours lorsqu'elle était à quelques minutes de partir et de l'abandonner pour toute la journée.

Georges se précipita vers la porte de son appartement, l'ouvrit et la referma sans la claquer afin de pouvoir rentrer chez lui juste en ayant à la pousser. Ce faisant, il était nu comme un ver dans le couloir du bâtiment. Lorsque la porte de la voisine se débarra, il la vit sortir, saluer son chien, entrer la clé dans la serrure, la tourner, la ressortir et avancer vers l'ascenseur, passer devant lui sans le voir, appeler l'ascenseur, y entrer et disparaître.

C'était donc réglé... elle ne l'avait pas vu alors qu'il était juste devant elle! Il rentra dans son appartement, subjugué et pensif.

L'homme invisible. Le livre, le film. Un pouvoir immense. Sa première pensée fut de se dire qu'il devait conserver l'anonymat. Personne ne devait savoir! La seconde concernait la richesse. Tout était maintenant possible! La troisième fut la peur. *Qui me soignera?* La quatrième, évidemment: *devrais-je vivre entièrement nu pour le restant de mes jours?* Et la cinquième, étroitement associée à la précédente: *si le phénomène n'est que passager, quand et surtout où réapparaîtrai-je?*

Par où commencer? songea Georges. Personne ne se demanderait où il est passé, à part son patron, mais, quand il ne l'aurait pas vu après une semaine ou deux, il l'oublierait. Son appartement: s'il ne travaillait plus, il ne pourrait plus payer son loyer et devrait partir... mais pour aller vivre où? Un hôtel? Au fond, il pourrait très bien aller s'installer dans un hôtel de luxe du centre-ville de Montréal, puisque personne ne le verrait!

Et son appareil respiratoire? Il en aurait besoin pour dormir. Ses médicaments pour le dos? Il se servirait lui-même dans les pharmacies. Ses affaires? Quand on est invisible, on n'a

plus besoin de rien puisqu'on peut se servir sans être vu. Mais les objets, les gens les verraient flotter dans l'air ! Comment faire ? Quant à sa voiture, il ne pourrait plus l'utiliser, car les gens apercevraient une automobile avancer sans conducteur au volant !!! Finalement, ce qui durant une minute lui avait semblé un miracle devenait, au fil de ses pensées, un véritable enfer organisationnel.

Et s'il révélait son secret à quelqu'un qui garderait le silence ? Une personne qu'il enrichirait grâce à sa nouvelle condition, pour s'assurer qu'elle ne le répète à quiconque ? Oui, mais qui ?

Le lendemain, suite à une interminable réflexion, l'estomac vide, Georges attendait, tout près de sa porte, le départ de sa voisine, afin de s'infiltrer chez elle au moment où elle en sortirait. Cela se passa comme un charme, mis à part le fait que son chien continua à aboyer après que sa maîtresse fut dans l'ascenseur... En effet, Georges n'avait pas songé que cette petite boule de poils avait un flair pour l'identifier, le « voir » à sa manière. Il se prépara un petit déjeuner et quitta l'appartement en le laissant tel qu'il l'avait trouvé au départ de la voisine.

Après deux ou trois jours d'allées et venues, il avait réussi à museler le chien et à l'enfermer dans la chambre chaque matin, pour le libérer peu avant cinq heures de l'après-midi.

Georges devait cependant accepter l'idée qu'il lui faudrait bientôt sortir pour se nourrir. Heureusement, c'était l'été, à Montréal, et les vêtements n'étaient pas nécessaires. Il faisait chaud et le temps était superbe.

Par ailleurs, afin de rester le plus longtemps possible dans son appartement, il avait décidé de conserver tout son argent pour le seul paiement du loyer et avait demandé à sa banque de lui envoyer deux carnets de cinquante chèques. Il n'avait pas autant d'argent sur son compte pour assumer cent loyers, mais en commandant un chéquier, il n'avait pas vu le tort d'en commander deux. Il naviguait un peu dans l'inconnu !

Le moment vint enfin pour lui de sortir dans la rue. Cela faisait maintenant deux semaines qu'il vivait à l'intérieur, tantôt chez lui, tantôt chez sa voisine. Il avait élaboré toutes sortes de scénarios.

C'est à la tombée de la nuit qu'il quitta l'immeuble pour la première fois. Pour ce faire, il emprunta la porte du garage souterrain qui se trouvait derrière la bâtisse. Direction *IGA* qui allait fermer dans quelques minutes.

Cette première soirée dehors fut couronnée de succès, car il fit un festin dans les rayons du supermarché. Pas tout à fait dans le noir, car les lumières indiquant les sorties d'urgence et de sécurité, restées allumées, lui permirent tout de même de bien y voir.

Il répéta cette expédition plusieurs soirs, se limitant à quelques dizaines de mètres de distance de son domicile. Une fois son repas terminé, il allait s'allonger sur le divan, dans le bureau du gérant, et attendait que la lumière du jour le réveille pour rentrer chez lui. Une véritable vie de vampire !

Semaine après semaine, Georges gagnait en liberté et en aisance ! Il s'éloignait de plus en plus de chez lui et, contre toute attente, commençait à se faire à cette nouvelle vie. Il était libre comme l'air, tout lui appartenait... Il n'avait qu'à se servir !

Après encore une semaine, il avait dans sa chambre une quinzaine d'objets de valeur volés, parmi lesquels une montre *Chopard Mille Miglia*, une montre *Rolex Daytona* en or et une montre *Cartier Calibre* en or rose avec bracelet alligator ! Il entraînait dans les commerces du quartier au moment où le propriétaire enclenchait le système d'alarme sous ses yeux, ce qui lui permettait de le suspendre une seconde après son départ et de se servir comme s'il était le client le plus riche au monde ! Sans payer, bien entendu, laissant le soin au propriétaire, après la découverte du larcin, d'expliquer à son assurance ce qui avait bien pu se passer...

Avec le temps, Georges prit des libertés de plus en plus grandes...

À la Place des Arts, il dansait sur la scène avec les ballerines des Grands Ballets canadiens ; au Stade Saputo, il était sur le terrain aux côtés des joueurs de l'Impact ; au Centre Bell, il chantait sur scène avec Depeche Mode ou encore, Red Hot Chili Peppers...

Il s'amusait à voler des voitures de luxe et à rouler à plus 200 km/h sur l'autoroute afin d'être pris en chasse par la police qui découvrait, une fois le véhicule arrêté, qu'il était vide ! Il fallait voir la tête du policier à ce moment-là ! Et c'était encore plus drôle quand l'agent, alors qu'il inspectait le bolide vide garé sur la bande d'arrêt d'urgence, voyait sa propre voiture passer devant lui à toute vitesse avec personne au volant... comme par magie !

Petit à petit, gagnant en aisance et confiance, Georges se rendait compte que cette invisibilité lui donnait le pouvoir de Dieu. Il pouvait être n'importe où, posséder tout, détruire et construire, voler, violer et même tuer, s'il le voulait.

Une fois son apprentissage terminé, c'est-à-dire un mois et demi plus tard, il commença à maîtriser très sérieusement sa nouvelle condition.

Personne n'était au courant. Il dormait chaque soir dans son lit avec son respirateur, volait sa vitamine D et son calcium dans une pharmacie du quartier, et ne rencontrait plus aucune difficulté pour assurer ses repas. Pour son injection, en revanche, comme elle nécessitait une préparation, il devait s'en passer.

Par contre, il se questionnait beaucoup au sujet de l'hiver, car en cette saison-là, au Québec, on ne peut pas se promener nu dans la rue... Petit à petit, ayant fini par faire un double de la clé du supermarché voisin et connaissant le code de son système d'alarme, Georges avait accumulé chez lui de quoi se nourrir pendant les mois froids afin d'éviter de sortir.

Un beau jour, il lut le roman de Wells, *L'Homme invisible*. Sur Internet, l'œuvre était disponible en PDF. Très long au début. Il ne se passe vraiment pas grand-chose ! Puis on arrive à la fin et l'on découvre quel ennui c'était de vivre à cette époque. Georges trouva très amusant, lui qui habitait le quartier Griffintown, d'apprendre que l'homme invisible de Wells s'appelait Griffin !

Sur Internet, on parlait de la cape d'invisibilité, d'expériences de laboratoire extrêmement coûteuses, de métamatériaux, un concept difficile à comprendre... On trouvait des photos ridicules, censées démontrer des résultats probants. Et bien entendu, la cape d'Harry Potter ! La réfraction de la lumière ou comment détourner celle-ci pour rendre invisible quelque chose. Bref, en dix minutes à peine, le tour de la question était fait : un immense fantasme collectif, mais aucun résultat, aucune formule magique.

Au terme de cette lecture soporifique, il se félicita d'avoir pu conserver l'anonymat, car il était certain que l'armée ou une quelconque grande puissance du monde aurait fort souhaité tirer profit de sa condition exceptionnelle. Imaginez un instant tout ce qui deviendrait alors envisageable... La question de toutes ces possibilités étant d'ailleurs devenue le sujet crucial de son existence après huit ou neuf semaines d'invisibilité. Que faire ? Devenir un superhéros et tuer les méchants ? Pourquoi pas ? Mais aujourd'hui, il est difficile de dire qui est bon et qui ne l'est pas.

Et les femmes, là-dedans ? Il pouvait les prendre toutes de force. N'importe laquelle ! *Suis-je un violeur ? Suis-je un tueur ?* Voler, cela n'est rien... Les objets de ce monde sont sans importance ! Ils meublent notre quotidien et des fois, se transforment en obsession...

Pour les faibles ? Pour les frustrés ? Pour les riches, oui. Qui n'ont plus d'espoir car, comme Georges, ils ont tout sur un claquement de doigts. Sauf que pour lui, la possession n'avait pas de sens, car il serait le seul à savoir ce qu'il possède. Alors que, pour la grande majorité des gens, le but de la possession se limite au désir d'écœurer ses voisins.

Georges s'était amusé, durant, ces derniers jours, c'est vrai. Or, maintenant, il souhaitait rétablir quelques injustices dont il avait été victime dans sa vie professionnelle. Par là, il désirait utiliser son pouvoir afin de punir les personnes qui s'étaient mal comportées envers lui. La loi ne peut rien contre les gens invisibles. Lorsqu'il était encore visible, il s'était maintes fois posé la question sur les règlements de compte professionnels. Il y a quelquefois tellement d'abus de la part de certains patrons, que ces règlements de compte lui paraissaient trop peu nombreux ! À cause de la loi, bien sûr. Mais Georges pensait se situer désormais au-dessus de la loi.

Dans son cas personnel, trois situations particulières lui semblaient devoir être corrigées.

Il se rendit donc au domicile de X (homme blanc de quarante-cinq ans, mince, cheveux bruns peignés en arrière, lunettes en écailles de tortue, très légèrement efféminé), le menteur, l'abuseur. Il l'observa dans sa famille, l'accompagna à son travail, mais aussi chez ses maîtresses. Très vite, il réalisa que l'homme tournait en boucle et faisait tout le temps les mêmes choses. Après quelques jours, Georges l'avait filmé nu avec plusieurs femmes différentes dans les positions les plus rocambolesques... Un soir, il resta à son bureau alors que Monsieur X était parti et envoya, durant la nuit, une vidéo très osée le mettant en scène à tous ses clients, partenaires et employés. À sa femme aussi.

Bien entendu, pour se délecter encore plus de sa vengeance, il se rendit au domicile de X le matin suivant. À peine levé, celui-ci alla dans sa cuisine. Alors que le pauvre type se pensait seul, Georges prit un long couteau de boucher et le porta à la hauteur de son visage. Du coup, le couteau flottait dans l'air sous les yeux de X, qui afficha soudainement un teint livide avant de perdre connaissance. Georges le rattrapa dans sa chute afin de lui éviter une blessure, le déposa sur le sol, puis partit, laissant l'enfer engendré par la vidéo se déclencher sur X.

Plus tard, lorsqu'il arriva au bureau de monsieur Y (homme blanc de cinquante-trois ans, presque chauve, gras, toujours très bien habillé et portant une bague à chaque doigt), Georges put se rendre compte que l'individu était toujours aussi voleur et qu'il cachait son vice derrière sa fausse pratique religieuse. Monsieur Y se vantait d'être un grand croyant. Mais pour lui, seule l'abondance de biens, surtout ceux acquis aux dépens d'autrui avaient un sens. Bref, Y était un imbécile au sens strict du terme. À lui, Georges joua une bonne blague pour le remettre sur le droit chemin...

Dieu s'adressa directement à Y, en le désignant par son nom, alors qu'il singeait une prière dans un lieu de culte, entouré de sa famille et de ses adeptes.

Avec une voix grave tombant des hauteurs, Georges l'interpela : « Y, C'EST DIEU QUI TE PARLE ! » Après avoir semé la stupeur générale parmi les témoins de la scène, il le somma d'abandonner toutes ses activités professionnelles, de donner ses richesses aux démunis et de rejoindre Dieu en devenant un représentant du culte, pauvre et au service des autres.

S'ensuivit un indéfinissable remue-ménage dans les allées ! Certains étaient à genoux, d'autres criaient, des femmes pleuraient... Encore plus beau : certains illuminés baisaient les mains d'Y.

À ce moment précis, Georges savait exactement ce qui se passait dans la tête d'Y et c'est pour cette raison qu'il avait souhaité agir devant beaucoup de témoins... En effet, la religion d'Y n'était celle de Dieu que pour les aveugles, car sa vraie religion, la seule, se limitait à l'argent !

Le soir, de retour chez lui, Y se trouva entouré de très nombreux hauts représentants du culte, alors que son téléphone n'arrêtait pas de sonner et que les journalistes étaient là. Également présent, Georges étouffait ses éclats de rire et se réjouissait de voir jusqu'à quel point Y était stressé ; en état de grande panique, l'homme était incapable de réagir devant l'ampleur de l'événement.

À un certain moment de la soirée, lorsque Y se fut isolé du tumulte dans sa chambre pour respirer un peu, Georges en rajouta. Le trouvant assis sur son lit, il gifla fortement Y à l'aide de sa main droite et lui dit avec la même voix grave que précédemment : « Y, TU ES L'ÉLU » ! Puis il partit en s'enfuyant par la fenêtre ouverte, laissant l'enfer des fous se déclencher sur son souffre-douleur.

Z (homme blanc, la soixantaine, cheveux bouclés noirs teints, barbe de trois jours, les iris aussi noirs que ses pupilles) était un vrai salaud. Non seulement n'avait-il aucune parole, mais il se plaisait à trahir ses amis et ses proches, en plus d'être prêt à n'importe quoi pour écraser les autres. Voir son prochain souffrir le faisait jouir. Chaque fois que cela se produisait, plutôt que de tendre la main au malheureux, il ajoutait à sa souffrance par la parole ou l'absence de geste, histoire de s'en régaler doublement. Un vrai cœur de pierre !

Cette nuit-là, Z, que Georges avait suivi toute la soirée, était seul chez lui. Il était rentré soûl, s'était affalé sur son lit et endormi dans la seconde.

À son réveil, il était toujours allongé sur son matelas, sauf qu'il était nu, bâillonné et que chacun de ses membres était attaché à un coin du lit. Naturellement, il fut pris d'une panique intense lorsqu'il découvrit sa situation pour le moins désagréable et qui ne présageait rien de bon.

Doucement, Georges se pencha vers lui et lui chuchota à l'oreille : « As-tu peur ? » On imagine bien que le fait d'entendre une voix, pour lui qui ne voyait personne, bouleversa ses pensées bien plus que le sens même de la question ! Georges souffla un peu sur son visage, puis ajouta :

— Tu comprends que je peux faire ce que je veux de toi...

Z suait à grosses gouttes, tandis que son corps était tendu à la rupture. Celui-là même qui se réjouissait de la souffrance des autres et qui éprouvait, à cause de son bâillon, du mal à respirer... urina sur lui.

Sous ses yeux, Georges lui prit son téléphone, composa le 911 et avant de lui enlever son bâillon, lui dit :

—Maintenant, Z, tu ne feras plus de mal à personne. Sinon, l’homme invisible viendra te revoir.

Affolé, Z hocha la tête plusieurs fois de haut en bas. Puis Georges partit, laissant l’enfer de la peur se déclencher sur Z.

Voilà donc quels furent les premiers actes de l’homme invisible de Griffintown.

Lorsque la capitaine de police Stéphane Laroche arriva sur place, Z avait toujours les membres attachés aux quatre coins de son lit. Elle demanda aux agents qui l’accompagnaient de le couvrir pour cacher sa nudité, et de le détacher. Cela fut fait dans la minute. L’homme respirait bruyamment, comme s’il était très essoufflé... Visiblement, nota la capitaine, le pauvre venait de vivre un très grand moment de stress.

—Que vous est-il arrivé ? lui demanda-t-elle.

En état de choc, Z réclama de l’eau, qu’il but à grandes gorgées. Le liquide ruisselait sur son cou et sa poitrine... Il ne parvenait pas à reprendre son souffle. Après trente ou quarante longues secondes, il parla enfin, tourmenté...

—Il y avait quelqu’un qui me parlait, mais je ne le voyais pas!!!! C’était une voix masculine. Je sentais son souffle sur mon visage, mais je ne pouvais pas le voir!!! Pourtant, il était là, bien là... Comme un esprit ou je ne sais pas... Puis, j’ai vu mon téléphone voler dans les airs et s’arrêter devant mes yeux. Après que quelqu’un y ait composé le 911, la voix m’a dit qu’il y avait un homme invisible et qu’il reviendrait si je continuais à faire du mal aux gens...

Z buvait désormais son eau sans en répandre partout sur lui et commençait à reprendre possession de lui-même.

—Avez-vous reconnu cette voix, monsieur Z ? questionna la capitaine Laroche.

—Non... enfin, cela ne me dit rien... je ne sais pas, en fait, car la personne chuchotait.

—À qui faites-vous du mal, monsieur Z ? Assez de mal pour vous retrouver dans cette situation déplaisante ?

—Je ne sais pas, balbutia Z, qui après cette terrible mise en garde, commençait sans doute à songer à se comporter autrement avec les autres.

—Désirez-vous porter plainte ?

—Je ne sais pas ! Cela m’angoisse... Vous comprenez ? Je ne sais pas qui était là... Un homme, un démon ou que sais-je encore ! Je voudrais qu’on me laisse tranquille. Partez, s’il vous plaît, et dès demain, je serai à votre disposition, si vous le désirez. Non, je ne vais pas porter plainte. Excusez-moi... Contre qui ? Il n’y avait personne !

Z se releva de son lit et se dirigea vers une porte derrière laquelle il disparut, laissant aux policiers le souvenir de ses fesses aussi molles que blanches.

La capitaine Laroche s’approcha d’un de ses agents pour lui commander :

—Voyez dans quelle activité professionnelle il travaille et si des gens ont déjà porté plainte contre lui. Si c’est le cas, convoquez-les pour un interrogatoire au poste. Fouillez le

restant de la pièce et relevez les empreintes sur le téléphone, en particulier sur les touches 9 et 1.

La police scientifique se mit immédiatement à l'ouvrage. Sur la pièce à conviction principale, le téléphone cellulaire, l'agent responsable ne trouva rien, aucune trace de doigt. Après quarante-cinq minutes, la police avait quitté l'appartement et était de retour au commissariat central. Pour quelques instants seulement, car alors qu'elle se dirigeait vers son bureau pour y rédiger les premiers mots de son rapport, la capitaine Laroche fut interceptée par son chef qui lui fit mention d'un autre cas inexplicable d'objets volants et de voix sortie de nulle part...

La jeune brunette d'une quarantaine d'années fit donc demi-tour, rappela ses hommes et tous remontèrent dans le fourgon afin de se diriger là où était survenu ce second cas qui faisait grand bruit... On parlait, en effet, d'un miracle, d'une apparition de Dieu dans un lieu de culte du centre-ville ! Cela ne manquait pas d'intriguer la policière.

Après l'épisode qu'il venait de vivre, Y était très stressé. Et là encore, le terme était faible ! Pour résumer : au milieu de l'assemblée, Dieu s'était adressé à lui pour lui dire de le suivre et de céder toutes ses possessions aux pauvres. Bien entendu, les objets saints qui se déplaçaient dans les airs et cette voix grave qui lui indiquait qu'il était l'élu... c'était un peu trop pour lui ! Surtout pour le type d'homme qu'il était, un homme cupide, incapable d'aimer, un malade de l'argent au sens propre. Un imposteur qui fréquentait éhontément les lieux de culte pour masquer sa terrible maladie.

— Pourriez-vous décrire ce qui s'est passé aujourd'hui, monsieur Y ? demanda la capitaine Laroche.

L'homme lui conta les faits, y compris l'épisode de la gifle.

— Vous dites, monsieur Y, que des objets volaient dans les airs ? Pourriez-vous m'en dire plus ?

— Oui, pendant l'office, une voix semblait descendre des plafonds. Elle mentionnait mon nom et simultanément, des objets sacrés flottaient dans les airs... Mais il n'y avait personne pour les tenir... C'était comme de la magie ! Ensuite, les disciples se sont déplacés dans ma direction et ont commencé à me toucher la tête, les épaules, les mains... Certains se sont mis à genoux devant moi. Un autre s'est même allongé à mes pieds pour baiser mes chaussures !

— Cette voix qui descendait des plafonds, c'était la première fois que vous l'entendiez ?

— Oui, je crois, oui...

— De retour chez vous, lorsque vous avez reçu cette gifle, la voix vous a encore parlé, mais cette fois, elle se trouvait plus près de vous... Aucun souvenir d'une voix qui lui ressemblerait ?

— Non, cela ne me dit rien !!! Vous comprenez ? Tout le monde l'a entendue... Je ne sais pas quoi faire !!! Madame la chef policière, je ne sais pas quoi faire ; dites-moi ce que je dois faire, s'il vous plaît !!! Était-ce Dieu... qui s'adressait à moi ?

Même si la capitaine comprenait parfaitement le malaise ressenti par monsieur Y, elle devait malgré tout poursuivre son enquête...

— Y a-t-il, dans votre entourage personnel, des individus qui, selon vous, vous en voudraient pour une quelconque raison ? Comme, par exemple, une action de votre part qui leur aurait causé des préjudices ?

—Non, enfin... peut-être... Vous savez ce que c'est, les affaires sont les affaires !

—Dans quel domaine travaillez-vous ?

—Je suis dans les assurances...

—Avez-vous des ennemis ?

—Croyez-vous, capitaine, que tout cet événement est une blague ? Une simple vengeance ??? Mais comment expliquez-vous l'aspect surnaturel de ce qui s'est passé... et devant tout le monde, en plus ?

Monsieur Y demeurait angoissé. Les agents de police examinaient sa chambre, pendant qu'à quelques rues de là, d'autres étudiaient les fameux objets volants... On ne trouva malheureusement aucun indice. Or, pour la capitaine Laroche, il semblait évident que les deux affaires du jour étaient reliées et que Dieu n'y était pour rien.

Monsieur Y se vit offrir les services de l'équipe psychologique de la police, aide qu'il refusa, préférant rester seul. En un instant, tous les représentants de l'ordre quittèrent la pièce et son vœu fut exaucé. Il demeura néanmoins paniqué, craignant que la voix revienne à tout moment.

Une fois encore, la capitaine reprit le chemin du commissariat. Un journaliste ayant eu vent des deux événements l'y attendait. Il s'agissait de Joren Leendert, du *Journal de Montréal*...

—Je n'ai rien à vous dire, monsieur Leendert ! lança la capitaine d'entrée de jeu.

—Des objets qui volent, Dieu qui parle, des hommes invisibles... Et vous n'avez rien à me dire ???

—Pour le moment, non ! Les faits mentionnés par les deux personnes interrogées sont en cours d'analyse...

—Avouez tout de même, capitaine Laroche, que tous ces faits sont très étonnants ! En particulier dans le cas de monsieur Y, car avec les dizaines de témoins qui ont assisté à la scène, on parle déjà d'une apparition divine comparable à celle de Fatima ! Croyez-vous que cela puisse être l'œuvre de Dieu... Ou d'un plaisantin... d'un magicien, peut-être ? Ah... Pauvre Canada !

—La magie, oui, voilà une piste des plus sérieuses... confessa la policière. C'est très difficile à dire... Je crois que nous aurons plus de résultats en nous questionnant sur les victimes plutôt que sur l'auteur des actes, murmura-t-elle.

—En effet, capitaine ! Et d'ailleurs, en menant ma propre enquête, j'ai découvert quelques similitudes entre vos deux victimes ! Et j'ai déjà un début de piste...

—Lequel ?

—Les deux individus sont de riches patrons, ils sont tous deux de Montréal et travaillent dans les assurances...

Dans le cas de monsieur Z, Stéphane ignorait ce dernier détail.

—Peut-être faudrait-il enquêter sur les membres de leur personnel respectif, reprit le journaliste. Qu'en dites-vous ? J'ai appris que monsieur Z n'est pas un enfant de chœur et que ses employés n'ont pas une grande estime de lui...

—La vengeance ? C'est cela, la piste du grand journaliste ?

—Une piste, en effet !

—Croyez-vous, monsieur Leendert, que nous dormons toute la journée sur nos deux

oreilles ? Les employés de monsieur Y et de monsieur Z sont déjà en cours d'entretien avec plusieurs de nos agents...

— Et ?

— Et pour l'instant, rien de particulier... Des alibis vérifiables pour tous. On examine aussi les lieux où se sont déroulés les faits. Laissez-moi, je vous prie, monsieur Leendert. Je ne vous retiens pas, car j'ai deux rapports à rédiger pour mes supérieurs... Tout ce que je pense, pour le moment, c'est que les deux événements sont reliés. Je crois que la personne que nous recherchons n'a pas agi seule, car la mise en scène du numéro de l'homme invisible, dans le contexte du spectacle, requiert plusieurs individus. Je crois également que l'agresseur se trouve dans l'entourage personnel ou professionnel des deux victimes... Mais il n'y a rien d'officiel dans ce que je vous dis. C'est juste mon avis.

— Donc, Dieu n'est pas de retour pour sonner l'heure du Jugement dernier ? ironisa le journaliste.

— Bonne fin de journée, monsieur Leendert... répondit la capitaine pour l'inviter à quitter son bureau...

— Te rends-tu compte du mal que tu nous fais ? Espèce de salaud ! Que tes enfants voient toute cette... merde !!! Et moi, humiliée publiquement ! Mais quelle idée ai-je eu de te rencontrer !!! Et tes employés qui te voient à quatre pattes en train de... en train de... de... de... de faire ces horreurs à cette traînée... Tu es un salopard ! Un vieux cochon pervers et un salopard ! Fais tes valises et fiche le camp ! QU'ON NE TE REVOIT PLUS JAMAIS !!!

Dix minutes avant cette scène, la femme de X s'était levée et, attendant que le café termine son goutte-à-goutte, avait saisi son *iPad* pour y lire ses courriels... Des publicités dans presque cent pour cent des cas, comme chaque jour. Toutes sortes de remises... Cosmétiques, vêtements, bijoux, chaussures, voyages... Mais pas ce matin. Ce matin, elle avait aussi reçu un courriel de son époux. Un courriel envoyé de son bureau, durant la nuit.

X ne comprenait pas ce qui se passait. Il s'était levé avant elle et à peine quelques minutes plus tôt, alors qu'un couteau de cuisine avait pris vie sous ses yeux avant de le menacer, il avait perdu connaissance, puis s'était réveillé allongé sur le sol. Et maintenant, il découvrait cette vidéo dans laquelle il couchait avec l'une de ses représentantes.

Décidément, le monde semblait vouloir s'effondrer sous ses pieds. Il ne comprenait vraiment pas ce qui lui arrivait... Cette histoire de couteau n'avait aucun sens... Il n'avait pourtant pas rêvé ! La pointe de la lame avait touché son front, puis il s'était évanoui.

Alors qu'une terrible vague d'insultes déferlait sur lui, dans un éclair de lucidité, il saisit l'*iPad* des mains de sa femme, se connecta au serveur du bureau et fit une manipulation de récupération du courriel qui avait été envoyé durant la nuit. Le tout, avec succès.

— Tais-toi ! cria-t-il à sa femme, avant de lui expliquer ce qu'il était en train de faire.

— Combien ont reçu le courriel ? chercha-t-elle à savoir après s'être ressaisie. Tu peux le voir ?

— Oui, je suis en train de regarder... Attends... Deux personnes l'ont ouvert... dont toi.

Par chance, monsieur X et sa femme étaient des gens matinaux. Le pire étant réparé, il restait à appeler le seul employé qui avait ouvert le courriel durant la nuit. Cinq minutes plus tard, l'employé en question avait été avisé : il ne devait, en aucun cas, visionner, diffuser ou conserver le film. De même, il ne devait parler à personne de cette affaire, au risque d'être sanctionné par son employeur, qui avait de très gros moyens. L'employé, un jeune homme plutôt raisonnable, s'y engagea, assurant à monsieur X qu'il n'avait transféré le film à personne et qu'il ne l'avait pas non plus conservé.

Bref, en quelques minutes, tout était rentré dans l'ordre, sauf pour la femme de monsieur X qui pestait toujours. En ce qui la concernait, toutefois, elle avait évité le pire, à savoir l'humiliation publique.

Mais pour monsieur X, qui n'était pas un imbécile, il n'en demeurait pas moins que ce matin-là, il avait subi une réelle agression. D'abord, une longue arme blanche pointée sur lui et ensuite, l'envoi de cette vidéo. Cela démontrait une indiscutable volonté de lui nuire personnellement et professionnellement.

Il réalisa de plus qu'en reprenant connaissance, il n'avait trouvé aucune blessure sur lui, alors qu'une telle chute aurait dû en causer de très sérieuses... Son agresseur voulait simplement lui faire peur et l'humilier. Non le tuer, car de toute évidence, il l'avait rattrapé afin d'éviter qu'il ne se blesse et ainsi, lui permettre de vivre pleinement l'humiliation qui lui était destinée.

Un choix s'offrait donc à X : porter plainte ou enquêter lui-même. Il opta pour la seconde alternative. Dans son esprit, peu importait la méthode utilisée pour mettre en scène l'agression dont il avait été victime, il s'agissait d'une vengeance de la part d'un employé.

Le lendemain matin, samedi, X trouva le *Journal de Montréal* sur le palier de sa maison. Une très belle maison d'Outremont. De celles qui font dire aux passants : « Mais quel métier faut-il faire pour vivre dans une aussi belle maison ? » Ou bien : « Un héritier, sûrement ! » Ou encore : « Un gagnant de la 6/49 ».

X n'était ni l'un ni l'autre. Par contre, il avait un métier très lucratif, car il dirigeait une compagnie de surveillance et de systèmes d'alarme pour les moyennes et grandes entreprises. Il avait, par ailleurs, quelques ententes avec les Forces armées canadiennes et le gouvernement.

Comme chaque samedi, avant de retourner s'asseoir sur sa terrasse pour y lire le journal, X déplia l'épaisse édition afin d'y soustraire les cahiers inintéressants et en premier lieu, celui de Joren Leendert, destiné chaque semaine au bac de recyclage. Ce matin, toutefois, le gros titre du supplément du *Journal de Montréal* attira son attention : « Dieu, homme invisible ou magie ? Deux victimes sous le choc suite à des apparitions inexplicables ! »

C'en fut assez pour qu'il abandonne l'édition complète du *JDM* dans le bac et place toute son attention sur l'article signé Joren Leendert.

On y parlait de deux faits déclarés à la police au cours de la semaine. Deux faits inexplicables. Les noms des victimes n'étaient toutefois pas cités. X alluma sa télévision sur la chaîne de *Radio-Canada* et tomba directement sur l'information... Les témoignages étaient nombreux : dans un cas, on parlait d'un règlement de comptes entre bandes rivales et dans l'autre, beaucoup plus détaillé, de miracle et d'apparition divine. Parmi les intervenants invités, un magicien, un haut dignitaire religieux et aussi, le maire de Montréal.

Pour le premier, amusé, une telle mise en scène, s'il s'agissait d'une blague, requerrait

une longue préparation et des moyens d'illusion coûteux. Des repérages, aussi. Sans doute que l'auteur de ces gestes avait suivi ses victimes durant quelques jours afin de connaître leurs habitudes.

Pour le second, plus sérieux, ces deux événements rapprochés étaient des signes avant-coureurs annonçant des événements à venir encore plus graves. Selon lui, les hommes visés n'étaient que des supports choisis par Dieu pour livrer un message au monde, celui de la repentance.

— Il faut arrêter de penser à soi et commencer à servir les autres ! disait-il. Sinon, Dieu nous punira tous !

Pour le maire de Montréal, il s'agissait d'une vaste mascarade usant de moyens spectaculaires, mascarade à laquelle la police mettrait fin dans les prochains jours !

X se trouvait donc être la troisième victime de l'agresseur manquant... ou invisible, comme on voudra ! Sans perdre un instant, il contacta la rédaction du *Journal de Montréal* et choisit l'option de laisser un message dans la boîte vocale de Joren Leendert, qui le rappela à peine une heure plus tard. Trente minutes après ce rappel, monsieur Leendert sonnait à la porte de la somptueuse maison de X.

Celui-ci vint lui ouvrir, le guida vers son bureau et lui proposa un verre que Leendert refusa, trop impatient de connaître la raison de ce rendez-vous si urgent. X lui raconta ce qui lui était arrivé, en taisant, toutefois, l'histoire de la vidéo. Bien entendu, le journaliste fit tout de suite le lien avec Y et Z...

— Travaillez-vous dans les assurances, monsieur X ? demanda Leendert.

— Non, monsieur, ma compagnie se spécialise dans les systèmes de surveillance et de sécurité haut de gamme.

« Zut ! » pensa Joren, qui espérait réaliser un coup d'éclat avec sa question et ainsi, épater son interlocuteur.

— Les deux autres témoins de faits inexplicables travaillent dans les assurances, c'est pourquoi je vous posais cette question. Si vous m'aviez répondu oui, nous aurions eu une piste, celle évidente d'un professionnel de l'assurance qui se venge de plusieurs employeurs...

— Mais nous employons de tels professionnels dans nos services, monsieur Leendert, garantit X. En effet, il nous faut être capables d'estimer, pour chacun de nos clients, les pertes liées à un dysfonctionnement de nos systèmes qui sont, bien entendu, très proches du zéro défaut. Monsieur Leendert, pourriez-vous me dire qui sont les deux autres victimes afin que je puisse regrouper aux leurs les informations que je possède au sujet de mon personnel ?

— Je ne sais pas si je devrais. Déontologiquement...

— Déontologiquement, monsieur Leendert ? Vraiment ? Imaginez les retombées pour vous si ensemble, nous parvenions à mettre la main sur l'homme invisible avant la police !

L'Homme invisible de H.G. Wells termine sa course par un lynchage en bonne et due forme après un bref passage par la folie. À sa mort, son corps réapparaissait. Georges avait trouvé l'histoire un peu simple, mais elle avait le mérite d'exister. Il en avait retenu qu'un

tel homme devait rester seul et inconnu à cause de la jalousie des autres. Il devait aussi être raisonnable, ce qui est très difficile quand on peut tout faire impunément.

Ce super-pouvoir n'était-il pas plutôt un handicap ? Dans son cas, la nature humaine, mi-proie mi-prédatrice, se trouvait fort fragilisée. Lorsque Georges avait imaginé avoir un don, il avait plutôt pensé à deviner les numéros de la loterie. Ou bien arriver à téléporter l'urine de sa propre vessie au visage de quelqu'un ! Il aurait trouvé cela très drôle et ne s'en serait pas privé. Enfin, à ses yeux, il y avait mille dons plus intéressants les uns que les autres !

L'origine de sa nouvelle condition lui demeurait inexpliquée. Pas d'histoire de don, il s'agissait plutôt d'un accident. Du moins, à son sens. Pas de formule scientifique non plus, comme dans le livre de Wells. Pourquoi était-ce arrivé ? Comment ? Et pour combien de temps resterait-il invisible ? Pour toujours, ou bien referait-il apparition, nu comme le premier homme, au beau milieu d'un *IGA*, par un bel après-midi ? À cet instant, nul ne pouvait le dire.

On ne pouvait pas le voir. Finalement, cela ne le dérangeait guère. C'était le sommet de la liberté. Voir sans être vu. Mais ne plus être capable de se voir soi-même ne l'enchantait pas. En effet, dans un monde idéal, il aurait préféré continuer de pouvoir se voir... Mais hélas, il s'était perdu de vue au sens littéral ! C'était d'ailleurs très embêtant, car ne pouvant s'observer, il ne saurait pas si certaines maladies s'emparaient de lui un jour, s'il lui serait seulement possible de les ressentir pour les soigner. Et d'ailleurs, qui le soignerait ? Enfin, l'homme de Griffintown réalisait les inconvénients de l'invisibilité...

À force de marcher sur le trottoir sans chaussures, ses pieds étaient souvent sensibles et blessés. Il ne comptait plus les ampoules !

Pour se laver, se raser, se couper les ongles ou brosser ses dents... aucune difficulté. Au début, se couper les cheveux était le plus difficile et il remerciait le ciel d'être invisible pour ne pas voir le résultat. Il finit par choisir de les laisser pousser et de les attacher en les nouant à l'arrière de sa tête. Lorsque la queue serait trop longue, il la couperait de moitié et le problème serait réglé.

Tout ce qui n'était plus attaché à son corps réapparaissait, qu'il s'agisse d'une goutte de sang, des poils rasés ou de ses besoins naturels... Ne plus avoir d'ombre était, enfin, très étrange.

Quelquefois, il s'habillait de la tête aux pieds et se regardait dans le miroir de l'entrée qui couvrait tout le mur... Il mettait une tuque, aussi. Et des gants. Seul son visage restait absent. Il plaçait alors une photo de lui devant ses pupilles, à la hauteur desquelles il avait soigneusement percé deux petits trous, et c'est ainsi qu'il pouvait se voir presque comme avant !

Un instant durant, un sentiment de tristesse traversait son esprit, car il était seul. Puis, se souvenant des avantages qu'étaient maintenant les siens, il sentait monter en lui un immense sentiment de puissance, semblable à la fièvre !

À l'intérieur de son appartement, sa vie ne différait pas de celle des autres. En tout cas pour lui, car il est vrai que, si un étranger venait l'espionner, celui-ci ne verrait que des objets se mouvoir comme par magie. De même, quand il dormait, le témoin entendrait sa machine anti-apnée du sommeil respirer, puis verrait un tuyau et un casque recouvrant une tête imaginaire... L'extérieur était une autre histoire !

Aux yeux des gens, Georges n'avait plus la possibilité de paraître comme il désirait

qu'on le voie... Il n'avait plus d'apparence, donc inutile d'avoir l'air cool, sévère, comique ou étrange, car nul ne le voyait. Personne ne croisait son regard.

Cette nouvelle réalité lui permettait de constater les dégâts de la société sur les gens. Il remarquait un grand vide. Les gens n'étaient pas libres dans leur tête. Ils agissaient en fonction de ce qu'ils voulaient que les autres pensent d'eux au lieu d'agir en étant tout simplement ce qu'ils étaient. Georges ne le leur reprochait pas, car avant, il était exactement comme eux. C'est difficile de trouver sa place, de se trouver soi-même. Beaucoup ont laissé décider les autres pour eux-mêmes. Certains font pitié et on voudrait les aider, mais on ne le fait pas. D'autres ont l'arrogance des ignares et dictent aux premiers. Les humains, dans leur grande majorité, sont des cons.

«L'invisibilité est un handicap si je continue de vivre comme un citoyen normal. Mais elle se transforme en super-pouvoir si je deviens un criminel», conclut Georges.

X était un homme très intelligent qui avait su se hisser au sommet de la pyramide sociale à l'aide de ses seules forces. Chemin faisant, il avait, comme beaucoup dans son cas, goûté aux fruits non pas défendus, mais déconseillés à ceux qui veulent conserver leur petite vie tranquille : les casinos, les femmes, toujours plus jeunes que lui et toujours trop belles pour lui, les voitures impressionnantes aux prix à six chiffres, et son signe extérieur de richesse le plus visible, sa maison à Outremont, véritable palais moderne ! Chemin faisant, donc, il avait perdu l'amour de sa femme, la confiance et le respect de ses enfants. Mais il s'en fichait.

Son idée était très simple. Au terme de sa longue discussion avec le chroniqueur du *Journal de Montréal*, Joren Leendert, il avait réussi, en lui faisant entrevoir la fortune et le pouvoir que lui procurerait une telle affaire, à lui délier la langue. Désormais, il connaissait l'identité d'Y et Z et songeait à tendre un piège à leur agresseur commun.

— Cher monsieur Leendert, nous allons attraper ce nigaud et lui faire payer ses mauvaises intentions ! Avec des photos exclusives dans le *Journal de Montréal* que tout le monde s'arrachera ! Pour ce faire, je vous prierais de convoquer messieurs Y et Z à mon domicile dans les prochaines heures.

Voilà, en quelques mots, ce qui fut entendu entre les deux hommes qui se quittèrent avec une bonne poignée de main.

Leendert ne perdit pas une seconde et la rencontre fut placée à l'ordre du jour dès le lendemain après-midi. Bien entendu, il s'agissait d'une réunion secrète entre les quatre hommes et rien n'avait été dit à la capitaine de police Stéphane Laroche qui n'avait, d'ailleurs, pas revu Y et Z depuis leurs premières déclarations.

Après les salutations de courtoisie et le témoignage de chacun, X, Y et Z se séparèrent avec une mission collective et un nouveau rendez-vous prévu pour le lendemain. Objectif : passer en revue la liste de tous les salariés de leurs entreprises, et ce, depuis leurs débuts, X ayant très vite convaincu Y et Z qu'il s'agissait d'une vengeance orchestrée par un ancien employé.

Durant toute la réunion, Joren Leendert enregistra la conversation sur son dictaphone et prit des photos. Ce qu'il ignorait, c'est que le véritable objectif de X n'était pas de faire arrêter l'agresseur, mais de s'emparer de ce dernier à des fins commerciales. Lorsqu'on est un as de la surveillance et de la sécurité, que l'on a aussi des contacts avec le gouvernement et l'armée, l'acquisition d'une personne capable d'invisibilité et de la technologie qui le lui a permis, vaut des milliards...

Ce qu'ignorait X, c'est que le véritable but de Joren Leendert n'était pas de vendre des journaux.

Le lendemain, au même endroit, à la même heure, après vingt-quatre heures de recherche impliquant près d'une cinquantaine de personnes, un nom commun jaillit des listes : Georges Delson. Très rapidement, un plan se dessina : trouver ce Georges Delson, le conduire à la maison de X et le capturer. Évidemment, pour X, il était aussi question de se débarrasser d'Y et Z en cours de route, ne voulant Georges Delson et sa technologie que pour lui seul.

Par débarrasser, il n'était bien sûr pas question, dans un premier temps, de tuer, mais avec la découverte de cet extraordinaire pouvoir, l'appétit financier vorace d'Y et Z pourrait mettre en péril le plan d'X. L'option de les exécuter était donc envisagée, en cas de nécessité.

Toutefois, durant la discussion, à aucun moment, il n'avait été question d'exploitation d'une quelconque nouvelle super-technologie relative à l'invisibilité. X, méfiant, avait plutôt parlé d'une mise en scène très efficace impliquant plusieurs complices. D'ailleurs, rien n'empêchait que cette version soit finalement la bonne ! C'est peut-être un peu par fantasme ou déformation professionnelle qu'il progressait dans son plan. Sa découverte, si découverte il y avait, serait peut-être bien moins intéressante que ce qu'il envisageait.

Identifier « LE » Georges Delson parmi les Georges Delson. Il y en avait en effet trente-quatre dans l'annuaire et, pour commencer, sur les listes d'Y et Z, deux adresses différentes qui s'ajoutaient à celle de la liste d'X. Chaque fois, les services de l'employé recherché remontaient à plus de dix ans. Le « Georges Delson » qu'ils souhaitaient trouver n'habitait peut-être même plus à l'une des trois adresses répertoriées. Comme X ne souhaitait impliquer personne dans cette affaire particulière, il dressa lui-même un premier fichier Excel des « Georges Delson » faisant mention de leur adresse et de leur numéro de téléphone. Il devrait mener l'enquête lui-même. Aussi, il n'était pas question de rendre visite à chacun des suspects. Pour débiter ses recherches, toutefois, un coup d'œil aux trois adresses du « Georges Delson » employé par Y, Z et lui-même semblait une excellente première action à poser. Il détenait le numéro d'assurance sociale unique de sa cible figurant dans les trois dossiers d'embauche. Afin de retrouver l'homme qu'il soupçonnait, un seul appel aux services sociaux et il obtiendrait son adresse actuelle. Mais dans un premier temps, la plus grande discrétion s'imposait.

On entendit des pas un peu lourds se diriger vers l'entrée de la maison. La porte s'ouvrit et tout de suite, X comprit qu'il pouvait rebrousser chemin. Il s'agissait d'un gros bonhomme, pas très mobile, avec un air pas très intelligent... Sans doute au-dessus de soixante-dix ans, c'est-à-dire vingt ans de plus que X.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda l'homme.

X était déjà pressé de partir, mais il lui fallait bien justifier sa visite.

—Ah... Excusez-moi, monsieur, je cherche Georges Delson. Êtes-vous Georges Delson ?

—Georges qui ?

—Je cherche un vieil ami avec lequel je suis allé au collège et qui se nomme Georges Delson... Visiblement, ce n'est pas vous ! Il habitait ici il y a un peu plus de dix ans.

—L'ancien occupant est mort. J'ai acheté sa maison après son décès. Ils l'ont retrouvé dans son lit avec la tête toute noire et des vers qui lui mangeaient le corps, le pauvre... Cela faisait plus de trois mois qu'il se décomposait. Il n'avait sans doute pas de famille pour veiller sur lui. Comme moi ! Voilà ce qui va m'arriver à moi aussi ! Pis à nous tous... Les vieux, on crève tous tout seul !

—Quelle tristesse. Bien, excusez-moi de vous avoir dérangé et bonne soirée.

X tourna le dos à son interlocuteur et grimpa dans son *Audi R8* qu'il avait stationnée un peu plus loin afin que son bijou mécanique à plus de deux-cent-mille dollars ne soit pas vu.

La seconde visite fut à peu près semblable. Un jeune couple habitait là, qui élevait ses deux enfants, un garçon et une fille, à l'image de milliers d'autres jeunes familles de Montréal. Ils étaient très sympathiques mais n'avaient, en revanche, aucune connaissance d'un individu nommé Georges Delson qui aurait logé, avant eux, dans leur maison acquise à peine deux ans plus tôt. X les remercia pour ces quelques informations inutiles avant d'effectuer les quelque cinq cents pas qui le séparaient de son automobile de luxe.

La troisième et dernière visite fut différente... En effet, cette fois, il s'agissait d'une petite tour à condos. X frappa, mais en vain. À plusieurs reprises, il lui sembla que quelqu'un regardait par l'œil de la porte, mais sans se donner la peine d'ouvrir. Il frappa encore, mais un peu plus fort, cette fois. Tous ses sens en émoi, il tendit l'oreille pour s'assurer que le logement n'était pas vide et qu'une personne se trouvait bien de l'autre côté de la porte.

—Georges ! Ouvre, je dois te parler ! cria-t-il avec de l'énervement et de l'excitation dans la voix...

Il y eut un cliquetis, mais en provenance du condo voisin dont la porte s'ouvrit. Une femme sortit avec un petit chien dans les bras.

—Il est là, mais il ne veut voir personne, dit-elle à X.

Celui-ci répéta à l'occupant d'ouvrir la porte en tournant violemment la poignée, comme si elle allait s'ouvrir comme par magie.

—Laissez-le, prévint la voisine, ou bien j'appelle la police !!!

X lâcha la poignée, se tourna vers la dame et demanda :

—Mais pourquoi n'ouvre-t-il pas ?

—C'est depuis son accident, il ne veut plus voir personne.

—Un accident ?

—Oui, le pauvre monsieur a fait une chute à son travail et une machine est tombée sur ses jambes. Il est maintenant dans un fauteuil roulant et pense que sa vie est fichue. C'est quelqu'un de bien, vous savez...

Imaginant qu'il avait peut-être trouvé son homme invisible, X redoubla de violence contre la porte, dont la serrure céda...

—Mais vous êtes complètement fou !!! Que voulez-vous, enfin ? J'appelle la police immédiatement !!! hurla la voisine dont le chien aboyait.

Pendant qu'elle allait chercher son téléphone, X vit, dans le noir, un homme assis sur un fauteuil roulant. Durant un instant, il se demanda s'il ne s'agissait pas d'une mise en scène, puisque pendant qu'il frappait, il était persuadé avoir vu quelque chose dans l'œil de la porte, lequel se trouvait à hauteur d'un homme debout, et non assis. Mais lorsque ses yeux s'habituerent à la noirceur de la pièce, il découvrit que l'homme avait les deux jambes amputées à mi-cuisse...

Lorsque la voisine réapparut dans le couloir, son téléphone sur l'oreille, X n'était déjà plus là. La porte étant cassée par sa faute, il avait jeté au sol trois billets de 100 dollars pour payer la réparation.

Quelque vingt minutes plus tard, X était de retour chez lui. Pensif, il fumait une cigarette au bord de sa piscine. Il restait à présent plus d'une trentaine de Georges Delson à visiter à Montréal. Si sa théorie était la bonne, bien entendu !

Un homme invisible est-il toujours invisible ? Peut-il apparaître et disparaître comme bon lui semble ? Comment l'identifier ? Ce serait tellement plus simple avec son numéro d'assurance sociale, pensait X qui se refusait de laisser la moindre trace quant à l'enquête personnelle qu'il menait.

Sa cigarette terminée, il prit la décision de confier les autres visites à un détective privé. Il tapa donc « détective privé Montréal » sur *Google* et après deux pages de réponses, opta pour un détective travaillant seul et non pour le compte d'une agence.

Le lendemain, il rencontra l'enquêteur dans un café du centre-ville et lui remit une copie de sa liste contenant les coordonnées de tous les Georges Delson répertoriés. Ceci, sans jamais révéler sa propre identité. Il raconta qu'il recherchait un ami d'enfance, ce que le détective ne crut pas une seconde, bien évidemment. D'ailleurs, après avoir reçu de X une enveloppe contenant 5 000 dollars en coupures de cent, il jugea préférable de ne poser aucune question. X lui promit une autre enveloppe du même montant lorsqu'il lui donnerait les photos de tous les Georges. Sûr que s'il s'agissait d'un ancien employé, il le reconnaîtrait à la seconde où il le verrait.

— Vous avez une semaine pour les trouver tous, indiqua X. Nous nous reverrons ici dans sept jours, à la même heure.

— Comptez sur moi, monsieur, je les trouverai.

Ce fut la seule phrase que prononça le détective qui refusait de savoir dans quoi il mettait les pieds. Pour lui, moins il en saurait, mieux ce serait.

Au commissariat central, la capitaine Stéphane Laroche avait convoqué Y et Z pour leur poser quelques questions en rapport avec son enquête. Les faits remontant à quelques jours, les journaux, qui en avaient parlé un peu, s'intéressaient maintenant à autre chose. Pour Y et Z, le retour au calme avait donc succédé à la panique et c'est tout sourire que les deux, ensemble, saluèrent la capitaine. Cette dernière alla droit au but :

— Les événements dont vous avez été les victimes ont donné lieu à des recherches scientifiques sur les sites où ils se sont produits, et malheureusement, ces recherches n'ont

mené à rien. Bien sûr, nous avons interrogé votre entourage personnel et professionnel et là encore, en vain. Nous ne croyons pas à des phénomènes inexplicables, paranormaux, ou peu importe comment vous les appelez... Pour nous, il y a eu agression. Agression sans intention de donner la mort ou de blesser. Aucune menace de cette nature ne vous a d'ailleurs été adressée. Au regard de la mise en scène que le plaisantin vous a servie, je pense qu'en aucun moment vous n'avez été véritablement mis en danger. On a juste voulu vous faire peur. L'agresseur n'a fait mention d'aucune affaire en cours avec vous ou d'un détail en particulier... En général, quand on veut faire peur à quelqu'un, il faut une raison et dans la plupart des cas, si l'agresseur n'évoque pas cette raison durant l'agression, les services de police l'apprennent très rapidement en interrogeant la victime et son entourage. Or, dans votre cas : on ne trouve rien de probant, même si vous avez quelques détracteurs !

Lorsqu'on veut se venger de quelqu'un, on a une raison bien solide et on se venge vraiment. Dans votre cas à vous, monsieur Y, comme dans le vôtre, monsieur Z, cela ressemble presque à une blague... Certes, avec chaque fois une mise en scène très efficace visant à vous effrayer, mais ces agressions n'avaient pas pour but, selon moi, de vous mettre réellement en danger.

Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est comment le ou les agresseurs ont pu faire ce qu'ils ont fait tout en restant invisibles. Vous avez déclaré n'avoir vu personne lors des événements. Peut-être avez-vous, à votre insu, été drogués, ce qui aurait pu vous faire oublier certains détails, dont la présence de ou des auteurs... C'est pour cette raison que je vous prierais de vous diriger vers nos services de recherche médicale, qui procéderont à l'analyse rétroactive de votre sang et de votre urine.

Quoi qu'il en soit, je vous demande de me fournir la liste des employés de toutes vos entreprises, et ce, depuis les vingt dernières années, afin que nous les examinions. Peut-être y trouverons-nous des employés communs que vous avez malmenés et qui souhaitaient vous exposer à une mauvaise blague pour se venger.

Voilà donc où en était la police.

— Depuis vingt ans ! s'exclama Y. Mais cela va prendre six mois !

— Une éternité, renchérit Z qui comprenait le jeu d'Y.

Afin de respecter leur entente secrète avec X, les deux nouveaux complices avaient tout intérêt à ralentir l'enquête de la police afin de trouver Georges Delson, dont la capitaine Laroche ignorait encore l'existence, au même titre qu'elle ignorait celle de la troisième victime... la plus déterminée des trois à vouloir mettre la main sur l'agresseur.

— Il faudra me fournir cette liste le plus tôt possible, insista la capitaine. Croyez-vous que je pourrais l'obtenir dans quarante-huit heures ?

— Mon Dieu ! Non, capitaine Laroche... Dans une dizaine de jours, peut-être, mais rien n'est moins sûr... précisa Y.

Après cinq secondes de silence, la capitaine leur recommanda de faire le plus vite possible, puis les dirigea vers les services médicaux pour qu'ils y passent leurs examens et retourna s'asseoir à son bureau. Quelque chose clochait... Elle ne comprenait pas pourquoi les deux victimes ne mettaient pas immédiatement toutes leurs ressources en action, et Dieu sait qu'ils en avaient d'excellentes, pour lui fournir les listes demandées. Une idée saugrenue lui

sauta soudainement à l'esprit : et s'ils étaient les complices de leur agresseur ?

Instinctive de nature, elle ne voulait exclure aucune piste. C'est pourquoi elle demanda à son équipe de se mettre immédiatement au travail. Objectif : identifier les employés communs de toutes les entreprises d'Y et Z. Grâce à tous les recoupements de fichiers possibles et l'accès aux données gouvernementales, cela fut fait en moins d'un jour. Peu après dix-sept heures, ce mardi d'août, l'agent responsable de diriger la recherche adressa un courriel à sa supérieure. Un courriel qui tenait en deux mots : Georges Delson.

Il était presque six heures du matin lorsque Georges fut réveillé par du bruit provenant du couloir. De son lit, par l'œil de la porte, il vit d'abord la lumière s'allumer. Ensuite, il entendit des pas, puis plus rien, jusqu'à ce qu'on frappe chez lui, à sa grande stupéfaction !!! Aussitôt, son cœur se mit à battre très fort dans sa poitrine et de plus en plus vite ! Il enleva son masque contre les apnées du sommeil et se leva un peu rapidement, mais pas trop, afin de ne pas se fracturer un membre.

— Ouvrez, c'est la police ! entendit-il.

Pris de panique, ne sachant que faire, il ouvrit une fenêtre pour laisser croire à une fuite... Puis, réalisant qu'il habitait au cinquième étage, il la referma, remonta les draps de son lit pour qu'on croit que personne n'y avait dormi, et cacha son oreiller encore chaud de la nuit dans un placard, avant de le remplacer, au sommet de son matelas, par un coussin en mousse dont la température correspondait à celle de la pièce.

Bien évidemment, il n'était pas question d'ouvrir à la police ! À qui que ce soit, d'ailleurs ! Il se positionna de façon à pouvoir sortir de son appartement très vite une fois que celui-ci aurait été investi par les policiers. Il ignorait combien il y en avait, mais n'allait pas tarder à le savoir. Déjà, il angoissait à l'idée de ne plus pouvoir revenir chez lui. Il remit cette terrible pensée à un peu plus tard, car il distinguait des murmures.

Il s'attendait à ce que sa porte soit défoncée, mais elle fut tout simplement ouverte avec une clé. *J'ai vu trop de séries américaines*, pensa-t-il. Il s'agissait sans doute de la clé du concierge. Bientôt, une femme et deux agents entrèrent dans son petit appartement.

— Il n'y a personne, constata la femme. Visitez chaque pièce.

Les lumières étaient désormais allumées, alors que Georges se trouvait dans le couloir. Assez loin pour éviter tout contact physique, mais assez près pour entendre ce qui se disait.

— Capitaine, il n'y a personne nulle part. L'appartement est vide, indiqua l'un des agents.

— Étrange... répliqua la capitaine. Il devrait pourtant être là puisque nous savons qu'il y a consommation d'eau et d'électricité.

— Capitaine ! Capitaine ! Venez voir !

C'était l'autre agent qui venait sans doute de découvrir le garde-manger gargantuesque que Georges avait constitué, jour après jour, en prévision de l'hiver. Environ trois cent cinquante repas en conserve.

Étrange... songea une seconde fois la capitane Laroche. *Qui peut faire autant de réserves de nourriture ?*

Elle s'adressa ensuite au concierge, resté debout dans le couloir de l'étage durant cette visite inattendue.

— Quand avez-vous vu votre locataire pour la dernière fois ?

— Oh... Mon Dieu, madame, je ne l'ai peut-être jamais rencontré ! Vous savez, des locataires, il y en a près d'une centaine dans cette propriété de trois immeubles... Monsieur Delson paye son loyer avec régularité.

— Les appartements voisins sont-ils occupés ?

— Celui de droite, le plus proche, oui. Mais celui de gauche est vide depuis un bon mois.

La capitaine se dirigea ensuite vers l'appartement de la voisine de Georges. Cette dernière devait déjà se trouver derrière la porte, car elle ouvrit dans la seconde... Elle était tout habillée, prête à aller travailler.

— Excusez-moi, j'écoutais ! Que se passe-t-il ?

— Rien de grave, madame, ne vous inquiétez pas. Nous cherchons à joindre votre voisin et espérons qu'il serait là ce matin, mais hélas, non. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Cela fait un bon bout de temps... Peut-être un mois et demi...

Stéphane Laroche lui tendit une photo et demanda :

— Est-ce lui ?

— Oui, confirma la voisine.

Sans faire de bruit, Georges tenta de voir la photo. C'était bien lui qui figurait sur la photocopie du permis de conduire montré par la policière.

— Quelle est la nature de votre relation avec monsieur Georges Delson ? Est-il un bon voisin ? Le connaissez-vous bien... ou peu ?

Dans le but de se protéger, la voisine souhaitait ne rien dire qui aurait pu être dangereux pour elle. Les gens ont toujours un peu peur des représailles lorsqu'ils doivent faire une déclaration ou une dénonciation à la police. C'est pourquoi elle répondit :

— C'est un voisin sans histoire... Il ne parle pas beaucoup. Mais qu'a-t-il fait ?

La capitaine s'abstint de répondre à la question, remercia la voisine, lui tendit sa carte et se dirigea à nouveau vers l'entrée de l'appartement de Georges. Comme celui-ci pensait que cette petite visite tirait à sa fin et qu'il ne voulait pas se retrouver coincé dans le couloir de l'étage, il se faufila chez lui avant le départ de ses quatre visiteurs, dont le concierge qui refermerait à clé sous peu.

Comme il l'avait prévu, la capitaine sonna le départ et tous sortirent de l'appartement. La policière précisa au concierge qu'elle reviendrait sans doute dans quelques jours et lui demanda, tout en lui remettant sa carte, de l'appeler si jamais il voyait monsieur Delson dans les parages au cours des prochaines heures.

Puis enfin, Georges se retrouva seul. L'esprit un peu embrouillé, il alla s'asseoir sur son lit. Que venait-il de se passer ? Que faisait la police chez lui aussi tôt et pourquoi le cherchait-on comme un criminel ? Visiblement, la présence d'une photo de lui indiquait qu'on était prêt à tout pour le retrouver. Il était un peu décontenancé et inquiet... La policière venait de dire qu'elle reviendrait, ce qui signifiait que cette histoire n'allait pas s'arrêter là. Que faire ?

Pour la première fois, Georges se sentait en danger. Il commençait à comprendre ce qui s'était passé... L'une de ses victimes avait porté plainte suite à sa petite blague et la piste choisie par la police avait été la vengeance professionnelle. Il regrettait maintenant ses actes. Ce soudain constat lui fit réaliser que X n'avait sans doute pas déposé de plainte, car ni la télévision ni les journaux n'en avaient fait mention.

Ou bien alors, il se trompait complètement et c'était son employeur, qui sans nouvelles de lui depuis trop longtemps, avait alerté la police... Comment savoir ?

Il avait retenu le nom de la capitaine responsable de l'enquête. Pour elle, difficile d'imaginer qu'elle était à la recherche d'un homme devenu invisible, un homme introuvable qui était à un mètre d'elle lors de sa visite...

Pour sûr, il y aurait des conséquences à cet événement. Le concierge et la voisine, s'ils apercevaient de la lumière chez lui, voudraient sans doute lui parler ou appeler la police pour signaler sa présence. Il devrait donc désormais vivre sans allumer la lumière le soir et agir comme s'il n'était pas là pour éviter de consommer de l'électricité. Pour les repas chauds, il s'arrangerait en allant les faire chauffer dans le four micro-ondes de la locataire d'à côté quand elle serait absente. Et pour masquer la consommation engendrée par son appareil contre les apnées, il débrancherait son réfrigérateur la nuit.

Après une heure de réflexion, l'homme invisible de Griffintown buvait un café chaud dans la cuisine de sa voisine et se disait que si la police s'était rendue à son domicile pour faire suite à des dépôts de plaintes, il se devrait d'agir vite afin que cesse l'enquête. Pour ce faire, il fallait commencer par mettre la main sur son dossier au commissariat de police du centre-ville, dont l'adresse précise était mentionnée sur la carte remise par la capitaine à sa voisine et que cette dernière avait laissée sur le comptoir, près du grille-pain.

On sonna à l'entrée de la propriété privée. Sur l'écran de son ordinateur, l'employé de la compagnie *SécuriCom* vit le visage un peu mat d'un homme fraîchement rasé aux yeux marron et aux cheveux châtain foncé. Quand il lui demanda la raison de sa visite, l'homme lui répondit qu'il avait rendez-vous avec monsieur X. L'employé le pria de patienter un instant et alors qu'il allait appuyer sur la ligne destinée à la haute direction, il fut coupé dans son élan par monsieur X lui-même, qui lui dit dans son oreillette.

—Faites-le entrer.

L'employé s'exécuta et en une minute, le détective privé se trouva dans le bureau de X, qui ne l'accueillit pas avec joie.

—Que faites-vous ici ? l'invectiva-t-il. Mes instructions étaient pourtant claires!!! Comment m'avez-vous trouvé ?

—Trouver les gens, c'est mon métier, monsieur X. J'ai pensé que vous seriez heureux d'apprendre que j'ai mis la main sur votre homme. Je suis donc venu vous le dire, plutôt que d'attendre encore cinq jours pour vous revoir dans ce café.

—Asseyez-vous, commanda X.

Le ton était redescendu et le détective prit place sur un magnifique fauteuil au design très moderne. Il ne tarda pas à ouvrir sa serviette et en sortit un dossier qui n'était, somme toute, pas très épais... Il entama ensuite le récit des deux derniers jours...

—Monsieur X, j'ai commencé mes recherches juste après notre rencontre. Le premier jour, elles n'ont rien donné de probant. Les neuf Georges Delson rencontrés sont dans ce dossier...

Il fut interrompu par X qui lui arracha le dossier des mains pour regarder les neuf photos.

—Ce n'est pas celui que je cherche, confia-t-il en rendant le dossier au détective.

—C'est en effet ce que j'ai découvert, monsieur... Selon moi, votre homme... C'est lui !

Sur ces mots, le détective tendit une feuille huit et demi par onze sur laquelle avait été photocopié, en grand format, le permis de conduire de Georges Delson. La même photo qui avait mis la capitaine Laroche sur une piste.

Après un court examen du cliché remontant à quelques années, X reconnut l'un de ses anciens employés. Il se souvint aussi qu'il l'avait très mal traité et renvoyé très injustement, sans préavis ni indemnité. Jeté dehors, pour ainsi dire. Georges Delson était alors un jeune représentant comptant cinq ou six années d'expérience. Son travail consistait à finaliser, avec les nouveaux clients, les ententes d'assurance liées à leur achat de système de sécurité.

Le jour du renvoi, X était très énervé car un nouveau client, un très gros client, était finalement revenu sur sa décision d'achat et la vente ne s'était pas réalisée. Étant donné que la négociation en était rendue à l'étape où Georges Delson devait intervenir, la renonciation du client lui avait été intégralement attribuée.

Or, quelques semaines plus tard, X avait appris que ledit client s'était fait offrir un joli pot-de-vin par un concurrent, alors même qu'il s'apprêtait à signer avec *SécuriCom*. Le pauvre Georges Delson n'y avait donc été pour rien ! Comble de malheur, X, dans sa rage, avait véritablement humilié son employé devant ses collègues, hommes et femmes, sans lui laisser aucune chance de s'expliquer.

—Où habite-t-il ? demanda X à l'enquêteur.

—Dans un immeuble de Griffintown.

—L'avez-vous vu ? Lui avez-vous parlé ? Vous semblait-il normal ?

—Non, monsieur, je ne l'ai pas vu. La police non plus !

—La police ? répliqua X en fronçant les sourcils. Que vient faire la police là-dedans ?

—Je ne sais pas. Tout ce que je peux vous dire, c'est ce que mon contact m'a dit...

—Et que vous a-t-il dit ?

—Hier, à six heures du matin, une petite équipe s'est rendue au domicile de ce Georges Delson, mais l'appartement était vide. Ils ont interrogé le concierge et une voisine, qui ont affirmé qu'ils ne l'avaient pas vu depuis longtemps, ce qui est étonnant, car il a été découvert que dans l'appartement, l'électricité a été consommée comme si quelqu'un y habitait... La photo que je vous ai montrée est celle qui a été utilisée par la police. Apparemment, le bonhomme est recherché...

—Sait-on pourquoi ?

—Il y aurait eu des plaintes pour des agressions difficilement explicables... Vous savez, les deux gars qui ont raconté qu'il leur était arrivé des choses surnaturelles... On en a parlé,

dans les journaux, la semaine dernière. Enfin, vous ne l'avez peut-être pas lu, car c'était dans le *Journal de Montréal*... Il y en a à prendre et à laisser dans ce tas de papier ! Ah ! J'oubliais... Apparemment, il y avait des centaines de boîtes de conserve empilées dans l'appartement de ce Georges Delson, comme si le gars voulait tenir un siège pendant plusieurs mois !

— Non, en effet, je n'ai pas lu ces articles. Et comme vous dites, ce qui figure dans ce genre de quotidiens est pour les imbéciles.

X voulait faire l'étonné, mais le rapport de son détective l'excitait au plus haut point. Les renseignements transmis par ce dernier semblaient très pertinents et allaient droit dans le sens de sa théorie sur l'invisibilité ou sur l'art de « comment ne pas être vu par un moyen inimaginable encore pour lui ».

— Bon, très bien, n'en parlons plus, lança X. Votre enquête est terminée !

— Vous ne voulez pas que je le trouve ? interrogea le détective.

— Non, répliqua X, qui précisa qu'il ne voulait pas se mêler d'une telle affaire si le personnage était recherché par la police, ce qui, vu sa profession, n'était jamais très bon pour l'image.

— Vous me paierez quand même, n'est-ce pas ?

— Bien entendu. N'oubliez pas que nous ne nous sommes jamais rencontrés.

X passa derrière son bureau et ouvrit un tiroir duquel il extirpa une enveloppe bien dodue qu'il tendit au détective, lequel l'accepta avec joie.

— Avant de partir, monsieur le détective privé, prenez note que je suis très renseigné sur vous, vos agissements et votre famille. Je vous le précise afin de m'assurer que vous oublierez mon nom pour le reste de votre existence.

Naturellement, le détective, à son insu, était passé à travers un scanner. Sa voix avait été enregistrée, ainsi que l'empreinte digitale de son index droit, celui-là même qui avait appuyé sur la sonnette de l'entrée. De même, on avait gardé les informations relatives à sa pupille. Bref, on détenait maintenant toutes les données le concernant dans les fichiers secrets de *SécuriCom*.

Une fois son visiteur parti, X plongea dans ses pensées. Il allait tendre un piège à Georges Delson et le capturer afin de percer son mystère.

Georges devrait peut-être attendre la nuit pour se livrer à des recherches plus poussées. En effet, le bureau de la capitaine Laroche était très petit et son occupante s'y trouvait depuis quelques heures à taper son rapport et suivre on ne sait trop quelle procédure policière suite à sa visite chez lui.

Elle était devant son écran qui faisait dos à la porte d'entrée. Derrière elle se trouvait un mur peint et sur les côtés, des murs de vitre. L'installation idéale pour ne pas être vu lorsque Georges aurait accès à son ordinateur. Il lui suffirait alors d'utiliser la souris sans faire de bruit et sans y aller de grands mouvements. Mais de toute façon, se disait-il, personne n'aurait les yeux fixés sur une souris dans un bureau vide !

Il se tenait donc debout, juste à côté du bureau de la capitaine, espérant que celle-ci n'avait pas apporté de lunch et qu'elle sortirait sur l'heure du midi, ce qui lui laisserait le

champ libre. Dans le cas contraire, il devrait attendre son départ, prévu seulement en fin de journée, ce qu'il refusait d'envisager. Par chance, un peu avant midi, la policière décrocha son téléphone et mentionna à son interlocuteur le mot «restaurant». Après quoi, elle se leva et quitta son bureau.

Quelques secondes plus tard, Georges était assis à sa place. Comme elle n'avait pas fermé sa session, il avait donc accès à ses fichiers.

Dans «Rechercher les programmes et fichiers», il tapa tout simplement son nom. Résultat : un PDF, un fichier *Word*, et deux fichiers enregistrés dans un logiciel qu'il ne connaissait pas.

Dans le fichier PDF, il put voir : les coupures de presse du *Journal de Montréal* et la photo de son permis de conduire. Dans les deux fichiers inconnus : les dépôts de plaintes d'Y et Z. Il les parcourut rapidement, mais sans noter rien de particulier, hormis le récit relatif à chacune de ses agressions. Enfin, dans le fichier *Word* : le rapport de la capitaine Laroche. Voilà qui allait l'éclairer.

Selon elle, Y et Z ne donnaient pas l'impression de vouloir vraiment coopérer. Aussi, entretenait-elle un doute sur leurs déclarations. Elle leur avait demandé d'effectuer un boulot, mais avait par la suite décidé de le faire également de son côté, histoire d'aller plus vite. Aucune mention sur X. Pas de dépôt de plainte de sa part. La policière évoquait aussi l'invisibilité du suspect, mais qualifiait les événements de supercheries sans gravité.

Suite à la visite effectuée le matin même, elle entendait faire une recherche pour retracer la famille de Georges Delson. *Cette recherche ne donnera rien*, pensa ce dernier. En effet, il n'avait ni frère ni sœur et avait rompu sa relation avec ses parents depuis très longtemps. Sa mère était morte et il ignorait si son père était encore vivant. Enfin, sa lecture lui apprit que son employeur avait été contacté, et que cela n'avait guère contribué à faire avancer les choses. Visiblement, la policière n'accordait pas beaucoup d'importance à cette affaire peu renseignée. Il faut dire qu'avec un homme invisible comme principal suspect, l'enquête était loin d'être évidente.

Après seulement dix minutes, Georges avait terminé sa lecture. Puisque la policière n'était pas encore revenue, il s'attarda à la décoration de son bureau : pas de photos d'enfants, de parents ou de mari. Pas de cadres ou de bibelots... En fait, son bureau était assez vide, dans le sens où elle ne l'avait pas personnalisé.

Georges jeta ensuite un coup d'œil à l'historique des sites Internet qu'elle avait l'habitude de visiter. Là encore, pas grand-chose. Sans doute que dans un commissariat de police, l'utilisation d'Internet était très réglementée. Enfin, il tapa le nom de Stéphane Laroche sur *Google images*. Une seule image de la policière apparut... Elle avait un compte *Facebook*. Assez belle femme, elle avait visiblement des amis. Pour sa part, Georges ne s'était jamais inscrit sur des réseaux sociaux. Il effaça l'historique des dernières minutes puis quitta les lieux.

Sur le chemin du retour, dans le métro, il pensa à Y et Z. S'ils renonçaient à leur plainte respective, cela aurait-il pour conséquence de clore le dossier «Georges Delson»? La police cesserait-elle son enquête? Il espérait que oui, mais n'y croyait pas. Ce qui l'effrayait le plus, dans les événements récents, c'était que certaines gens avaient accès à son appartement et à ses affaires... S'il était convenu, pour ces personnes, qu'il avait disparu, son appartement serait reloué et ses affaires jetées ou vendues. Sa collection de figurines des personnages du côté

obscur de *Star Wars*, ses disques vinyle, tous ses livres et objets... il ne voulait pas les perdre ! J'aurais mieux fait de ne pas me venger de ces trois crétins... pensait-il avec regret !

Il n'y avait pas trente-six possibilités : Y et Z devaient retirer leur plainte et la capitaine fermer le dossier. Pour arriver à cette fin, Georges devait leur faire toute une frousse. Mais s'ils abandonnaient leur plainte, sûrement que la policière devinerait qu'il s'était passé quelque chose et qu'elle refuserait de lâcher l'affaire. C'était donc elle qu'il devait rencontrer. De plus, selon ce qu'il savait, Y et Z ne semblaient pas très pressés de faire progresser l'enquête... Il se demandait bien pourquoi, d'ailleurs...

—Prodigieux ! Tous simplement prodigieux !

Ce furent là les premiers mots de X lorsqu'il découvrit les images sur son écran. Quarante-huit heures s'étaient écoulées depuis la venue du détective à son adresse professionnelle. Depuis, le petit génie de la sécurité et de la surveillance qu'il était avait pu se rendre à l'adresse de Georges Delson à trois reprises, portant chaque fois des lunettes de soleil et une casquette pour ne pas être reconnu.

La première fois, il avait emprunté un taxi. Après en être descendu et avoir réglé le chauffeur en espèces, il s'était dirigé vers l'immeuble où Georges Delson louait un trois et demi au cinquième étage. La bâtisse était assez neuve et plutôt belle. Tous les étages étaient identiques : ascenseur à une extrémité, chute à déchets à l'autre et, entre les deux, trois appartements. Une belle moquette très propre couvrait le sol. Bien sûr, le grand patron de *SécuriCom* s'était bien gardé de visiter le cinquième étage. Pour entrer dans l'édifice en vue d'y faire un premier tour de reconnaissance, il avait attendu qu'une des portes des stationnements souterrains s'ouvre.

La seconde fois, il avait fait le voyage en bus. Portant toujours des lunettes fumées et un couvre-chef, il transportait un petit sac de sport à l'épaule qui semblait très léger. Une fois descendu de l'autobus, il avait marché jusqu'à l'immeuble avant d'attendre quelques minutes près des portes des garages souterrains. Ensuite, il s'était engouffré dans l'entrée et avait pris l'ascenseur jusqu'au cinquième étage.

Durant la montée, il avait ouvert son sac pour en sortir un minuscule objet en forme d'allumette. Quand les portes de l'ascenseur s'étaient ouvertes, X avait fait deux pas en avant, tendu le bras droit vers la grille d'aération de l'étage et déposé le minuscule objet dans la grille de façon à ce que nul ne puisse le voir. Aimanté, l'objet en question s'était inséré facilement. Cette caméra miniaturisée, reliée au téléphone de X et à son ordinateur, était directement tournée vers la porte de l'appartement de Georges Delson. Il ne restait plus qu'à patienter...

Lors de la première alerte téléphonique, X se précipita sur son appareil et vit la voisine de Georges sortir de chez elle en compagnie de son chien. À la seconde alerte, il aperçut le concierge qui faisait visiter un appartement vacant. L'alerte suivante fut celle qu'il attendait : le couloir du cinquième étage était parfaitement vide et pourtant, la caméra avait détecté du mouvement.

La troisième fois, X se décida à installer un autre appareil près du premier. Légèrement plus gros et aussi, très coûteux, on ne pourrait le voir que si on s'attardait vraiment à la grille d'aération. Le tout se fit aussi aisément que la première fois.

X exultait ! Grâce à cette microscopique caméra thermique, il pouvait voir, sur son écran, la silhouette d'une personne invisible qui se déplaçait dans le couloir.

Son intuition l'avait bien servi. Il se trouvait face à l'exploit technologique le plus extraordinaire qui lui avait été donné de voir dans sa vie, une vie qu'il consacrait justement à la technologie des renseignements, de la communication, de la sécurité et de l'espionnage.

S'il parvenait à rencontrer physiquement Georges Delson et à le convaincre de lui expliquer comment il avait réussi ce miracle, il deviendrait l'homme le plus important au monde. Déjà, il imaginait sa richesse s'il était à la tête d'une armée d'hommes invisibles ! *SécuriCom*, une armée au service de la démocratie ! Monsieur X, l'homme qui a changé le monde à tout jamais !

Retour à la raison : il fallait d'abord établir le contact. Rassurer Georges Delson, lui dire qu'il regrettait d'avoir abusé de lui et lui faire part de son grand projet qui les servirait tous les deux.

Il enregistra bien sûr les images filmées dans son ordinateur.

Dix minutes plus tard, au commissariat central, le téléphone de la capitaine Laroche sonna. Elle recevait un appel des États-Unis. Sans doute une erreur, pensa-t-elle. Mais elle décrocha quand même...

Un anglophone lui demanda si elle était bien la capitaine de la police de Montréal, madame Stéphane Laroche. Elle répondit « yes » puis demanda : « Who are you ? »

— Agent Jim Lambeer, CIA. Nous serons à votre bureau demain à sept heures. Soyez-y ! ordonna l'homme qui s'exprimait maintenant en français, mais avec un fort accent américain.

Puis la ligne raccrocha.

Alors que la rue était presque déserte, une immense *Lincoln* noire était garée devant l'entrée du commissariat. Lorsque Stéphane Laroche arriva à sa hauteur, les portes avant et arrière, côté trottoir, s'ouvrirent. Et comme dans les films américains, deux hommes en noir en sortirent, interrompant la marche de la policière.

— *Captain* Stéphane Laroche ? questionna le premier homme.

— Oui.

— S'il vous plaît, veuillez monter dans l'auto, nous avons quelques questions à vous poser.

— À quel sujet ? Ne pouvez-vous pas me les poser dans mon bureau ? demanda Stéphane.

— Ce ne sera pas long, ne vous inquiétez pas, la rassura l'agent, à ce stade, il n'y a rien d'officiel...

Pendant que l'Américain parlait à Stéphane, le second représentant de la CIA attrapa le bras droit de cette dernière et la fit monter de force dans la *Lincoln* aux vitres teintées, qui quitta aussitôt le stationnement. À bord se trouvaient le conducteur, les deux hommes en noir et un quatrième.

— Je ne comprends pas ! protesta la policière. Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ?

— Enchanté, capitaine Laroche, répondit le quatrième homme. Mon nom est Jim Lambeer... Je vous ai appelée, hier. Nos services ont reçu une alerte et celle-ci nous a menés à vous.

— Je ne comprends pas ! De quoi s'agit-il ?

— Que pouvez-vous nous dire au sujet d'un certain monsieur X qui est propriétaire d'une agence de sécurité et de surveillance dans le parc industriel d'Anjou ?

— Rien du tout, vous m'apprenez son existence...

— Georges Delson. Est-ce que ce nom vous dit quelque chose ?

— Oui, pourquoi ?

— Il s'agit d'une enquête en cours, n'est-ce pas ? Une enquête que vous menez personnellement ? Avez-vous obtenu de nouvelles informations de la part de messieurs Y et Z, vos deux présumées victimes d'agression ? Pourquoi, selon vous, refusent-ils de faire progresser vos recherches ? Vous-même, pourquoi avez-vous pris l'initiative de tenter de trouver Georges Delson à leur place ? Quelle est cette folle histoire d'homme invisible, capitaine Laroche, dont nous entendons parler à Washington ?

La policière, peu habituée à ce type d'interventions musclées, ne se sentait pas très à l'aise.

— Vous n'avez pas le droit de me retenir contre mon gré dans cette voiture, monsieur Lambeer ! argua-t-elle. Je veux parler à mon supérieur ! Laissez-moi descendre ! Tout de suite !

— Avec plaisir, capitaine Laroche.

La voiture stoppa à hauteur du complexe Desjardins. Tandis qu'un des agents descendait afin de laisser sortir Stéphane, Jim Lambeer lui demanda :

— Capitaine Laroche, une dernière question : quel est votre intérêt dans cette histoire ?

Sans répondre, la policière s'éloigna de la *Lincoln*, qui disparut quelques secondes après. Ces cinq minutes intenses l'avaient un peu bouleversée. En particulier la dernière question de Lambeer... Que voulait-il dire exactement, par « intérêt » ?

De retour au commissariat central, devant son ordinateur, elle relut les dépositions de messieurs Y et Z et le rapport rédigé après la visite de l'appartement. Encore sous le choc, elle allait presque oublier le certain monsieur X dont lui avait parlé l'agent de la CIA.

SécuriCom. Première réponse trouvée sur Google... X était un génie dans son domaine. Il avait notamment gagné des dizaines de millions de dollars grâce à sa capacité de miniaturiser des outils de surveillance et de renseignement très efficaces lors de conflits armés internationaux et de missions d'espionnage. Partout dans le monde, ses inventions trouvaient de riches acquéreurs. Une grande réussite québécoise.

Suite à cette lecture, le cerveau de Stéphane Laroche tournait à plein régime. Elle cherchait le lien entre monsieur X, la CIA, et l'homme recherché : X connaissait Georges Delson. Mieux : X, comme Y et Z, avait reçu la visite de Georges Delson... Mais il n'avait pas porté plainte. Pourquoi ? Parce que son intuition lui commandait d'en savoir plus sur cet agresseur invisible. Invisibilité dont X aimerait acquérir la technologie pour faire mousser ses affaires. Mais que venait faire la CIA dans cette histoire ? Celle-ci espionnait X, car celui-ci

desservait des clients provenant de partout dans le monde, y compris de pays ennemis des États-Unis. Aussi, la CIA ne voulait pas que la technologie de X soit achetée par n'importe qui. « Pourquoi la CIA est-elle venue me rencontrer, moi ? » se questionna la jeune policière. La CIA espionne X... Y et Z freinent l'enquête... la CIA vient me rencontrer... La CIA espionne X... Comment ? Appels téléphoniques, déplacements, ordinateurs... J'ai compris!!! X a été agressé, il n'a pas porté plainte, il a mené sa propre enquête et a trouvé Delson... Mieux, il a eu la confirmation que l'homme était invisible, et la CIA l'a découvert ! D'où la raison pour laquelle ces hommes se sont déplacés jusqu'ici... Georges Delson n'a donc pas disparu ; il est ici, à Montréal... mais il est invisible ! »

Regroupant les informations de plusieurs services de l'État, Stéphane découvrit que Georges Delson avait également travaillé pour *SécuriCom*, avant d'y avoir été renvoyé pour faute grave.

Restait la dernière question de l'agent Lambeer : quel était son intérêt à elle dans cette affaire ? X, Y, Z et Lambeer visaient sans doute le même but, celui d'acquérir la formule magique, qui de toute évidence, ferait d'eux des hommes riches et puissants.

Après quelques minutes de réflexion, la policière comprit le message que voulait lui adresser Lambeer avec sa dernière question : « Ne viens pas jouer dans la cour des grands si tu ne veux pas qu'il t'arrive malheur... » Autrement dit : « Cesse tes investigations, car tu nous gênes ! »

Un peu avant midi, elle fut raillée par son chef après lui avoir raconté sa mésaventure de la matinée. Celui-ci, qui ne la croyait visiblement pas, lui expliqua que la CIA devait suivre certaines voies légales pour rencontrer un agent de police étranger et l'interroger sur une enquête en cours...

Lorsque Stéphane voulut prouver ses dires en lui montrant son cellulaire pour qu'il voie par lui-même qu'elle avait bien reçu un appel téléphonique de la CIA la veille, elle se rendit compte que le numéro qu'elle cherchait avait disparu de sa liste d'appels entrants... Ce qui n'eut guère pour effet de la rassurer. Elle ne savait pas, à cet instant, si elle devait rendre visite à X pour l'interroger.

Ce fut suite à un appel du pensionnat du Saint-Nom-de-Marie, la superbe école du chemin de la Côte Sainte-Catherine à Outremont, que la police trouva le corps de la victime en fin de matinée. L'homme était couvert de sang. En particulier son visage. On aurait dit que sa tête avait frappé le coin d'une benne d'acier destinée au recyclage. Sur la scène, il n'y avait aucune trace de bagarre ou d'agression. Le grand patron de *SécuriCom* gisait à terre, sans vie. X était mort, emportant avec lui tous ses secrets.

Lorsque l'information parvint aux oreilles de la capitaine Laroche, celle-ci fut prise de panique. La CIA, et maintenant cette mort suspecte... Pour ses collègues, X et l'affaire entourant Georges Delson n'étaient pas liées. Mais pour elle, le lien semblait plus qu'évident... La tournure des événements dérapait et commençait à lui échapper.

Elle vit les photos de X allongé sur le sol, la tête difficilement regardable tant le choc avait dû être brutal. À n'en pas douter, il était mort sur le coup. Un rapport existait déjà, lequel affirmait qu'aucune piste n'était privilégiée et que la nouvelle avait été annoncée à la famille. Une triste nouvelle pour l'épouse et les enfants, un garçon et une fille... Le choix du roi, comme on dit.

Après la visite de la CIA, la veille, et le message à peine voilé de Jim Lambeer, Stéphane Laroche était perdue. Elle décida néanmoins de laisser ses appréhensions de côté et d'agir en conseillant son collègue chargé de l'affaire. Comme celui-ci devait obligatoirement poser quelques questions à l'entourage professionnel et personnel de monsieur X, elle le pria de demander à l'épouse du défunt si au cours des derniers jours, son mari avait été victime d'une mauvaise plaisanterie pouvant ressembler à une vengeance ?

À son retour, vers la fin de la journée, une fois ses visites complétées, son collègue lui confia qu'en effet, un événement de cette nature s'était bien produit, mais que madame X ne désirait pas en parler.

Bien entendu, Stéphane Laroche tira la première conclusion que tout le monde aurait tirée à sa place : Georges Delson a joué un mauvais tour à X, X l'a démasqué, l'a trouvé, a voulu l'attraper, une altercation s'en est suivie et le tout s'est terminé avec la mort de X. Cela lui semblait toutefois un peu trop simple... C'était peut-être plus compliqué que cela. X n'avait peut-être eu qu'un malheureux accident. Ou bien il avait été agressé par un inconnu qui en voulait à son portefeuille... Ou encore, peut-être qu'un client malveillant l'avait frappé mortellement... La policière se dit qu'elle sautait sûrement un peu vite aux conclusions. L'esprit très confus, elle rentra tranquillement chez elle en métro, en se promettant bien qu'une fois arrivée, elle prendrait un verre pour se détendre et ne plus penser à cette histoire. Sur le plan professionnel, elle se sentait seule. Et même si elle s'interdisait d'y penser trop, elle avait un peu peur.

En remontant à la surface du métro, au niveau du trottoir, à quelques dizaines de mètres de sa rue, son cellulaire lui indiqua qu'elle avait un nouveau message vocal. Elle l'écouta machinalement et entendit Monsieur Z lui dire qu'il désirait lui parler dès que possible. « Il semble angoissé », se dit-elle en soupirant.

Un peu plus tard, vers vingt heures, elle reçut un nouvel appel. Il s'agissait cette fois de Joren Leendert, le chroniqueur du *Journal de Montréal*. Sans doute avait-il appris, en interrogeant son collègue enquêteur, que tout comme Y et Z, X avait été victime d'une mauvaise plaisanterie réalisée par un agresseur invisible. Elle ne prit pas l'appel, pas plus qu'elle ne le retourna, préférant laisser la nuit lui porter conseil.

Elle entra chez elle, déposa son sac, enleva ses chaussures, referma sa porte puis se dirigea vers les toilettes. Elle alla ensuite dans son séjour et marcha vers le vaisselier où elle gardait une bouteille de Grand Marnier pour les occasions semblables à celle de ce soir. Elle prit un verre, se versa une bonne dose d'alcool et reposa la bouteille sur le comptoir sans la reboucher. Enfin, elle se laissa tomber sur son sofa, juste en face du vaisselier. Une seconde s'écoula avant qu'elle n'assiste à un spectacle aussi extraordinaire qu'inattendu...

Sous ses yeux, comme par magie, la bouteille de Grand Marnier s'éleva dans les airs, pendant qu'un verre jaillissait du vaisselier. Puis, l'alcool se déversa tout seul, avant que la bouteille retrouve sa place sur le comptoir. Mais le verre, lui, flottait toujours dans les airs. Stupéfaite, la capitaine lança :

— Monsieur Delson ?

— Oui, répondit une voix.

— Comment êtes-vous entré chez moi ?

— Par la porte, en même temps que vous, il y a quelques minutes.

Épuisée par tous les événements de la journée, la capitaine réagit calmement à la présence de l'homme invisible. D'autres se seraient pourtant empressés de se cacher ou d'appeler au secours, mais de son côté, elle était paralysée par la fatigue intellectuelle.

— Alors, c'est vrai, dit-elle, vous êtes vraiment invisible ! Incroyable ! Voulez-vous vous asseoir sur ce fauteuil, à ma droite ? Cela me permettra de regarder dans la bonne direction si nous poursuivons cette conversation.

Au bout d'un court moment, elle vit le coussin s'enfoncer et le verre d'alcool se poser sur le bras dudit fauteuil.

— Madame Laroche, je suis venu vous raconter dans le détail ce qui m'arrive.

— Est-ce vous qui avez assassiné X ?

— Non, bien sûr que non, je ne suis pas un assassin. Par contre, j'étais là quand c'est arrivé. C'est un terrible accident. Connaissez-vous X ? Savez-vous quel genre de personne il était ? Il m'a foncé dessus avec son téléphone devant lui, comme s'il voulait me prendre en photo, et a glissé sur un papier mouillé. Je pense que son téléphone lui permettait de voir une image thermique de moi... Vous savez, comme au cinéma... on voit votre corps parce qu'il est chaud.

— Que s'est-il passé, exactement ?

— Je lui ai donné rendez-vous là où vous avez trouvé son cadavre. Je ne veux pas perdre ma liberté... C'est vous qui m'avez trouvé la première. J'étais là lorsque vous avez visité mon appartement en compagnie de vos deux agents. Ensuite, j'ai découvert, en lisant votre rapport que j'ai trouvé dans votre bureau, que deux plaintes avaient été déposées contre moi. J'ai donc fait preuve de plus vigilance, car X était un homme très intelligent, même si c'était un crétin dans la vie de tous les jours. Il était un grand spécialiste dans le secteur des technologies dédiées à la surveillance. Je sais de quoi il était capable, car j'ai travaillé pour lui. Et je connais ses produits puisque mon rôle, chez *SécuriCom*, consistait à vendre une assurance extrêmement chère liée à ces produits de pointe. X est venu chez moi plusieurs fois, ces derniers jours. Je ne sais pas comment il a deviné que j'étais l'auteur de la mauvaise blague, mais comme je vous le disais, c'est un fin renard. Dans la grille d'aération de mon étage, j'ai découvert deux caméras pointées sur ma porte : une caméra microscopique pas plus grosse qu'une allumette, et une caméra thermique. Celle-ci était très petite aussi, mais je l'ai vue. Ainsi, X a découvert ce qui m'est arrivé et selon ce que j'ai pu comprendre, il s'est mis en tête que mon invisibilité résultait d'une formule scientifique. Vous devinez la suite... Il voulait la formule pour la développer et devenir je ne sais quel grand puissant du monde ! Il était très cupide et avide de pouvoir. C'était un homme qui voulait tout à n'importe quel prix. Le problème, capitaine Laroche, c'est que l'invisibilité m'est tombée dessus par un beau matin et qu'il n'y a pas de formule !!! Je me suis

réveillé comme ça ! Comme X représentait une menace pour moi, j'ai décidé de le contacter par texto avec le téléphone cellulaire de son fils. En me faisant passer pour ce dernier, je lui ai demandé de venir me retrouver à son école. Je lui ai fait croire que son fils s'était blessé à la cheville durant son cours d'éducation physique. Je ne voulais pas le rencontrer chez lui, car je savais qu'il avait transformé sa maison en piège et qu'il m'y attendait. Je pense même qu'il se doutait que je verrais la caméra thermique dans le couloir de mon immeuble, que c'était pour lui une façon de me dire : « Je sais que tu es là, viens me voir chez moi, nous allons discuter ».

Son intuition l'a très bien servi. Lorsqu'il est arrivé à l'école, sur un dernier texto, je lui ai dit que son fils l'attendait à côté du gymnase, car il avait de la difficulté à marcher. Il est arrivé et très rapidement, il m'a dit : « Vous êtes là, Georges, n'est-ce pas ? » Je vous l'ai dit, c'était un homme très intelligent. Je lui ai répondu « oui », puis il a sorti son téléphone et l'a mis en face de lui comme s'il voulait faire un selfie. J'ai compris qu'il avait doté son cellulaire d'une caméra thermique. Il m'a trouvé en deux secondes. J'étais à droite de la benne de recyclage et je lui ai dit : « Monsieur X, avant de faire n'importe quoi, sachez que je n'ai pas de secret à vous vendre ! Je me suis réveillé un matin et je n'étais plus là... Il n'y a pas de formule scientifique ou de nouvelle technologie ! Je vous ai fait une mauvaise blague, mais vous l'aviez méritée... Je ne vous ai pas mis en danger de mort. Je voulais juste vous rendre le sale coup que vous m'avez fait ». « Comment vous y prenez-vous pour être invisible ? » m'a-t-il alors demandé. Il ne m'écoutait pas, capitaine. Il était surexcité. Il m'a dit : « Monsieur Delson, réfléchissez ! Ce n'est pas possible ! Ou vous me racontez n'importe quoi, ou vous êtes manipulé ! » Je lui ai répété qu'il n'y avait pas de magie et que l'invisibilité m'était tombée dessus sans prévenir... Alors, il a baissé son téléphone et a foncé sur moi ! J'ai juste eu le temps de bouger puis, dans sa course, il a glissé sur une feuille d'écolier mouillée qui était au sol et a perdu l'équilibre. Ensuite, sa tête a frappé le bord de la benne de recyclage. Ça a fait beaucoup de bruit, car il avait pris de la vitesse pour m'attraper... Il est mort sur le coup. J'étais à un mètre de lui. Il ne bougeait plus... Sa tête était ensanglantée, c'était horrible. Il perdait beaucoup de sang et son crâne était grand ouvert... Un trou en plein front. Devant ce spectacle atroce, je me suis mis à paniquer. Je ne savais pas quoi faire, alors je suis parti en courant.

— C'est vraiment arrivé comme ça ? Vous vous êtes couché et le lendemain, vous étiez invisible ?

— Oui ! Lorsque je ne me suis pas vu dans le miroir, j'ai pensé que j'étais mort et j'ai couru vers mon lit pour voir si mon corps s'y trouvait...

— Ça a dû être un choc !

— Mon Dieu, oui ! D'autant plus que c'est un méchant handicap... Au début, c'est amusant, mais les inconvénients sont énormes.

— Quels inconvénients, par exemple ?

— Je ne peux plus vivre normalement ! Rencontrer des gens, travailler, faire mes courses... Je sors la nuit pour trouver de la nourriture, je reste chez moi en me demandant si je suis en sécurité, j'ai peur de me blesser, car si cela devait m'arriver, qui me soignerait ? Et comment ? Je suis malade. Je souffre de deux maladies reconnues, dont une qui évolue... Pire encore, je suis obligé de vivre entièrement nu à temps plein ! Il y a aussi mes pieds qui sont

blessés. Quelquefois, je dois rester chez moi plusieurs jours afin de les soigner, car ils sont couverts de petites coupures. Comment ferai-je, cet hiver ?

— Monsieur Delson, vous êtes en train de me dire que vous êtes nu sur mon fauteuil ?

— Oui, valida Georges en éclatant de rire !

Stéphane l'imita de bon cœur et lui offrit une serviette pour mettre entre le coussin du fauteuil et ses fesses. Après quoi, elle lui demanda de lui raconter comment se déroulait sa vie depuis qu'il était invisible. L'homme de Griffintown lui expliqua les anecdotes qu'il avait vécues au cours des premiers jours ainsi que la façon dont il s'y était pris pour maîtriser et gérer sa nouvelle condition, alors qu'à tout moment, il risquait de réapparaître... Au milieu de la rue, au *IGA* ou dans un parc... À nouveau, ils rirent un bon coup ! Cela faisait du bien, à Georges, de pouvoir parler à quelqu'un sans craindre sa réaction. Malgré son air fatigué, la capitaine semblait apprécier sa présence. De son côté, il ne se sentait plus seul. Il avait l'impression que ses problèmes seraient bientôt terminés.

— Pourquoi avez-vous agressé X, Y et Z ?

— Ce sont des gens infréquentables. Dans le passé, ils ont été très mauvais, avec moi, et je m'étais juré qu'un jour, je me vengerais d'eux. Mais si c'était à refaire, croyez bien que je ne recommencerais pas... X m'a fait porter le chapeau dans une affaire perdue, alors que je n'y étais pour rien. J'ai été renvoyé sur-le-champ et traité comme un chien ! Devant tous mes collègues ! J'ai été insulté et des gardiens m'ont conduit manu militari à la porte de sortie. Je n'avais rien fait pour mériter ça. Le client que nous avions perdu avait reçu une offre plus intéressante, c'est tout ! X avait besoin d'un coupable pour chasser sa frustration, alors qu'il était le seul à blâmer.

— Et Y ? Que vous a-t-il fait ?

— C'est lui qui a été le plus méchant... À l'époque, j'étais en ménage avec une femme. Nous partagions un appartement et voulions fonder une famille. Elle avait un emploi stable, et moi aussi. Un jour, nous avons appris la bonne nouvelle : elle était enceinte ! Nous étions tous les deux sur un nuage. Le soir même, nous cherchions des prénoms et regardions sur Internet tous les styles de chambres d'enfant ! C'était merveilleux. Ma fiancée rayonnait et nous étions très heureux. Une fin d'après-midi, alors que je venais de garer ma voiture, je me dirigeais vers l'immeuble où nous vivions et j'ai vu ma compagne qui avançait, face à moi. Elle rentrait à la maison, elle aussi... Plus nous nous rapprochions, plus je voyais, à son air, que quelque chose n'allait pas... Elle pleurait. Une fois à côté d'elle, j'ai tout de suite compris...

Stéphane Laroche n'eut aucun mal à deviner que son invité retenait ses larmes. Il était bouleversé.

— Le bébé était reparti au paradis, reprit-il. Mon adorée était inconsolable. Je voulais être fort pour elle, mais sa souffrance m'était si insupportable, que j'ai pleuré aussi. Nous étions dans les bras l'un de l'autre, et c'est comme ça que nous avons passé la soirée. Le lendemain, dimanche, elle devait déjà se rendre à l'hôpital pour subir une opération... un curetage... je crois que c'est le mot. Ce n'est pas un très beau mot. Je l'ai emmenée et je l'ai attendue. Lorsque ç'a été terminé, nous sommes rentrés chez nous. Nous vivions un moment très difficile. Le lundi matin est arrivé et, dès l'ouverture du bureau, j'ai appelé pour dire que je ne serais pas là et expliqué la raison. On s'est préparés, avec ma fiancée, pour aller boire un café, marcher un peu, et se changer les idées. Nous étions devant la porte, en manteaux, prêts

à sortir, lorsque mon téléphone cellulaire a sonné. C'était Y. Il m'a demandé de venir travailler immédiatement. Je lui ai raconté ce qui venait de se passer, et il m'a répondu que si je ne venais pas travailler, ce n'était plus la peine de venir au bureau, que j'étais renvoyé. Ma chérie était à côté de moi et avait tout entendu. Elle m'a dit d'aller travailler, tandis qu'une larme coulait sur sa joue. J'y suis donc allé, mais avec une immense haine. Jamais je n'avais ressenti autant d'amertume jusque-là. Cette haine s'est accrue quand j'ai appris qu'Y m'avait fait venir au bureau non pas pour travailler, mais pour corriger le devoir que son fils devait rendre le lendemain matin... Aujourd'hui encore, je ne comprends pas qu'une personne puisse agir avec autant de froideur et dans l'irrespect total du sacré d'autrui, surtout un homme qui se vante sur tous les toits d'être un fervent pratiquant. Il me donnait l'impression de vouloir m'enseigner une leçon de vie... Je n'ai toujours pas compris laquelle. Voilà, capitaine Laroche, pourquoi je voulais me venger de ce gars-là.

— Êtes-vous toujours avec votre fiancée ?

— Non. Nous nous sommes séparés quelques mois après cet épisode. Finalement, c'est moi qui éprouvais du mal à faire des enfants. Après cette première expérience ratée par ma faute, mes tests médicaux étaient chaque fois plus négatifs que les précédents, jusqu'à ce que j'apprenne que j'étais stérile. On s'est séparés peu après... Je sais qu'elle s'est trouvé un autre conjoint. Je suis resté ami avec elle au début, puis elle a eu des enfants et on s'est parlé de moins en moins. Je suis très heureux pour elle. C'est quelqu'un de bien.

— Je suis désolée, monsieur Delson, ce que vous me racontez est très triste.

Il y eut un moment de silence, puis la bouteille d'alcool se déplaça. Ensuite, les deux verres furent remplis à nouveau.

— Voulez-vous savoir ce qui s'est passé avec Z ? proposa Georges.

— Oui !

— Il m'a demandé de démissionner de mon ancien poste en m'offrant une belle augmentation. J'ai dit oui et du coup, entre un emploi fini et un autre en attente, je suis devenu économiquement dépendant. Z a donc décidé de profiter de la situation et de revoir notre accord. À la baisse, bien sûr. Nouvel accord que j'ai dû accepter, car je n'avais plus de revenu. Finalement, notre collaboration a été un enfer et lorsque j'y ai mis fin, mon cher ex-patron m'a dit que ça lui coûterait moins cher de me faire casser la figure que de me verser mon dernier salaire. Ah ! Ah ! Ah ! Vous voyez, capitaine Laroche, nous ne sommes pas tous faits du même matériau ! Et vous ? Que faites-vous dans la police ?

La soirée se déroula paisiblement. Rien d'autre qu'une soirée normale réunissant deux personnes, sinon que l'une d'elles donnait l'impression de parler à un fauteuil vide.

Georges apprit que son hôtesse était une femme célibataire, entrée dans la police quelque dix ans plus tôt, et ce, par conviction. Elle n'avait pas d'enfant et ses parents, retraités, vivaient en Floride où ils s'offraient du bon temps. Elle allait les visiter une fois l'an, lorsqu'elle ne supportait plus l'hiver québécois.

Elle vivait seule depuis deux ans dans cet appartement du Plateau Mont-Royal. Après deux déconvenues amoureuses successives, elle avait décidé d'oublier les hommes pour un moment. Un amour de Cégep qui avait mené à l'ennui et un amour avec un collègue de travail qui avait pris fin à l'occasion d'une semaine de vacances à Cuba, lorsque son ami avait décidé de coucher avec une femme de chambre du *Resort*...

Durant cette soirée des plus étonnantes, Stéphane et Georges se reposèrent l'esprit. Ils discutèrent longuement et se quittèrent un peu avant vingt-trois heures. Georges remercia la maîtresse des lieux pour son accueil et son calme. Il avait passé une bonne soirée, et elle aussi !

La policière ignorait alors que depuis plusieurs jours, son appartement était truffé de micros et que la visite de Georges Delson à son domicile n'était pas un secret pour tout le monde.

Lorsque son réveil sonna, Stéphane était déjà levée. Ce n'était pas dans ses habitudes, mais dès les premiers rayons du soleil, le souvenir de sa surprenante visite de la veille l'avait tirée du lit. Elle était désormais convaincue que Georges Delson était une victime et que le ciel était en train de lui tomber sur la tête.

Peu après, en ouvrant la porte de chez elle pour se rendre au bureau, elle découvrit qu'on l'attendait dehors. Une imposante *Lincoln Navigator* noire y était garée, tandis que Jim Lambeer, vêtu d'un magnifique costume, était adossé à elle.

— *Captain* Laroche ! s'exclama-t-il. Quelle belle journée, n'est-ce pas ?

D'abord surprise, la policière haussa les sourcils et, dans un soupir, répondit à l'agent de la CIA :

— Laissez-moi tranquille !

Afin d'éviter d'être encore pratiquement embarquée de force dans la voiture américaine, Stéphane Laroche s'empessa d'avancer sur le trottoir, gagnant ainsi très rapidement quelques mètres de distance. Malgré tout, Jim Lambeer, d'un pas agile, la rattrapa en quelques secondes.

— Avez-vous de nouvelles informations concernant notre homme, *captain* ?

— Oui, absolument, il est venu me voir hier et nous avons passé la soirée ensemble à boire du Grand Marnier ! D'ailleurs, la bouteille est vide !

Bien entendu, cette réponse ironique ne manqua pas de faire sourire l'agent Lambeer.

Stéphane entra dans la bouche de métro en laissant son interlocuteur au sommet de l'escalier.

— Nous aurons l'occasion de nous revoir ! lui lança ce dernier, alors qu'elle disparaissait dans les profondeurs de la Terre.

Lorsqu'elle arriva à son bureau, elle avait eu un peu de temps pour penser à toute cette histoire. À peine une minute après avoir déposé ses affaires, elle se dirigea vers le bureau de son collègue, celui qui s'était rendu sur les lieux du décès, la veille. Elle chercha à savoir s'il avait visionné les bandes des caméras de la ville et celles du pensionnat du Saint-Nom de Marie. L'homme lui répondit que oui et que les films confirmaient la thèse de l'accident stupide.

Après avoir demandé à regarder la vidéo, elle put y voir monsieur X agissant tel que l'avait décrit Georges Delson la veille : il semblait faire un selfie ou bien parler avec une personne sur *Facetime*. On le voyait ensuite faire comme un saut en avant, glisser, frapper le bord de la benne de recyclage et perdre vie dans la seconde même. On apercevait le cellulaire du défunt frapper le sol, glisser sous la benne et disparaître.

Au domicile et au bureau de X, bien que chaque tiroir avait été ouvert et que chaque fichier d'ordinateur avait été passé au peigne fin, la police n'avait pas la moindre piste. Tout ce qu'on savait, c'est que le téléphone de X avait été retrouvé et qu'il ne contenait aucune information de nature à renseigner la police. Comme si, pensa Stéphane, une partie de ce qu'il contenait avait été effacée.

De retour à son bureau, la policière trouva un post-it collé sur son téléphone : le chroniqueur du *Journal de Montréal* l'avait déjà appelée deux fois au cours de la matinée. Bien entendu, il n'était pas question qu'elle lui transmette les informations dont elle seule disposait. Elle ne le rappela pas. De toute façon, si X avait accumulé quelques preuves quant à l'existence d'un homme invisible, elles avaient disparu. Qui les avait fait disparaître aussi vite ? Comme pour le téléphone retrouvé sur place, la question dirigeait Stéphane directement vers Jim Lambeer, car la CIA dispose de ce genre de moyens très efficaces et rapides pour effacer des pistes. À moins que X, très astucieux, les ait cachées là où personne ne pourrait les trouver... À ce moment, les hypothèses les plus farfelues traversaient l'esprit de Laroche... Georges Delson aurait pu aussi lui mentir ! Elle n'y croyait pas trop, mais pourquoi pas ? S'il était un tueur, il voudrait sauver sa peau ! Mais passer la soirée avec l'enquêtrice principale semblait, à ses yeux, vouloir dire le contraire... Georges Delson aurait pu l'assassiner et maquiller son meurtre en bête accident... Mais il n'en avait rien fait. Cet homme-là, selon elle, était innocent.

Elle fut tirée de ses pensées par la sonnerie du téléphone. Un appel interne. Monsieur Z se trouvait à l'entrée du commissariat et souhaitait la rencontrer. Elle ordonna qu'on le conduise à son bureau. Lorsqu'elle le vit entrer, elle ne manqua pas de remarquer son air presque terrifié. Il semblait terriblement stressé.

— Bonjour, monsieur Z. Qu'est-ce qui vous amène, ce matin ?

— Je veux retirer ma plainte... tout de suite, s'il vous plaît !

— Ah... Pourquoi ? Que s'est-il passé ? Vous avez l'air très angoissé...

— C'est à cause de X ! Avez-vous vu ? Il est mort ! Sa tête en sang dans une poubelle !!!

— À côté d'une poubelle, monsieur Z, pas à l'intérieur...

— C'est lui ! C'est l'homme invisible qui l'a tué !!!

Paniqué, Z suait à grosses gouttes, craignant réellement pour sa vie.

— Un homme invisible ? poursuivit l'enquêtrice. Mais de quoi parlez-vous ?

Z ouvrit sa serviette et sortit le *Journal de Montréal*. En gros titre, on pouvait lire : « Un homme invisible aurait-il tué X, le génie de la surveillance et du renseignement ? »

— REGARDEZ ! C'est lui ! C'est dans le journal !!!

— C'est une question, pas une confirmation, monsieur Z. C'est même une supposition. Sur la vidéo, on voit que X a fait une chute accidentelle... On ne voit personne le pousser. Pour le moment, vos conclusions sont hâtives ! Dites-moi donc pourquoi cet homme invisible tuerait quelqu'un ? Il ne vous a pas tué, vous !

— C'est parce que X voulait le capturer ! Il nous avait dit qu'il voulait qu'on se paie une vengeance, mais je sais que c'est parce qu'il voulait le piéger pour acquérir la technologie qui rend invisible... C'est pour cette raison qu'il n'a pas porté plainte après son agression. L'homme invisible a pointé un couteau sur son front !

Se sentant vraiment menacé de mort imminente, Z n'était toujours pas calmé. La capitaine

tenta de le rassurer, mais en vain. Durant la discussion qui se poursuivait, elle lui offrit un verre d'eau afin qu'il reprenne son souffle.

—Monsieur Z, quand vous dites «on», vous voulez parler de vous et X?

—Oui, mais aussi de monsieur Y et du journaliste... Celui qui a un nom allemand ou hollandais, vous savez... Oh zut... comment s'appelle-t-il, déjà? Ah! Que je suis bête, enchaîna Z en regardant l'article du *Journal de Montréal*. Joren Leendert!

—Vous me dites donc que vous, Y, X et le journaliste, vous êtes rencontrés et vous êtes mis d'accord pour capturer ce... quel est son nom, déjà?

—Georges Delson.

—Pour capturer ce Georges Delson... Et c'est pour ce motif, pas vrai, que vous ne m'avez pas donné tout de suite le nom de ce monsieur?

—Oui, je regrette... excusez-moi!

—Vous savez que dans ce pays, ce n'est pas très bien de faire entrave à la justice.

Aussitôt, un courriel de Joren Leendert apparut sur l'écran de la policière. Une demande officielle de rencontre envoyée à l'aide de son téléphone.

—Que dit monsieur Y de tout cela? Car j'imagine que vous l'avez contacté suite à l'article de ce matin?

—Il veut aussi retirer sa plainte!

—Très bien, monsieur Z, nous allons retirer votre plainte. Si Y veut qu'on fasse de même avec la sienne, dites-lui de me contacter.

Z sortit alors un papier de sa poche. Il s'agissait d'une lettre signée par Y qui donnait à Z, par procuration, l'autorité pour annuler sa plainte. Il indiqua aussi à la capitaine que Y avait quitté le pays le matin même et qu'il ignorait où il était allé.

En milieu d'après-midi, les deux plaintes furent donc retirées. Officiellement, il n'y avait plus d'enquête et Georges Delson n'était plus poursuivi, sauf par la CIA, ce que la policière était seule à savoir. Et qui n'était pas du tout une bonne nouvelle pour l'homme invisible!

Après cette superbe soirée chez Stéphane Laroche, Georges avait le cœur léger et rentrait doucement chez lui, car un peu sonné par l'alcool. C'était la nuit et Montréal, l'été, c'est superbe, la nuit. On est heureux, ici. C'est, croyait Georges Delson, à notre époque, l'endroit où il faut vivre sur cette Terre cruelle et injuste.

Bref, il était perdu dans ses pensées! Il tourna au coin de la rue, trouva le *keytag* à l'endroit où il le cachait toujours afin de pouvoir entrer et sortir de l'immeuble, et emprunta l'escalier pour gagner le cinquième étage. Il pensait à son lit dans lequel il serait tellement bien! Hélas, une horrible surprise l'attendait...

Il n'y avait plus rien! Son appartement était vide!!! Même la porte d'entrée avait disparu! De l'extérieur, vu la noirceur, ça ressemblait à un trou béant. Qu'allait-il faire? Désespéré, il sentit monter en lui une chaleur intolérable... Il avait envie de pleurer, car toutes ses affaires qu'il aimait tant n'étaient plus là... Où étaient-elles? Que s'était-il donc passé? «Mon portefeuille, mes papiers, mes choses... Ma vie! Plus rien. Un trou noir».

Il se dirigea vers la cuisine pour boire au robinet, puis alla s'asseoir là où aurait dû se trouver son lit. Il était tard, et le pauvre était si triste et si perdu, qu'il ne voulait plus penser. Il s'allongea, ferma les yeux et s'endormit à même le tapis de sol en bambou.

Bien sûr, il fut réveillé très tôt par la lumière, car il n'y avait plus de rideaux. Il alla près de la porte, attendit le départ de la voisine et se glissa chez elle, comme il l'avait déjà fait des dizaines de fois. Le chien étant toujours là à japper sans cesse, il lui *scotcha* les mâchoires en faisant bien attention de ne pas boucher ses narines et l'enferma dans la chambre.

Le principal inconvénient de l'invisibilité: l'isolement. Plus de vie sociale. La soirée passée avec cette jeune femme était tellement agréable! Ce n'était pourtant pas grand-chose. Mais quand physiquement on n'existe plus pour les autres et que l'on craint, en prononçant un seul mot, de les faire fuir de peur ou de faire naître chez eux un intérêt si fort qu'ils pourraient risquer leur vie pour obtenir le pouvoir qu'ils pensent que vous détenez, on fait le choix de vivre en ermite.

Ce jour-là, après quelques semaines de pure solitude, c'est Georges qui aurait risqué sa vie pour obtenir le pouvoir de réapparaître. Rien n'a plus d'importance, finalement, qu'une vie normale. Une vie comme celle de Stéphane. Avec un appartement, un confort à soi, un boulot... Peut-être pas ce boulot-là, par contre! La possibilité de rencontrer de nouvelles personnes, d'avoir des amis, de s'offrir du bon temps avec eux. Il trouvait triste que cette femme n'ait pas encore rencontré l'âme sœur... À la fois, il était content, car elle l'avait accepté tel qu'il était et qu'ils avaient partagé une très belle soirée ensemble, sans crainte, sans haine. Il aimerait tellement que les choses redeviennent comme avant...

Il prit une douche, suivie d'un café, et alluma la télé pour regarder les informations. À *RDI*, il était question de la mort de X. Quelques invités étaient sur le plateau, imaginant toutes sortes de scénarios plus fous les uns que les autres, parmi lesquels la thèse de l'homme invisible. Georges vit la vidéo émise par le pensionnat, de même que la femme et les enfants de monsieur X. La veuve ne pleurait pas, mais le visage des petits était marqué par la peine. Georges était désolé pour eux, mais ne se sentait pas responsable de la mort ni de la folie de leur père. Il repensa à ce que celui-ci lui avait dit... «Ou vous me racontez n'importe quoi, ou vous êtes manipulés!» L'homme de Griffintown réfléchit un moment à cette phrase, puis s'assoupit sur le canapé.

Quelque part à Montréal, ayant entendu parler du décès de son patron, un employé de *SécuriCom*, croyant être en danger, jeta définitivement une vidéo qu'il avait secrètement conservée.

Georges se réveilla en début d'après-midi, puis donna à manger et à boire au chien après l'avoir déscotché. Une fois son repas terminé, il le pria d'être bien sage et ne plus aboyer, mais la petite bête à poils longs refusa. Il le *rescotcha* donc et le laissa libre d'aller et venir à son aise dans l'appartement.

En début d'après-midi, Georges réalisa qu'il lui fallait réagir afin d'organiser sa vie autrement, maintenant qu'il n'avait plus de domicile. Se souvenant que l'invisibilité permettait presque tout, il se dit qu'il pourrait facilement vivre jour et nuit dans un hôtel de luxe. Un grand hôtel comptant beaucoup de chambres. Une place où il pourrait rester, manger et dormir confortablement sans craindre d'être dérangé, et où il pourrait passer tout l'hiver au chaud, en sécurité. Après quelques recherches sur l'ordinateur de sa voisine, son choix s'arrêta sur

le *Fairmont Queen Elizabeth*, dans le centre-ville. Celui-ci venait d'être rénové et répondait exactement à ses critères ou, plutôt, aux exceptionnelles conditions de vie qui étaient les siennes. Il permettait, entre autres, d'accéder à toute la ville souterraine.

Une seconde fois, Georges *déscotcha* le chien, lui fit ses adieux et quitta l'appartement. En passant devant la grille d'aération, il vit que les deux caméras miniatures de X n'étaient plus là. Il allait se poser la question : « Qui les a enlevées ? », mais las de faire fonctionner sa tête, il réserva ses interrogations pour plus tard.

En effet, il avait fort à faire cet après-midi : il lui fallait visiter cette extraordinaire bâtisse qui lui servirait de nouveau gîte, connaître ses moindres recoins et surtout, observer le va-et-vient des employés afin de bien comprendre le fonctionnement des lieux. Aussi, il devait, pour s'installer de façon permanente, se munir d'un *pass* en parfait état de fonctionnement et avoir un accès à la base de données des réservations pour savoir quelles chambres étaient les moins utilisées. Ensuite, il lui suffirait de choisir celle qui lui servirait de nid au cours des prochains mois. Pour finir, il lui fallait visiter les cuisines, ce qui lui permettrait de connaître les heures les moins achalandées et ainsi, pouvoir s'y servir librement !

Vers dix-sept heures trente, il s'installa dans une chambre inoccupée. Un lit *king*, une télévision grand format, deux très beaux fauteuils, une table de travail, une penderie et des tiroirs destinés aux vêtements qui ne lui serviraient à rien, et de belles décorations sur les murs fraîchement repeints. Salle de bain avec douche multijets, boiserie, serviettes moelleuses et peignoir. Finalement, il ne lui manquait qu'une chose : son appareil respiratoire contre les apnées du sommeil. Cela le stressait un peu, mais comme il y avait beaucoup d'oreillers, il dormirait dans une position presque assise afin d'éviter l'affaissement facial provoqué par la position allongée.

Par ailleurs, comme il lui était maintenant plus difficile de s'alimenter, il avait remarqué qu'il perdait du poids, ce qui améliorerait l'état de sa respiration. Ayant déjà subi deux épisodes de syncope liées aux apnées, il savait que dans ces cas-là, il n'y avait de toute façon pas grand-chose à faire, à part rester calme pour éviter les chutes et les blessures.

Dans un bien meilleur état d'esprit qu'à son réveil, Georges prit possession de sa nouvelle demeure en débouchant une bière bien fraîche trouvée dans le minibar !

Joren Leendert n'était pas homme à abandonner facilement. Lorsqu'il avait une idée en tête, il était très difficile de l'empêcher de parvenir à ses fins. Il souhaitait obtenir un entretien avec la capitaine Laroche qui, depuis la veille, ne l'avait toujours pas rappelé. Raison pour laquelle il s'était déplacé au commissariat central en milieu d'après-midi, après s'être assuré que l'enquêtrice serait bien là. On l'accompagna et bientôt, il entra dans le bureau de Stéphane Laroche...

— Excusez-moi de ne pas vous avoir rappelé, monsieur Leendert, mais, comme vous l'imaginez, j'ai été très occupée ces dernières heures...

— Avez-vous retrouvé le téléphone cellulaire de monsieur X ? interrogea le journaliste sans même saluer son hôtesse.

— De quel téléphone parlez-vous, monsieur Leendert ?

—Oh, je vous en prie! Arrêtez de jouer aux devinettes avec moi... Le téléphone du patron de *SécuriCom*, voyons!

—Pourquoi? Ce téléphone vous intéresse? Votre nom figure-t-il dans son annuaire... dans la liste de ses appels récents?

—Vous savez, capitaine Laroche, à Montréal, mon nom se retrouve dans de nombreux cellulaires! Vous et moi faisons le même métier... nous enquêtons!

—À la différence que contrairement à vous, je ne tire pas de conclusions hâtives et je ne les publie pas dans un journal vendu à quelques centaines de milliers d'exemplaires.

—Alors... l'avez-vous?

—Oui. Et mauvaise nouvelle, nous n'y avons rien trouvé qui pourrait nous éclairer. Et votre nom n'y est pas. Bref, pourquoi souhaitiez-vous me voir? Il me semble que vous avez été insistant.

—Il existe!

—Qui?

—Georges Delson.

—Ah! Voilà votre *scoop*! Seulement à Montréal, nous en avons dénombré un peu plus de trente.

—Je vous parle de celui qui est invisible... Avouez, capitaine... Que faisait X au pensionnat du Saint-Nom de Marie? Le cellulaire de son fils a disparu... C'est Delson qui s'en est emparé pour attirer X dans un piège et le tuer! Cela ne vous saute pas aux yeux?

—Non, pas du tout. La vidéo, que vous avez sans doute vue vous aussi, ne montre rien de tel. On voit un homme qui tient son téléphone et qui glisse. À cet instant, on ne peut rien conclure d'autre. Que faisait là monsieur X? Il a emporté la réponse avec lui. Dites-moi, monsieur Leendert, quelle est la nature de votre relation avec X? L'aviez-vous déjà rencontré dans le cadre de cette affaire?

—Dans le cadre de cette affaire, non, je ne l'ai pas rencontré. D'ailleurs, je ne l'ai jamais rencontré.

Voyant que le journaliste mentait, Stéphane Laroche poursuivit précautionneusement:

—Avez-vous récemment revu messieurs Y et Z? Quel est le lien, selon vous, entre ces deux hommes et monsieur X?

—Non, je ne les ai pas revus suite aux témoignages qu'ils ont livrés ici même, il y a quelques semaines. Quant à monsieur X, j'ai suivi l'enquête menée par votre collègue et j'ai appris qu'il avait, lui aussi, subi une attaque de ce Georges Delson et qu'il n'avait pas porté plainte. Je pense qu'après cette visite fortuite, il a dû transformer son domicile en véritable forteresse!

—Savez-vous que messieurs Y et Z ont annulé leur plainte respective et qu'il n'y a plus d'affaire?

—Mon Dieu, non! Vous me l'apprenez à l'instant!

—X est mort sans laisser aucune piste derrière lui... Y et Z reviennent sur leurs déclarations et annulent leurs plaintes... Votre théorie selon laquelle il existerait un homme invisible... Affaire classée, monsieur Leendert! Voici, en une poignée de mots, la déclaration officielle de la police. Je vous souhaite une bonne soirée...

—Capitaine Laroche, vous savez comme moi que Y et Z ont retiré leur plainte parce qu'ils ont peur de connaître le même sort que X, qui était un million de fois plus apte qu'eux de se protéger contre l'homme invisible !

—Affaire classée, monsieur Leendert, vous dis-je, et soyez heureux que je ne vous retienne pas au poste pour fausse déclaration à la police...

—Quoi ?

—Y et Z ont déclaré que la semaine dernière, vous étiez chez X avec eux pour comploter en vue de retrouver votre fameux Georges l'invisible !

Sur ce, Leendert se leva en silence et quitta le bureau de la capitaine.

Au cours des dernières minutes, Stéphane avait tout fait pour nier l'existence d'un homme invisible nommé Georges Delson avec lequel elle avait pourtant passé la soirée précédente. Ce faisant, au même titre que Joren Leendert, Y et Z, elle entravait le cours de la justice, ce qui, pour une policière, n'était pas très professionnel. En un mot, son intuition avait commandé à sa conscience de protéger Georges Delson. C'est alors que les choses prirent une tournure aussi violente qu'inattendue.

En effet, un second cadavre fut découvert quarante-huit heures après celui du patron de *SécuriCom*. Il s'agissait d'un homme plutôt corpulent qui visiblement, avait été surpris dans son sommeil. Il ne portait qu'un caleçon blanc rayé de fines lignes bleues. Dans la cinquantaine, il était de race blanche. Sa tête était couverte d'un sac en plastique, ce qui faisait qu'on ne distinguait pas précisément son visage. À l'intérieur, la figure de l'homme était littéralement collée à la paroi translucide.

Le corps avait été caché sous un lit, dans une chambre d'hôtel. Le personnel avait tout d'abord trouvé une valise, des papiers et un billet d'avion pour Vancouver. L'occupant avait sans doute passé la nuit là, dans l'attente de son vol, prévu très tôt le lendemain matin.

Naturellement, dès la découverte du corps inanimé, la ménagère avait immédiatement appelé sa supérieure, laquelle avait aussitôt contacté la police. Les agents étaient vite arrivés, car dans le complexe de l'aéroport international Pierre-Eliot-Trudeau de Montréal, de nombreuses voitures patrouillent vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept.

Après X, voilà que monsieur Y était mort. Selon les premières constatations, son décès était survenu un peu plus tôt dans la semaine.

La famille fut prévenue. Épouse et enfants. L'ambulance emporta le corps pour autopsie, afin de déterminer la cause du trépas qui selon toute vraisemblance, était l'étouffement. La mise en scène était effrayante, le ou les meurtriers sachant qu'en dissimulant le corps sous le lit, il serait vite trouvé par le personnel de l'hôtel chargé du nettoyage. Cela ressemblait presque à une blague, à un jeu. Il ne servait à rien de glisser le corps sous le lit.

Dans la pièce, la police ne releva aucune effraction, aucune trace de bagarre. Pas plus que sur le corps de la victime. C'est pourquoi la thèse d'un suicide n'était pas exclue. À peine dix minutes après l'arrivée de la dépouille à l'hôpital, la police scientifique était déjà à l'œuvre.

L'homme, désormais complètement nu, fut déposé sur une table froide. La première opération consistait à observer chaque centimètre de son corps afin d'y trouver toute trace d'agression physique, ce qui fut fait en vain. Tandis qu'un médecin légiste enregistrait ses observations, deux autres recueillaient ce qui se trouvait sous les ongles de monsieur Y. La plupart du temps, une personne agressée se défend et il arrive que la police retrouve, sous ses ongles, l'ADN de l'assaillant, sous forme de tout petits morceaux de peau. Mais, là encore, les différentes analyses de la matière prélevée ne révélèrent rien.

Alors que l'équipe légiste s'affairait à déterminer la cause précise du décès, une autre équipe de deux agents était restée dans la chambre d'hôtel pour tenter de trouver des indices. Après une heure environ, l'un des agents, qui ne portaient que du blanc, y compris aux mains, histoire de ne pas polluer la scène, sollicita l'attention de son collègue. Parmi les six oreillers dispersés sur le lit et sur le sol, il avait constaté qu'il s'en trouvait un particulièrement couvert de salive.

Cette première découverte permettait de conclure au moins deux choses : s'il s'agissait de la salive de monsieur Y, cela signifiait que celui-ci avait été étouffé et que l'arme du crime était l'oreiller, ce qui, seconde conclusion, excluait le suicide. Dans les minutes qui suivirent, un prélèvement de salive effectué sur ledit coussin vint confirmer ces premières déductions.

À l'hôpital, l'examen du corps se poursuivait et le médecin principal s'apprêtait à retirer le sac de plastique translucide qui couvrait la tête du défunt. Ou plutôt, à le découper. D'abord le côté droit. Ensuite le gauche. Enfin, on souleva le plastique, et tous purent découvrir le visage de monsieur Y.

Celui-ci ne portait aucune marque de coups. Pas même les marques de la souffrance ! Alors qu'une personne étouffée meurt la bouche ouverte, les yeux ouverts, injectés de sang, et la terreur dans le regard, dans le cas présent, rien de tout cela. Comme si le ou les meurtriers avai(en)t remodelé le visage pour lui rendre son apparence normale. La bouche avait été fermée, ainsi que les yeux.

L'ensemble du crâne fut examiné et le médecin, pour les raisons de son investigation, rouvrit les yeux et la bouche. C'est là que l'examen prit une nouvelle direction... Un objet avait été placé dans la bouche de la victime. Avec une pince, l'un des techniciens tira lentement sur ce qui ressemblait à un mouchoir blanc. Une fois extrait, le bout de tissu fut déposé sur un petit plat argenté. Alors qu'il était encore chiffonné, on y distinguait quelques taches de sang. Lorsque le technicien déplia le mouchoir pour l'étendre à plat, chacun put voir très distinctement que ces quelques taches de sang formaient deux lettres : GD.

Sans tarder, l'information fut transmise aux services de police. Puis, comme il avait été établi que monsieur Y ne présentait aucune trace de coupures, le mouchoir fut envoyé dans le laboratoire voisin, afin qu'on puisse y procéder aux analyses de sang.

Une heure plus tard, le rapport était transmis au médecin légiste : le sang retrouvé sur le mouchoir n'était pas celui de monsieur Y. C'était celui de monsieur Z.

La capitaine était en plein brouillard...

La mort de Y, les initiales de Georges Delson sur le mouchoir, le sang de monsieur Z, et cette mise en scène des plus macabres ! Selon elle, rien de tout cela ne ressemblait au personnage avec lequel elle avait discuté ! Elle s'était posé la question, bien sûr, sur la provenance du sang de Z. Lors de sa récente visite, ce dernier, n'avait rien mentionné à ce sujet...

Sans conviction, mais pour n'exclure aucune piste, elle contacta le service médical du commissariat qui la semaine précédente, avait fait les prises de sang de messieurs Y et Z. Malheureusement, on lui apprit que les échantillons avaient été gardés cinq jours, puis détruits. Toutefois, l'archiviste indiqua que l'échantillon de monsieur Z avait subi un dommage. Au cours du travail de laboratoire, en effet, un tube avait été abîmé et jeté.

Dans tous les cas, monsieur Z devait être informé du décès de monsieur Y et placé sous haute sécurité. Comme il y avait urgence, il fut donc rapidement interpellé à son domicile et transporté au commissariat central.

Lorsque la capitaine lui fit le récit de ce qui s'était déroulé durant la matinée, monsieur Z devint plus blanc qu'un fantôme. Pour lui, il s'agissait d'un véritable film d'horreur. Il était persuadé que le prochain cadavre trouvé par la police serait le sien. Alors qu'il était réduit à l'état de choc et qu'il tenait à peine debout, deux agents l'accompagnèrent dans une résidence de haute sécurité, située à Laval, où il devrait rester jusqu'à ce que la police estime qu'il n'était plus en danger. Bien entendu, il eut la possibilité de parler à sa famille pour l'informer de la situation. Il n'était certes pas prisonnier, mais sûrement le citoyen le plus protégé du moment au Québec.

Une fois Monsieur Z bien à l'abri, les pensées de la capitaine restèrent confuses. À dire vrai, elle ignorait par où commencer... Peut-être interroger chaque technicien des analyses de sang pour savoir comment, exactement, s'était cassé le tube renfermant le sang de monsieur Z... Le sang sur le mouchoir venait bien de quelque part !

Celui qu'elle désignait comme l'assassin, car elle se refusait à penser qu'il pouvait s'agir de Georges Delson, avait peut-être un complice à l'intérieur même du commissariat ! Lequel complice, prétextant un incident, avait détourné la petite quantité de sang ayant servi d'encre pour le mouchoir, en la confiant à l'auteur du meurtre... Pour confirmer ou infirmer cette thèse, elle ordonna donc qu'une investigation soit réalisée à cet effet.

Ceci fait, elle continuait de s'interroger sur le sort de Georges Delson... Mais que lui veulent tous ces gens ? En quelques heures, quelques jours à peine, cette histoire d'homme invisible avait pris des proportions démesurées...

Afin de travailler vite et dans les meilleures conditions, la police décida que, pour les prochains jours, les journalistes ne seraient plus les bienvenus au commissariat central. À cet effet, un vague communiqué de presse fut donc publié sur le site Internet de la police de Montréal.

Stéphane rentra chez elle en fin d'après-midi. Elle poussa la porte et, s'écroulant littéralement sur son canapé, se demanda ce qu'elle faisait dans la police alors qu'elle pourrait faire autre chose... Autre chose de moins prenant... Autre chose de plus simple, comme s'occuper d'une association sportive ou caritative... Ou encore, travailler en tant qu'agent de voyages pour visiter le monde gratuitement ! Enfin, faire autre chose que de patauger dans ces histoires de meurtres qui parfois, l'empêchaient de dormir...

C'est alors qu'elle entendit un bruit venant de sa cuisine... Bruit qui se répéta deux fois. Elle se leva et se dirigea calmement vers les lieux.

—C'est vous, Georges ?

À peine arrivée sur le seuil de la pièce, elle reçut un très violent coup à la tête, qui la fit vaciller et tomber au sol. Instinctivement, elle porta ses mains au visage et vit que celles-ci étaient maculées de sang ! Elle sentait son nez ruisseler comme un robinet mal fermé... Sa bouche aussi était pleine de sang. Un homme se trouvait devant elle, mais elle distinguait mal son visage. Il semblait caché sous un bas ou autre chose... elle ne voyait pas clairement. Elle allait crier : « Que voulez-vous ? » à l'agresseur, mais celui-ci la frappa une nouvelle fois très fort à la tête à l'aide du même objet, son grille-pain. Sur le coup, elle reposa la tête sur le sol, complètement sonnée, presque sans connaissance.

L'assaillant, qui portait des gants, jeta le grille-pain, se pencha, posa son genou droit sur la poitrine de Stéphane et l'attrapa par les cheveux.

—Qu'est-ce que tu sais ? Qu'est-ce que tu sais ? Où il est ? cria-t-il avant de lâcher les cheveux pour enrouler ses deux mains autour du cou de sa victime, qu'il serra suffisamment fort pour lui couper la respiration.

—Où il est ? Où il est ? Tu comprends ? Tu comprends ?

Il criait, mais la capitaine ne l'entendait plus. Elle venait de s'évanouir.

Quelques minutes après ou quelques heures après l'agression, elle ne savait plus, la jeune femme, dans un état assez grave, réussit à saisir son téléphone cellulaire qui se trouvait dans la poche arrière droite de son pantalon et parvint à composer le 911. Après quoi, elle perdit à nouveau connaissance.

La police la trouva inanimée et baignant dans son sang. À quelques mètres d'elle se trouvait le grille-pain. L'ambulancière tenta de la réanimer, mais sans succès. On lui décela cinq fractures crâniennes. Son œil gauche était fermé et sous sa paupière violette, on devinait une grosse poche de sang. Fendu en deux dans l'axe vertical, l'os de son nez était visible. Ses lèvres, très gonflées, étaient aussi coupées à plusieurs endroits et dans sa bouche, plusieurs dents étaient cassées, tant en haut qu'en bas.

Vu la gravité de la situation, une seconde ambulance fut appelée. Celle-ci arriva très vite avec quelques unités de sang. Les médecins, qui y allèrent de plusieurs tentatives pour stopper les hémorragies, constatèrent que les battements du cœur étaient faibles. L'agression avait été extrêmement brutale.

Après un quart d'heure de soins intensifs, les ambulanciers installèrent la victime, maintenant dans un profond coma, à bord d'un des deux véhicules pour qu'elle soit transportée à une vitesse très réduite, à cause des nids-de-poule, à l'hôpital Notre-Dame, sur la rue Sherbrooke.

Quelques minutes plus tard, les collègues de la jeune femme apprirent le drame. Du coup, tout le commissariat du centre-ville devint silencieux, comme si chacun souhaitait se recueillir. À présent, nul n'ignorait la cruauté dont leur collaboratrice, et amie pour certains d'entre eux, venait d'être victime. Pour quelques-uns, le choc était si immense qu'ils ne pouvaient retenir leurs larmes. Selon le personnel de l'hôpital, la capitaine ne passerait pas la nuit. Sa tête avait été défoncée.

L'agression fut rapportée presque aussitôt par les journaux télévisés: «Agressée sauvagement à son domicile par un inconnu, une policière de Montréal se trouve actuellement entre la vie et la mort. Son pronostic vital est très sérieusement engagé».

Lorsque le nom de la victime fut cité, un homme invisible qui regardait la télévision dans une chambre du *Fairmont Queen Elizabeth*, un citoyen dévasté par ce qu'il venait d'entendre, décida qu'il avait désormais le droit de tuer.

PARTIE 2 : RÉAPPARAÎTRE

Le lendemain matin, Georges attendit que le mercure monte au-dessus de vingt degrés avant de sortir, car en deçà de cette température, il lui était impossible de se déplacer à l'extérieur. Trop froid et le risque de tomber malade, trop grand.

Ainsi, à dix heures trente presque, il se retrouva au commissariat central pour consulter l'ordinateur de Stéphane, dans l'espoir d'y découvrir de nouvelles pistes d'enquête susceptibles d'éclairer le mystère entourant la terrible agression de la jeune femme.

Le bureau était inoccupé, mais l'ordinateur était allumé. Comme lors de sa première visite, Georges n'eut aucune difficulté à effectuer ses recherches, même si de nombreux policiers et agents l'entouraient. Nul ne se doutait de sa présence.

Très rapidement, il fit trois découvertes majeures. La première concernait la surprenante mise en scène qu'on avait imaginée lors du décès de monsieur Y. Bien sûr, ses initiales sur le mouchoir tracées avec le sang de monsieur Z le choquèrent et d'un certain point de vue, il trouvait la situation fort théâtrale. Visiblement, quelqu'un cherchait à lui faire porter le chapeau de cet assassinat. Il s'étonna toutefois que cette affaire n'ait pas été relayée par les médias. On avait bien parlé de la mort de X et d'un homme invisible, mais aucun journaliste n'avait fait mention du deuxième décès... Comme si la police avait décidé de taire l'événement.

La seconde découverte consistait à l'annulation de la plainte de monsieur Z et celle, par procuration, du désormais défunt monsieur Y. Dans cette déclaration, Z parlait d'une rencontre réunissant X, Y, lui-même, et un dénommé Joren Leendert, chroniqueur au *Journal de Montréal*. En résumé, ils voulaient trouver le blagueur plus vite que la police, pour des raisons que Georges découvrit après avoir pris connaissance du rapport traitant de la dernière conversation entre monsieur Z et Stéphane. Étrangement, lors d'un entretien avec la capitaine, Joren Leendert avait nié avoir participé à cette rencontre.

Troisième et dernière découverte : Stéphane Laroche avait fait une requête afin qu'une investigation soit menée au sein du laboratoire d'analyses. Or, celle-ci devait révéler que lors des examens, le tube contenant le sang de monsieur Z avait été endommagé et jeté, car devenu impropre. Cette demande de la policière fut faite le jour même de son agression chez elle.

Ce matin, un court rapport établissait que le tube avait été accidentellement perdu. Ledit rapport était signé par un laborantin qui s'identifiait comme celui ayant fait tomber le tube. Il s'agissait d'une personne répondant au nom de Kim Goyette. La déclaration officielle réduisait donc à néant la nouvelle piste de la capitaine Laroche. Pourtant, le sang utilisé sur le mouchoir était bien celui de Z, lequel n'avait vu aucun médecin ni visité aucun hôpital au cours des dernières heures. On ne peut tout de même pas se faire voler son sang sans s'en rendre compte !

C'est pour cette raison que Georges décida de faire une petite visite à ce Kim Goyette, un homme, comme le montrait la photo figurant dans le dossier informatisé du personnel. Le même dossier précisait que l'employé était en repos pour les quarante-huit prochaines heures. Il s'agissait d'une personne assez jeune, probablement dans la vingtaine, aux cheveux courts foncés. Avec un peu de chance, Georges le trouverait chez lui et pourrait utiliser sa magie pour l'effrayer et lui tirer les vers du nez... Car, en ce qui le concernait, non seulement cette histoire de tube cassé était plus qu'intrigante, mais il n'y croyait pas.

Il quitta donc le commissariat et se dirigea vers le domicile de l'analyste, situé dans l'arrondissement du Sud-Ouest. Une fois sur place, il attendit qu'une personne sorte de la bâtisse pour franchir la porte ainsi ouverte et monta au seizième étage. Il s'agissait d'un immeuble assez neuf, aux corridors très propres.

L'homme invisible colla tout d'abord son oreille contre la porte pour tenter de savoir s'il y avait quelqu'un dans l'appartement. C'était positif, son hôte se trouvait bien chez lui.

Il frappa trois fois. Après quoi, le judas qui perçait la porte s'assombrit, le verrou tourna et un homme jeune, dont l'un des parents était sans doute asiatique, apparut : Kim Goyette. Comme celui-ci ne voyait personne, il laissa grand ouvert et alla jusqu'au bout du couloir en forme de L pour voir s'il y trouvait quelqu'un. Puis il revint sur ses pas et entra dans l'appartement. Georges avait eu dix fois la possibilité d'entrer ! Lorsque la porte fut fermée, Goyette s'adossa contre elle et sourit bêtement. Ensuite, il se mit à rire et dit :

— Monsieur Georges, vous êtes cuit !

Au même moment, quelqu'un surgit du séjour et en un instant, Georges se retrouva au sol, complètement paralysé ! Il venait de recevoir une énorme décharge électrique de la part de son assaillant qui dans sa main droite, portait un pistolet à impulsion électrique. *Merde !* pensa-t-il. *Comment ai-je pu être aussi bête !*

Kim Goyette et son acolyte riaient de bon cœur, se félicitant de l'aisance avec laquelle ils avaient réussi à attraper Georges Delson.

— L'homme invisible ! Ah ! Ah ! Ah ! Quelle farce ! Quel connard ! se moqua le laborantin.

Sur ces mots, il assena de rudes coups de pied à son visiteur. D'abord dans le dos, ensuite derrière la tête, et un autre au visage. Sous l'impact, Georges frappa le mur du couloir. Soudain, on vit quelques gouttes de sang tomber sur le parterre blanc.

— Ne l'amoche pas ! lança celui qui tenait le taser. On en a besoin. Appelle Lambeer et dis-lui qu'on l'a. Qu'il vienne avec le fric.

Georges était toujours au sol lorsque plus tard, on sonna. Sans doute le Lambeer en question. Au bout de deux minutes, l'Américain entra dans l'appartement. Quel ne fut pas l'étonnement de George quand il lut, sur l'uniforme aussi lourd que foncé que revêtait l'individu, les trois lettres les plus connues de la planète : CIA. Cette fois, il était dépassé par les événements ! Il ne comprenait pas ce qui se passait... Qui étaient donc ces gens ? Un laborantin de la police de Montréal, un agent de la CIA et un parfait inconnu !

Le premier à prendre la parole fut l'agent de la CIA qui commanda aux deux autres :

— Relevez-le et installez-le sur le divan.

Puis, s'adressant à Georges, il reprit en disant :

— Bonjour, monsieur Delson ! Vous nous avez donné beaucoup de fil à retordre ! Mais enfin, vous voici avec nous.

— Mais qui êtes-vous ? demanda l'homme invisible. Que voulez-vous ? Je ne suis pour rien dans la mort de X ! Il est tombé accidentellement. Pour Y, je ne sais rien ! Et pour la policière qui est à l'hôpital, je ne l'ai jamais vue... Je ne la connais pas !

— Calmez-vous, monsieur Delson... Vous n'avez rien à craindre, le rassura l'agent. Aimeriez-vous un verre d'eau ? Quelque chose vous ferait plaisir ?

—Un peu d'eau et une serviette pour mon nez, répondit plus calmement Georges. Merci.

Lambeer fit signe à Goyette d'aller chercher ce que leur prisonnier voulait. Ensuite, il poursuivit ainsi l'entretien :

—Monsieur Delson, je suis l'agent Jim Lambeer et je ne vous veux aucun mal. Je vous explique donc ce qui est en train de se passer. Nous savons que X est mort en glissant et que c'était un accident. Vous n'y êtes pour rien. La CIA surveille cet homme depuis longtemps et nous avons vu les images thermiques de vous dans le couloir qui mène à votre appartement. Toutes ces données, y compris celles que renfermait son téléphone cellulaire, nous les avons enregistrées puis effacées, car nous ne sommes pas les seuls à les avoir vues... X n'était pas surveillé que par la CIA, monsieur Delson. Par qui d'autre ? me demanderez-vous. Nous ne le savons pas. Mais il nous semblait impératif de vous trouver le plus vite possible, car d'autres personnes tiennent à mettre la main sur vous... je peux vous le confirmer ! L'homme que vous voyez là, ajouta-t-il en désignant l'individu que Georges ne connaissait pas, est venu à ma rencontre peu après le décès de monsieur X pour me raconter cette incroyable histoire d'homme invisible. Cet homme se nomme Réal Tanguay et est un détective privé. X l'a engagé pour vous localiser. Il vous a trouvé grâce à une fuite au sein de la police de Montréal, incarnée par monsieur Kim Goyette, ici présent. Vous devinez donc la chronologie des événements ! Kim a fouillé dans les données de Laroche et Réal vous a trouvé. X décédé, Réal nous a contactés et proposé une offre pour vous livrer à nous. Nous avons donc attiré votre attention en tuant Y et en rendant une petite visite à la policière. Nous espérions que l'étrange histoire du tube cassé vous mènerait jusqu'ici et, comme vous pouvez le constater, nous ne nous sommes pas trompés !

—Vous avez tué un homme et agressé violemment une innocente policière juste pour me capturer ? Mais vous êtes complètement fous ! Si la raison à tout cela est mon invisibilité, vous serez très déçus car il n'y a pas de formule magique ou scientifique, ni aucune technologie pour l'expliquer ! Je me suis levé un matin et j'étais comme ça ! Je pensais que j'étais mort ! Que croyez-vous ? Qu'espérez-vous ? Si j'avais une telle capacité, je veux dire... si je pouvais maîtriser l'invisibilité, ne pensez-vous pas que je serais allé rencontrer les plus grands de ce monde pour leur vendre ma formule ? En seulement quelques heures, cela aurait sans doute fait de moi l'homme le plus riche et le plus puissant de la Terre ! Mais plutôt que cela... Regardez-moi ! Enfin ! Je suis un infirme ! Je vis nu, je me cache, j'ai de la difficulté à me nourrir, je ne peux pas me soigner, je n'ai plus d'amis, et je n'ai plus de corps ! Mon appartement a été dévalisé... Je suis désespéré... Et maintenant, vous m'apprenez que vous avez tué et agressé sauvagement des personnes pour me rencontrer... Cette rencontre, quoi que vous fassiez, monsieur Lambeer, n'a aucun sens... C'est un cul-de-sac.

—Nous en jugerons par nous-mêmes, monsieur Delson. J'admets que monsieur Tanguay a un sens très personnel de la mise en scène et qu'il y est allé fort avec la policière... Il a sans doute regardé trop de séries policières américaines ! Pour ce qui est de votre appartement, je l'ignorais, mais cela prouve que quelqu'un d'autre cherche à vous atteindre. Vous rendez-vous compte de ce que vous représentez ? Si nous élucidons la raison qui fait de vous un homme invisible, les États-Unis deviendront à jamais la plus grande puissance militaire au monde ! Imaginez... des espions invisibles... Une armée invisible ! Qui pourrait lutter contre ça ? Personne ! C'est pour cela que nous avons présentement cet entretien et que je suis heureux de

vous trouver en face de moi, même si je ne vous vois pas. Nous allons donc vous emmener de gré ou de force, monsieur Delson, afin que nos services scientifiques puissent vous analyser.

— Où comptez-vous m’emmener ?

— En Virginie... Plus précisément à McLean. Vous connaissez ?

— Non. Mais pourquoi là-bas ?

— C’est à McLean que se trouve le siège de la CIA, monsieur Delson ! rigola l’agent Lambeer.

Sur ce, Jim Lambeer saisit son talkie-walkie et ordonna à son interlocuteur de monter jusqu’à l’appartement de Kim Goyette. Puis il disparut un instant, avant de revenir dans la pièce avec de nouveaux habits : un pantalon de toile claire, un polo bleu foncé et des chaussures d’été. Il demanda au détective privé de se débarrasser de son uniforme, le salua, et lui tendit une valise en lui précisant qu’il avait été un excellent citoyen et que la démocratie le remerciait. Tanguay et Goyette échangèrent un regard complice, empreint d’une immense satisfaction. Combien y avait-il dans la valise ? Un million... Deux ?

Quant à Georges, on le conduisit au sous-sol de l’immeuble et on le fit monter à bord d’une camionnette blanche banalisée. Deux comparses de Lambeer se trouvaient là, soit le conducteur et un agent. Lambeer monta sur le siège passager, alors que Georges monta à l’arrière avec les deux autres. Une petite fenêtre ouverte entre les sièges avant et arrière permettait de voir la route et d’entendre Lambeer parler en anglais avec le conducteur. Les deux regardaient une carte et discutaient au sujet du poste frontalier de Saint-Bernard-de-Lacolle. C’était donc par là que la CIA voulait faire quitter le Canada à leur prisonnier.

La camionnette commença à rouler. Elle sortit du stationnement et en à peine quelques minutes, se retrouva sur l’autoroute en direction des lignes, à moins d’une heure de là.

Repensant à tout ce qui s’était déroulé au cours de la dernière heure, Georges était abasourdi. Fou tout ce qui avait été mis en œuvre simplement pour le trouver ! Il éprouvait tant de haine envers Réal Tanguay et Kim Goyette. Tôt ou tard, il les retrouverait et leur ferait payer leur folie meurtrière. Mais, pour l’instant, il devait reprendre ses esprits, cesser de penser à ces deux déchets, se concentrer sur le futur proche et trouver le moyen de fausser compagnie à la CIA, qu’il savait en mission non officielle sur le territoire canadien. Comment sortir d’une camionnette roulant à 100 km/h sans que quatre agents de ce niveau ne s’en rendent compte ? Le temps passait... La camionnette avait déjà dépassé Candiac et les pancartes de l’autoroute indiquaient que Napierville ne se trouvait plus qu’à quatorze kilomètres. Après cela, il n’en resterait plus qu’une trentaine à franchir...

— Avez-vous bien compris, monsieur Delson, que nous devons traverser la frontière sans difficulté ? Vous savez, n’est-ce pas, que si vous décidez de contrecarrer nos plans, nous serons très fâchés ?

— Monsieur Lambeer, répondit Georges, n’avez-vous pas compris que ma vie est un enfer, que vous ne découvrirez rien ? Au pire, quand je serai rendu dans votre *Central Intelligence Agency*, je ne serai qu’une attraction, un cobaye bien logé, en sécurité, et bien nourri ! Ce que vous avez fait est dégoûtant et impardonnable, mais je comprends vos motivations... même si je ne suis pas d’accord avec la manière dont vous vous y êtes pris.

Lambeer sourit en regardant dans la direction de l’homme qu’il ne pouvait voir, comme s’il tentait de croiser son regard.

Bientôt, apparurent les premières pancartes annonçant le poste frontalier. Comme c'était mardi en début d'après-midi, il n'y avait pas de file d'attente. Georges réfléchissait et réfléchissait encore... aucune solution ! Pas d'idée pour s'en sortir... Les options n'étaient pas nombreuses. Il pouvait attraper la tête du conducteur et causer un accident, mais ce faisant, rien ne l'assurait qu'il ne serait pas lui-même grièvement blessé ; il pouvait aussi se jeter sur les portes arrière de la camionnette, tomber sur la route et, avec un peu de chance, s'en sortir indemne et fuir ; enfin, il pouvait attendre que la camionnette s'arrête et crier « au secours ! » pour attirer l'attention du douanier...

Considérant la fragilité de ses os, les deux premières options lui semblaient très risquées. Quant à la troisième, elle apparaissait beaucoup plus sûre. Il se prépara donc à crier à pleins poumons avant de réaliser que le douanier serait Américain et non Canadien ! Et que si Lambeer ne l'avait pas attaché ni bâillonné, c'était parce que l'agent des douanes était informé et complice de son enlèvement. « USA deux kilomètres », mentionnait une nouvelle pancarte. Quand la camionnette commença à ralentir, Georges se dit qu'il n'avait plus beaucoup de temps. Il était assis, pieds et poings déliés. À sa droite se tenait un agent, et un autre en face de lui. À sa gauche se trouvaient la carrosserie et la petite fenêtre donnant sur l'avant.

Le véhicule stoppa finalement à la hauteur du douanier, à qui Jim Lambeer tendit son téléphone cellulaire. Après une dizaine de secondes, l'homme dans la petite cabine le lui rendit, puis la camionnette redémarra doucement. C'est alors que Georges attira l'attention de Jim Lambeer.

— Vous voyez, monsieur Lambeer, je n'ai pas contrecarré vos plans ! dit-il. Pourriez-vous me donner votre bouteille d'eau, s'il vous plaît ? J'ai très soif.

Tout en prononçant cette phrase, Georges positionna l'index et le majeur de sa main gauche à deux centimètres des yeux de son voisin de droite, lequel, bien sûr, n'avait aucun moyen de le voir.

Lambeer saisit sa bouteille et la passa à travers la petite fenêtre, tandis que l'agent en face de Georges déplaça le bras pour l'attraper. C'est le moment que choisit celui-ci pour enfoncer ses deux doigts dans les yeux bien ouverts de l'agent de droite, de façon à l'aveugler. Ceci fait, il se précipita vers la porte arrière, l'ouvrit en une demi-seconde et sauta du véhicule alors que celui-ci gagnait de la vitesse ! La scène s'était jouée en moins de dix secondes !!!

L'ex-représentant en assurance avait jugé que la meilleure façon d'agir consistait à attendre de franchir la douane, persuadé qu'à ce moment, les agents auraient relâché leur attention sur lui. Et il avait eu raison ! Puis, voyant que le véhicule se déplaçait encore à faible vitesse, il ne lui restait plus qu'à tenter le coup !

Tandis qu'il roulait sur lui à même le sol en goudron, il vit, d'un côté, les feux arrière de la camionnette s'allumer après avoir entendu un bon coup de frein, et de l'autre, arriver un très gros camion qui fonçait droit sur lui. Du coup, il se rappela que le chauffeur de ce dernier ne le voyait pas !!! Georges eut juste le temps de se relever et de courir vers le bord de la route.

À environ cent cinquante mètres, Lambeer et ses trois amis étaient sortis de la camionnette et regardaient tout autour d'eux... ce qui ne fut pas sans faire rire Georges. Lambeer donna des coups de poing dans la carrosserie et des coups de pied dans le pneu avant droit ! Georges l'entendait crier sans distinguer précisément ses paroles, mais qu'il pouvait facilement imaginer.

Reprenant son souffle, il constata qu'il avait à peu près mal partout. En revanche, contre toute attente, il semblait en un seul morceau. Ce qui le réjouit, car dans la minute précédant son coup de folie, il craignait de se casser en mille morceaux. Ainsi donc, lui, Georges Delson, représentant en cravate hier, homme invisible aujourd'hui, avait réussi à fausser compagnie à la CIA !

Rentrer à Montréal fut facile. Georges vola une première voiture, trouvée près de la boutique de souvenirs, côté Canada. Étant donné la forte présence policière, il dut l'abandonner à Candiac, d'où il prit le train de banlieue devant le conduire à la gare Centrale.

Il marcha ensuite jusqu'au quartier de l'arrondissement du Sud-Ouest, non loin de là, retrouva l'édifice où habitait Kim Goyette, monta à son étage et attendit devant sa porte. Il dut patienter quatre heures avant que l'autre ne sorte. Lorsqu'enfin il le fit, Georges entra chez lui à son insu.

Toute la soirée, il visita son appartement et fouilla dans ses affaires. Scotchées derrière les tiroirs de la commode de chambre qui en comptait douze, il trouva trente-deux enveloppes contenant chacune cinq mille dollars US en billets de cent. Après cette découverte, il monta le chauffage presque au maximum, puis attendit le retour du laborantin.

L'attente dura presque toute la nuit. Ayant inspecté l'appartement de fond en comble, il en avait conclu que Kim Goyette était un petit voyou sans foi ni loi, prêt à tout pour une poignée de dollars. Qui plus est, un corrompu de la police !

Finalement, le jeune homme rentra chez lui vers cinq heures du matin, un peu éméché. Georges, qui observait un parfait silence, n'eut qu'à voir son visage pour comprendre qu'il trouvait la température insupportable. L'autre se dirigea tout d'abord vers la commande murale pour baisser le chauffage d'au moins vingt degrés, puis marcha vers la porte-fenêtre du séjour qui donnait sur un balcon. C'est précisément là que Georges l'attendait. Il passa devant lui et ouvrit la porte-fenêtre. Dans la même seconde, Georges le saisit par le bas des jambes et le fit basculer dans le vide. S'il ne regarda pas sa chute à partir du seizième étage, il l'entendit toutefois hurler.

Dans la cuisine du rat de laboratoire, Georges fit du café et mangea les chocolatinas et croissants achetés par Goyette dès l'ouverture de la boulangerie d'à côté. Dire qu'encore quelques minutes plus tôt, le pauvre croyait s'en régaler ! Les viennoiseries, fraîchement sorties du four, étaient encore un peu chaudes.

Enfin, avant de partir, Georges déplaça sur le comptoir de quartz les trente-deux enveloppes totalisant cent soixante mille dollars américains, de façon à ce que la police les trouve facilement.

À huit heures, allongé sur le lit *king* d'une chambre du *Queen Elizabeth*, Georges était heureux d'être enfin seul et libre. Surtout libre ! Il savait qu'il était activement recherché par les États-Unis et qu'il devrait être très vigilant. Mais il n'y avait pas que les États-Unis... d'autres, également, des gens dont il ignorait l'identité, rêvaient de mettre la main sur lui. Il y avait aussi le fait qu'il était désormais, un meurtrier. Bientôt, il tuerait Réal Tanguay comme il venait d'assassiner Kim Goyette... Avec joie et sans aucun remords.

Le lendemain matin, lorsque l'homme invisible se réveilla, il eut l'impression que son corps n'était plus qu'un immense champ de bataille. Il fut incapable de se lever tout de suite tant il avait mal dans le dos et à l'épaule gauche, celle avec laquelle il avait amorti sa chute de la camionnette, la veille. C'était étonnant, car sur le coup, et même le soir qui avait suivi, il n'avait rien ressenti ! Il avait déjà entendu dire des choses pour expliquer ce type de situation... Des choses comme : lorsque le corps est en état de choc durant des événements à très haute intensité émotionnelle, il devient insensible à la douleur. Ce matin, en tout cas, il était littéralement cloué au lit. Vu son ostéoporose, il espérait que son état n'était pas trop grave. Le point positif : il sentait toutes les parties de son corps et bougeait les orteils sans aucune difficulté. La moelle épinière était donc intacte et c'était là le plus important.

Après une quinzaine de minutes, il quitta le lit en ne s'aidant pratiquement que du bras droit, le gauche le faisant trop souffrir. Devant le miroir de la salle de bains, s'il avait pu s'y refléter quelques secondes, il aurait constaté que son épaule présentait une énorme ecchymose, un gros bleu tournant au violet. Il avait également sans doute quelques côtes fêlées. *Mais rien d'irréparable*, se dit-il. De toute façon, comme il était introuvable, il avait le temps de se remettre de ses blessures sans craindre d'être dérangé. Il se fit couler un bain pour endormir la souffrance avec la chaleur de l'eau.

À la télévision, lors du bulletin d'information, un reportage avait présenté le fait divers non-élucidé de la veille. Un agent administratif de la police était mort après une chute de seize étages. Dans son appartement, cent soixante mille dollars américains en coupures de cent avaient été trouvés. L'enquête était en cours, mais aucune piste n'était privilégiée. Bien entendu, la présence de l'argent laissait planer le doute du policier ripou. Georges espérait que cette conclusion finirait par clore l'affaire... Un règlement de comptes entre un corrompu et ses complices. La réputation de Kim Goyette serait ainsi entachée, tandis que son nom serait à jamais synonyme de crapulerie.

Là où il se trouvait, Jim Lambeer devait s'interroger. Réal Tanguay aussi. Georges imaginait que les deux s'étaient peut-être parlé depuis la veille et qu'ils avaient compris que l'homme invisible était l'auteur du meurtre. L'argent était sans doute impossible à retracer, sauf pour la CIA. Dans cette histoire, les policiers feraient face à l'échec.

Grâce à son invisibilité et malgré la tournure des événements et leur gravité, Georges ne se sentait pas en danger. En revanche, Lambeer et Tanguay devaient être bien plus nerveux, car ils se doutaient sûrement qu'il cherchait à les retrouver pour régler leur compte, comme il venait de le faire avec leur indicateur. Georges imaginait Tanguay très stressé, fuyant, sa valise de dollars sous le bras, à la recherche d'un endroit où se cacher. Quant à Lambeer, il ne le voyait pas apeuré, mais plutôt excité, prêt à le capturer une nouvelle fois, tel un chasseur qui n'abandonne pas et qui suivra sa proie jusqu'à l'épuisement.

Un peu plus tard, sorti du bain, Georges était allongé sur le lit. Il somnolait quelque peu en raison de l'eau chaude et la vapeur lorsqu'il entendit une information qui le tira de sa torpeur... Une très bonne nouvelle ! Stéphane Laroche était toujours vivante ! Elle avait passé la nuit et son pronostic vital n'était plus engagé ! Elle était hors de danger et réveillée ! Suite à une longue chirurgie, on était parvenu à reconstruire son visage et tout s'était bien déroulé !

La journaliste de *Radio-Canada* termina son topo en précisant qu'une enquête était toujours en cours et que celle-ci évoluerait peut-être dans les prochaines minutes grâce à la capitaine qui, réveillée, serait en mesure de raconter son cauchemar. *Il n'y a plus que trois personnes sur terre à savoir précisément ce qui s'est passé et elle n'en fait pas partie*, pensa Georges. Bien sûr, l'annonce de la mort de Kim Goyette et les circonstances qui l'entouraient l'amèneraient à se questionner et peut-être, à établir le rapprochement entre Georges, elle-même, et Goyette. Avec Lambeer, aussi, en raison des dollars américains... Ou peut-être pas, car Goyette pouvait être un flic ripou sérieusement acoquiné sans pour autant être mouillé dans son agression. Après tout, il avait été déclaré de façon indiscutable que le tube contenant le sang de Z fut cassé suite à un accident de manipulation. De ce fait, l'enquête, au sujet du laborantin, s'était arrêtée là, et ce, même si l'origine du sang de Z sur le mouchoir demeurerait une énigme. Pour le moment, officiellement, rien ne liait les deux affaires que *Radio-Canada* avait d'ailleurs traitées distinctement et sans corrélation.

Ses douleurs encore vives handicapaient Georges lorsqu'il se déplaçait. Il avait l'impression d'avoir été roué de coups. Le *Queen Elizabeth* communiquant avec la ville souterraine, ce qui avait motivé son choix d'y élire domicile, il quitta la chambre en fin d'après-midi et se dirigea vers la pharmacie de la Place Ville-Marie. À même les lieux, il avala deux antidouleurs, avant de laisser la boîte ouverte dans le rayon. Une mauvaise habitude, mais nécessaire, adoptée le jour même où il était devenu invisible, car il devait poursuivre quotidiennement, et jusqu'à sa mort, son traitement à base de calcium et de vitamine D afin de réduire la vitesse de progression de sa prématurée perte osseuse.

De retour à la chambre, il s'allongea à nouveau, en espérant qu'il irait mieux le lendemain. Il se questionnait sur ce qu'il devait maintenant faire... Lambeer ne le retrouverait pas s'il ne bougeait pas. Et comme le détective était sans doute en fuite avec ses billets... on ne le reverrait pas de sitôt!

En fait, Georges mourait d'envie de se rendre à l'hôpital Notre-Dame, sur la rue Sherbrooke. Sa souffrance physique l'en empêchait certes, mais la principale raison pour laquelle il s'y refusait, c'est qu'il était convaincu que la CIA n'était pas seule à le traquer! Lambeer le lui avait dit très clairement. De qui devait-il se méfier? Il n'en avait pas la moindre idée... Visiter la policière revenait donc à se jeter dans la gueule du loup.

Depuis son réveil, Stéphane Laroche avait fait sa déposition officielle à ses collègues afin d'alimenter leur enquête et recevait, les unes après les autres, plusieurs visites d'amis. Après deux jours, celles-ci se firent plus rares, ce qui lui permit de se reposer sans être dérangée. Sa chambre n'était plus qu'un paradis de fleurs, de chocolats, et de cartes de «prompt rétablissement» plus belles les unes que les autres. Visiblement, ces encouragements lui faisaient beaucoup de bien! Elle était très entourée. Ces nombreuses marques d'affection l'aidaient à oublier, un instant, la violence de son agression et la peur de découvrir son visage brutalisé. Les pansements lui seraient retirés graduellement au cours des prochains jours.

Lorsqu'elle devait recevoir des soins, toutes les bandelettes étaient enlevées, faisant qu'elle pouvait sentir l'air sur sa peau. Cela lui procurait du bien. Une infirmière passait plusieurs fois par jour pour nettoyer ses blessures. À chaque visite, Stéphane lui demandait d'utiliser un brumisateur pour rafraîchir son visage et le détendre. La cicatrisation agissant, elle ressentait, en effet, une pression à plusieurs endroits que les gouttelettes d'eau apaisaient presque immédiatement. Pour ce qui est de sa sécurité, elle n'avait rien à craindre, sa porte étant surveillée et ses visites filtrées. Elle pouvait donc s'assoupir sans crainte.

Au matin du troisième jour, après que les bandelettes furent ôtées pour de bon, elle ne se sentait pas prête à se regarder dans un miroir, malgré les encouragements de son chirurgien, très fier de son travail. Elle avait même demandé que l'on pose un film opaque sur le miroir des toilettes afin de ne pas s'y voir. Peu après dix heures, l'agent de sécurité en faction dans le couloir frappa à sa porte. Quand elle lui indiqua d'entrer, il lui dit :

— Vous avez une visite, capitaine Laroche. Un monsieur... Georges Binette ou... Reinette...

Stéphane pouffa de rire ! C'était la première fois depuis son agression.

— Joren Leendert. Ah ! Ah ! Ah !

— Oui, c'est cela, monsieur Laineverte ! Il dit qu'il est journaliste, mais qu'il ne vient pas pour vous embêter, juste vous saluer, ajouta l'agent de sécurité.

— Qu'il entre, accepta la capitaine en souriant.

La porte de la chambre d'hôpital s'ouvrit plus largement et un extraordinaire bouquet de roses roses et de lys blancs apparut, derrière lequel Joren Leendert saluait silencieusement la policière à l'aide d'un immense sourire bienveillant, presque paternel. Il posa le bouquet sur la table. Puisque chaque tige était plongée dans un petit tube rempli d'eau, on pouvait laisser l'œuvre florale sur un meuble en attendant de dénicher un vase adapté à sa grandeur.

— Je suis tellement content que vous alliez bien, capitaine Laroche ! s'exclama le journaliste. Quand j'ai appris que c'était vous, j'ai eu tellement peur. Mais vous voilà en bonne santé et tirée d'affaire !

— C'est très gentil à vous, monsieur Leendert ! Je vous remercie pour le bouquet, il est magnifique... Il ne fallait pas !

— Oh mon Dieu ! Non, ce n'est rien... Et oui, il fallait ! C'est à moi que cela fait plaisir !

— Vous savez, monsieur Leendert, j'ai tout raconté à mes collègues... Il y a une déposition... Je veux dire... Même si elle ne contient pas grand-chose, je ne peux rien vous apprendre de plus !

— Je ne suis pas venu pour cette raison, capitaine Laroche. Ma visite n'est pas d'ordre professionnel, mais personnel. Vous savez, dans la vie de tous les jours, on fait tous notre boulot et on essaie de le faire le mieux possible... Mais derrière chaque travailleur, il y a une personne. Le milieu professionnel nous encourage tous à garder nos distances, mais on peut éprouver, au fil de notre vie, du respect et de l'amitié pour quelqu'un. Vous êtes une jeune femme admirable et vous faites un métier difficile... Lorsque j'ai su ce qui vous était arrivé, j'ai prié pour que vous vous réveilliez. Et je me suis dit que si j'étais exaucé, je viendrais à votre chevet avec les plus belles fleurs ! D'ailleurs, je constate que nous sommes plusieurs à avoir été entendus !

Surprise de cette heureuse confession, Stéphane Laroche remercia le journaliste qui reprit aussitôt la parole.

— Bon... je sais que vous devez vous reposer et je ne veux pas vous fatiguer ; alors, je ne m'attarderai pas... Je voulais juste vous saluer... Ah... tenez, dit-il en tendant un exemplaire du *Journal de Montréal*. Je vous ai apporté les nouvelles du jour !

La capitaine Laroche attrapa le journal tandis que son visiteur s'était rapproché d'elle.

— Regardez, il y a ici un excellent article de sport... lui indiqua-t-il.

Sur ce, il ouvrit la page mentionnant le décès de Kim Goyette. À l'encre bleue, un message était manuscrit, que Leendert voulait faire lire silencieusement à la capitaine :

« Stéphane, je suis votre ami. Vous êtes surveillée par la CIA. Il y a des micros partout chez vous. Ils feront tout pour trouver GD. Ne vous mettez pas sur leur chemin. S'il le faut, ils vous tueront. Je peux vous aider. »

— Encore une fois, merci de m'avoir reçu, capitaine ! Cela m'a fait très plaisir.

Les deux se fixaient intensément. Stéphane avec peur et incompréhension, Joren avec assurance et paternalisme. Le journaliste referma le journal, puis prit la main de la capitaine dans sa main gauche et posa la droite par-dessus, comme pour lui signifier qu'elle était en sécurité. Il quitta ensuite la pièce, laissant derrière lui un souvenir confus et un superbe bouquet de fleurs.

Une fois seule, Stéphane relut le message. Elle savait que le chroniqueur du *Journal de Montréal* n'était pas un imbécile... Comment savait-il pour la CIA ? Pour les micros installés chez elle ? Leendert était un fin limier. Il avait, selon toute vraisemblance, avancé plus loin qu'elle dans cette enquête entourant le mystère « Georges Delson ». Elle n'était pas rassurée... Que devait-elle comprendre par : « S'il le faut, ils vous tueront » ? Que son agression était l'œuvre de la CIA ??? « Je peux vous aider »... Que cela signifiait-il ? L'aider à quoi ?

Elle se redressa puis se déplaça doucement vers la droite afin de se mettre en position assise, ses jambes à l'extérieur du lit. Elle se leva et de la main droite, saisit le pied à perfusion auquel elle était reliée par le bras et qui supportait une poche de glucose favorisant son hydratation. Lentement, elle se dirigea vers les toilettes, où elle se tint debout face au miroir obstrué. À partir du coin de celui-ci, elle commença à décoller le film opaque. Elle vit d'abord son ventre, ses bras, sa poitrine, son cou, puis enfin son visage. Ses yeux s'emplirent instantanément d'eau. De grosses larmes dévalèrent sur sa peau avant d'éclater en frappant le sol. Elle voulut crier, mais en vain. Elle était défigurée.

Joren Leendert était un homme de cinquante-cinq ans, peut-être un peu plus. Outre un physique de type « chat maigre », il affichait des cheveux courts, presque tous blancs, et des rides profondes. Un homme en forme, toutefois, plus qu'un sportif du dimanche ! Été comme hiver, il était en mesure de faire plusieurs fois le tour du parc Maisonneuve ou du parc Lafontaine sans s'essouffler. À Montréal, il était très connu et respecté de ses pairs.

Il était le fils d'un diplomate hollandais appelé Eeckeman Leendert, lequel, dans les années soixante-dix, portait le titre d'ambassadeur des Pays-Bas en Lituanie. Vu la carrière de haut fonctionnaire de son paternel, Joren, enfant, l'avait accompagné lors de nombreux

voyages en Pologne, en Lettonie et en Estonie. Souvent, ils passaient des week-ends dans la ville de Kaliningrad. Il arrivait aussi qu'ils traversent la mer Baltique pour s'offrir des vacances en Suède ou au Danemark.

Madame Leendert, qui n'avait eu qu'un seul enfant, n'avait hélas pas survécu à son difficile accouchement. Son époux, Eeckeman, n'avait pas refait sa vie, préférant consacrer son temps à son fils et à son travail. Parvenu à l'âge adulte, Joren avait débuté ses études de journalisme à l'université de Varsovie. En 1989, à l'occasion de la dislocation de l'URSS, véritable tremblement de terre en Europe de l'Est, son père fut muté au Canada où il termina sa carrière au service des archives de l'Ambassade Royale des Pays-Bas, à Ottawa.

C'est là que Joren termina ses études. Après un bref passage au *Devoir* et à *La Presse*, il se vit offrir un poste important par le *Journal de Montréal*, où il ne cessa de grimper les échelons grâce à ses capacités et à ses excellentes idées. À l'image de son père, décédé dans un triste accident d'avion en 2015 (il était pilote amateur), il consacrait sa vie à sa carrière. Ses collègues, qui le tenaient en haute estime, ne lui connaissaient pas de famille ou d'épouse. Le «Hollandais», comme tout le monde le surnommait amicalement, était un loup solitaire.

Le courriel avait été envoyé d'un café Internet du centre-ville. Le consulat général des États-Unis, place D'Youville à Montréal, l'avait reçu en début d'après-midi. Moins de dix minutes plus tard, l'agent Lambeer, non loin de là, le lisait sur son écran : «Dites au détective de retourner travailler et je me livrerai. GD».

Après la mort de Kim Goyette, Georges Delson voulait la peau de Réal Tanguay qui bien évidemment, était sous la haute protection de la CIA. On le gardait en lieu sûr, quelque part dans la communauté métropolitaine de Montréal.

Jim Lambeer pesa le pour et le contre. À ses yeux et à ceux de l'Amérique, la valeur de Georges Delson était mille fois supérieure à celle de Tanguay. Toutefois, il ne pouvait pas sacrifier aussi facilement le détective pour mettre la main sur l'homme invisible ! En revanche, il pouvait sans doute l'utiliser comme appât pour harponner sa proie. Pour ce faire, il lui faudrait obtenir son accord, car la mission promettait d'être périlleuse...

Mais le serait-elle tant que cela ? se demandait Jim Lambeer. Après tout, Tanguay serait entouré d'agents qui auraient les yeux braqués sur lui, tandis que d'autres agents munis de lunettes militaires à vision thermique passeraient les alentours au peigne fin pour trouver Delson. Convaincu que le risque n'était pas si grand pour le détective, Lambeer se rendit dans les locaux où celui-ci se trouvait pour lui faire une proposition et lui dire que la capture de Delson lui vaudrait une seconde valise pleine de billets verts. Au bout de quinze minutes de discussion et après avoir obtenu l'assurance qu'il pourrait porter une arme à feu sur lui, Tanguay donna son aval et l'opération fut déclenchée.

L'équipe de la CIA, grâce à ses ordinateurs et satellites, passa en revue le quartier où se trouvait le bureau du détective afin de déterminer tous les scénarios possibles, toutes les caches éventuelles, les forces et les faiblesses de l'environnement pour les agents, mais également, pour Georges Delson. Une préparation qui exigea deux jours de travail. Le secret de cette opération devait être bien gardé et du coup, celle-ci devrait s'effectuer en fonction du quotidien des habitants du quartier et de l'immeuble. C'est pourquoi elle se déroulerait en plein jour ! Une

seule donnée restait inconnue : quand et comment Georges Delson tenterait de tuer Tanguay, vu ces conditions de surveillance extrêmement bien élaborées ?

Au matin du premier jour de l'opération, Réal Tanguay fut transporté à son bureau par des agents en civil. Même s'il se savait hautement protégé, sa mine était plutôt basse... Dans un pareil contexte, les chances de réussite d'une mission sont souvent très élevées, mais ce n'est jamais du cent pour cent, pensait l'agresseur au grille-pain. L'homme d'à peine quarante ans n'était pas entièrement rassuré, mais il n'avait qu'à imaginer le contenu de la seconde valise promise par Lambeer pour se sentir ragaillardir et prêt à en découdre avec l'homme invisible.

Durant la première heure, rien ne se passa. Durant la seconde non plus. La matinée fut longue, l'après-midi aussi. Extrêmement tendus, les hommes dépêchés sur place refusaient de relâcher cette tension, car c'est justement là que Georges Delson se mettrait en action, exactement comme il l'avait fait quelques jours auparavant dans la camionnette. Le jour « un » se terminant sans que rien ne se soit passé, l'équipe et le détective plièrent bagage avec le projet de revenir le lendemain.

Deux agents restèrent sur place, l'un dans un immeuble situé juste en face, et un peu plus haut que la fenêtre du bureau de Réal Tanguay, et l'autre sur le toit, c'est-à-dire à quelques mètres seulement au-dessus du bureau, prêt à intervenir en quelques secondes. Les deux hommes étaient munis des fameuses lunettes à empreintes thermiques permettant de voir tout ce qui était invisible à l'œil nu. Ils étaient aussi en contact vocal avec Lambeer, qui pouvait leur parler à tout instant et inversement. Enfin, un balayage satellite permettait de suivre en direct l'ensemble de l'action.

Le lendemain matin, les protagonistes se retrouvèrent au même endroit. Durant la nuit, aucun événement particulier n'avait retenu l'attention des gardiens. Or, le jour « deux » se déroula de la même manière. Vers cinq heures de l'après-midi, bredouilles, tous plièrent à nouveau bagage. La situation était des plus énervantes et Lambeer s'arrachait les cheveux tout en essayant de comprendre.

Parmi les scénarios possibles, il y avait celui qui consistait à faire croire à Delson que la CIA ignorait qu'il la suivait le soir jusqu'à l'endroit où était détenu Tanguay et où, fort heureusement, une seconde équipe était sur le pied de guerre pour l'accueillir.

Mais l'homme invisible ne se montrait pas. Pour Lambeer, qui ne voulait pas baisser la garde, le sentiment d'être manipulé commençait à envahir son esprit. *Dans quel intérêt Delson créerait-il une telle diversion ? Dans quel but ?* se questionnait-il.

Le troisième jour, Tanguay et ses protecteurs commençaient sérieusement à en avoir marre ! Il faut dire que Tanguay ne faisait rien de la journée. Il n'était là que pour servir d'appât... Alors bien entendu, il ne travaillait pas.

De son côté, l'administration américaine s'interrogeait aussi et le consul, mis dans le secret, avait hâte que cessent va-et-vient et que les agents quittent le Canada. Il est vrai que le consulat se trouvait dans une position délicate. Non seulement soutenait-il une opération non officielle visant à capturer un Canadien, mais de plus, on voulait emmener ce même homme aux États-Unis, et ce, sans son consentement. Cela ne plaisait pas trop au consul. C'est pourquoi, au terme du troisième jour, il informa Lambeer que le lendemain matin, il se rendrait au bureau du détective avec lui pour se faire son propre avis sur la raison de cet échec et sur l'intérêt d'une telle mission.

C'est ainsi qu'au matin du quatrième jour, tout le monde regagna sa place, sans grande motivation, mais avec l'espoir d'en finir au plus vite. Soudain, vers midi, dans un concert de sirènes, le quartier fut entièrement bouclé par la police de Montréal.

Jim Lambeer ne s'y attendait pas ! C'est pourquoi son cerveau se mit à fonctionner très vite. Comme il se trouvait à l'intérieur du bâtiment avec le consul, il ordonna à celui-ci de l'accompagner jusqu'au bureau du détective. Les policiers du SPVM n'étant plus très loin, les deux hommes montèrent les marches de l'escalier deux par deux. En état de panique, le consul sommait l'agent de la CIA de lui dire ce qu'il avait décidé de faire !

Toujours en contact radio avec ses agents postés dans les environs, Lambeer entra dans le bureau où Tanguay, debout, faisait les cent pas. Lambeer le regarda dans les yeux pendant cinq interminables secondes, et prononça l'ordre. Aussitôt, le détective s'écroula sur le sol, atteint par une balle qui venait de lui traverser la tête avant de terminer sa course dans un classeur en métal situé à deux mètres de son corps sans vie. Le consul hurla :

— Mais qu'avez-vous fait ? Nom de Dieu ! Vous êtes devenu fou ?

Jim Lambeer entendait sa voix, mais ne l'écoutait pas. Les policiers de Montréal étaient maintenant dans l'escalier et seraient très bientôt dans la pièce. Lambeer fouilla la veste du détective et y trouva l'arme que lui-même lui avait confiée. De la poche de son gilet à l'effigie de la CIA, il sortit les balles qu'il avait retirées du pistolet avant de le donner à Tanguay, les essuya rapidement une à une avec un bout de sa chemise et les plaça dans le chargeur. Ensuite, il posa l'arme à feu près de la main du détective, qui gisait au sol. Avant l'entrée des policiers, il adressa fermement au consul :

— Faites-moi confiance et ne dites pas un mot !

— Que s'est-il passé ? interrogea le premier policier entré dans le bureau.

Calme et professionnel, Jim Lambeer lui répondit que l'homme abattu avait kidnappé le consul des États-Unis et qu'il s'appropriait à l'assassiner. À cela, il ajouta qu'il s'agissait d'un individu dangereux qui se trouvait sous la surveillance de la CIA depuis plusieurs mois.

Pendant que Lambeer parlait, le consul resta muet, encore sous le choc de l'exécution qui venait de se produire sous ses yeux.

— On nous a appelés pour nous dire qu'il s'agissait de l'agresseur du capitaine Laroche, dit l'agent montréalais.

— Du capitaine qui ? fit Lambeer, en feignant d'ignorer de qui il était question.

— Stéphane Laroche, la policière qui a été agressée chez elle... On en a parlé à la télévision et dans les journaux...

— Ah, désolé... Jamais entendu ce nom-là, répliqua Lambeer. C'est une affaire résolue, pour nous... Le consul est vivant, et nous allons pouvoir rentrer chez nous avec la satisfaction d'avoir pu éviter le pire !

Pour une seconde fois, l'agent de la CIA venait de se faire ridiculiser par l'homme qu'il recherchait et envers lequel il éprouvait des sentiments de plus en plus haineux. Georges Delson souhaitait tuer Réal Tanguay et avait trouvé la meilleure manière d'y parvenir sans se salir les mains. Il avait utilisé Jim Lambeer pour le faire à sa place ! Ce dernier n'avait pas eu d'autre choix, du fait qu'il ne pouvait prendre le risque que son appât y aille d'aveux susceptibles de rendre la CIA coupable du meurtre de monsieur Y et de l'agression de la capitaine du SPVM. Delson l'avait placé dans une situation impossible et l'Américain avait dû improviser pour

s'en sortir. Ses supérieurs le couvriraient à coup sûr pour ce meurtre, la capture de l'homme invisible n'ayant pas de prix pour le département de la Défense américaine.

Faire arrêter tout ce beau monde par la police, c'est ce que Georges avait trouvé de mieux. Selon lui, Lambeer et ses acolytes seraient raccompagnés à la frontière après une discussion au plus haut niveau... Peut-être même que Donald Trump et Justin Trudeau seraient obligés de se parler ! Sans doute, aussi, que le consul serait remplacé... Ou peut-être pas, finalement...

Tanguay représentait le quatrième homme à mourir depuis que Georges était invisible. Lorsqu'il avait appelé la police, celui-ci ne s'était pas nommé, se contentant plutôt de dénoncer l'agresseur de Stéphane Laroche. Forts de cette information, les collègues de la policière n'avaient pas hésité pour lancer l'intervention !

Durant la conversation, on avait bien tenté de connaître son nom, mais ne sachant que répondre, il avait dit qu'il s'appelait monsieur Grand Marnier ! Une façon de faire comprendre à Stéphane Laroche, qui aurait bientôt écho de cette histoire, que c'est lui qui l'avait vengée.

Après tout ce brouhaha, il retourna au *Queen Elizabeth*. La suite exécutive... Presque trois mille dollars la nuit ! De toutes les chambres, c'était la moins occupée, et ce, peu importe la période de l'année. Elle n'était louée que par quelques entreprises lorsqu'elles tenaient de grands séminaires dans la métropole montréalaise. Georges pensait que la chambre où John Lennon et Yoko avaient tenu leur *bed-in* était toujours inoccupée car transformée en *chambre-musée*, mais non, pas du tout... il s'était donc tourné vers la suite la plus chère de l'hôtel.

Le *Queen Elizabeth* ! C'était magnifique d'habiter un tel endroit ! Le mobilier était superbe ! La vue, aussi. Vivant, il n'aurait jamais pu se payer un luxe pareil ! Ce lapsus qui venait de lui traverser l'esprit le fit réfléchir. Vivant ! Il voulait plutôt dire visible... Depuis qu'il était invisible, mille choses lui étaient désormais possibles, même s'il est vrai qu'il se sentait moins vivant qu'avant, car vivant, c'est avec les autres... Bonheur ou malheur, tout seul, ce n'est pas comme quand on est avec ceux qu'on aime et qui nous aiment. Certes, il était déjà seul avant de se retrouver dans cet état... Cette dernière pensée chassa le sentiment de tristesse qui commençait à poindre dans son esprit. Il avait finalement de quoi être heureux !

Il alluma la télévision. De la journée complète, y compris le soir, on ne transmet pas le moindre détail sur l'opération menée par la police de Montréal en fin de matinée, opération qui devait donner du fil à retordre à bien des gens ! À cette heure, la capitaine Laroche devait sûrement être au courant. Pour Georges, ce qui semblait certain, c'est que la CIA avait nié toute relation entre elle et le détective Tanguay, car elle ne pouvait endosser l'agression perpétrée par ce dernier. Il n'osait imaginer les mensonges que les uns et les autres devaient raconter pour se tirer d'affaire !!! Mais à bien y penser, le consul et les agents de la CIA ne diraient sans doute pas grand-chose, sous le prétexte d'une mission confidentielle classée « secret défense ».

Georges avait été chanceux dans cette histoire. Face à toute la force déployée par Lambeer, il n'avait pas tout de suite trouvé le moyen d'accéder directement à Tanguay. C'est seulement quand il vit le consul arriver qu'une petite lumière s'était allumée dans son esprit. Mais sincèrement, il ne pensait pas que Lambeer irait aussi loin dans sa stratégie de repli. Il lui avait pourtant dit qu'il n'avait pas de formule magique pour être invisible...

Dans les jours qui suivirent, rien ne fut dit au sujet de cette affaire. Tant à Montréal qu'ailleurs au Québec, personne ne savait. Georges trouvait que c'était une bonne chose pour lui, car cela permettait qu'on l'oublie un peu, qu'on passe à autre chose. Même s'il savait qu'un gars comme Lambeer ne le lâcherait pas facilement, ce retour au calme l'apaisait. Il n'y avait plus que ce type qui le cherchait. Enfin... peut-être, puisque selon ce qu'il lui avait dit lors de leur première rencontre, la CIA n'était pas seule à s'intéresser à lui et que l'ordinateur de monsieur X n'avait pas seulement été piraté par les Américains.

Toutefois, on aurait désormais beaucoup de difficulté à le trouver, du fait qu'il avait beaucoup progressé durant les dernières semaines. Il tenait maintenant ses détracteurs en échec. Cela lui donnait de l'assurance et du plaisir. Quelquefois, il ressentait même du contentement et du bonheur, malgré sa grande solitude.

Réal Tanguay et Kim Goyette étaient donc hors circuit. Bien qu'il restait quelques zones d'ombre entourant les conditions de sa mort, le meurtre de monsieur Y avait été attribué à Goyette, qui avait apporté dans sa tombe le lien qui l'unissait au détective lors de cet homicide. Pour les autorités, il était seul à avoir eu accès au sang de Z qui s'était retrouvé sur le mouchoir découvert dans la bouche de la victime. Goyette avait-il été assassiné ou s'était-il suicidé ? La police penchait davantage pour un suicide, vu l'absence de toute trace d'affrontement, tant chez lui que sur son corps, mais surtout, à cause de l'importante somme d'argent retrouvée sur place. Un malfaiteur ne l'aurait pas abandonnée sur le comptoir de la cuisine. De plus, l'autopsie du corps avait révélé un taux d'alcool de 3,4 dans le sang du défunt qui, sûrement pris de remords, avait placé l'argent de façon à ce qu'il soit très visible, histoire de se déculpabiliser, avant de faire le saut de la mort.

La principale zone d'ombre demeurait les initiales «GD»... Autant dire un casse-tête pour les enquêteurs. Des milliers de pistes possibles ! Celle de Georges Delson, bien entendu, mais l'homme dont tout le monde parlait était introuvable et ne faisait l'objet d'aucune plainte.

D'autre part, le SPVM recherchait toujours l'agresseur de sa capitaine, car il avait été impossible d'établir un lien entre Réal Tanguay et Stéphane Laroche.

Par ailleurs, la valise de billets verts n'existait que pour lui et la CIA. L'organisation internationale l'ayant conservée précieusement dans ses bureaux durant la mise sous protection du détective, le seul lien possible entre le laborantin et ce dernier n'existait donc pas pour les enquêteurs montréalais.

Enfin, monsieur Z avait retrouvé sa liberté et bénéficiait, pour encore plusieurs semaines, des services d'un garde du corps désigné par la police.

Le nom de Georges Delson apparaissait maintenant sur plusieurs sites Internet officiels, dans la rubrique des personnes disparues. Le signalement de cette disparition avait été fait par la police de Montréal, qui le cherchait vainement depuis plusieurs semaines.

Finalement, le message diffusé par *Radio-Canada* se termina par une autre bonne nouvelle : Stéphane Laroche était sortie de l'hôpital !

Hans Baumann est un homme au physique imposant. Un allemand de presque soixante ans, très fort et au regard bleu très assuré. Le genre d'homme qui a vécu et sur lequel on peut

se reposer. Père de trois enfants qui ont leur propre famille, il est aussi un jeune grand-père. Depuis le décès de son épouse, qui remonte à dix ans, il ne s'est pas remarié et vit seul à Berlin. Il n'est toutefois pas chez lui très souvent, du fait qu'il assume de très grosses responsabilités professionnelles à titre de directeur de la sécurité de la chancellerie allemande, madame Angela Merkel, particulièrement lors de ses voyages à l'étranger.

Voilà plus de vingt ans qu'il a gagné la confiance de ses pairs, y compris celle de représentants d'autres pays. En effet, les gouvernements se rencontrent beaucoup et la réputation de perfectionniste du directeur allemand s'étend au-delà des frontières de l'Allemagne fédérale, pour ne pas dire dans toute l'Europe. Bien entendu, l'homme, qui est un fin organisateur, a su s'entourer d'une équipe qu'il a modelée à son image, afin d'assurer en tout temps la sécurité de son employeur.

Lors de chaque déplacement, une visite préparatoire, sorte de reconnaissance des lieux, doit être effectuée pour mettre en lumière les forces et les faiblesses de l'endroit où doit se rendre la chancellerie, ce qui, inévitablement, implique la mise en œuvre d'une planification réglée à la seconde et au millimètre.

Lorsqu'il s'agit d'un déplacement en Europe, dans le cadre, par exemple, d'une rencontre avec un chef d'État ou d'une réunion à Bruxelles, le travail de monsieur Baumann consiste à répéter des déplacements récurrents, sans toutefois permettre à un éventuel agresseur d'être certain que le trajet sera le même d'une fois à l'autre... Il s'agit donc d'un travail de précision du plus haut niveau, mais aussi, d'innovation. En Europe et dans tous les pays, l'on trouve ainsi des homologues d'Hans Baumann payés pour organiser et assurer la protection de personnalités politiques de premier rang.

Quand les déplacements ont lieu à l'extérieur de l'Europe et plus particulièrement, vers des sites moins connus ou visités pour la première fois, là encore, une délégation doit se déplacer en amont plusieurs mois avant la visite officielle, et ce, dans le but d'écarter tout danger et de rendre l'événement le plus sécuritaire possible. Dans ce cas, le travail de monsieur Baumann et de son équipe est différent, car ils doivent adapter leurs connaissances et leur expérience à un nouveau terrain.

C'est d'ailleurs ce sur quoi travaille le directeur allemand ces derniers jours, suite à l'annonce officielle du premier ministre canadien, monsieur Justin Trudeau, qui accueillera le prochain G7 au premier semestre 2018, dans la région québécoise de la Capitale-Nationale et plus particulièrement, dans le magnifique contexte du *Manoir Richelieu*, situé dans la petite ville de La Malbaie qui borde le fleuve Saint-Laurent. Une première pour monsieur Baumann qui, certes, est déjà venu pour des raisons professionnelles au Canada, mais qui n'a jamais eu le privilège de séjourner dans le superbe hôtel, sorte de forteresse surplombant le fil de l'eau.

C'est donc en juin 2018 que le groupe des sept plus grandes puissances économiques du monde se réunira. Plus de cinq mille représentants de la Gendarmerie Royale du Canada et des Forces armées canadiennes seront déployés sur le terrain lors de ce sommet, pour assurer la sécurité des participants, notamment contre les manifestants anti-G7, toujours très nombreux, dont certains passent parfois de la provocation à la destruction, en plus de ternir le lieu de la grande rencontre internationale en cassant tout ce qu'ils trouvent. Près de deux mille cinq cents journalistes seront présents, afin de relater les débats et les décisions adoptées.

Un G7 qui ne verra pas la Russie en terre charlevoisienne, ce pays ayant été exclu du groupe international suite à l'annexion illégale de la Crimée, une région du sud de l'Ukraine sise au bord de la mer Noire. La France, l'Allemagne, le Japon, les États-Unis, le Royaume-Uni, l'Italie et le Canada débattront donc de l'avenir de la planète dans les somptueux salons du *Fairmont Manoir Richelieu* pendant deux jours. Quarante-huit petites heures qui requerront des mois de préparation pour chacun des pays participants. Il en est donc de même pour monsieur Baumann, un directeur également connu en raison de sa proximité avec la chancelière allemande.

Un mois passa après la sortie d'hôpital de Stéphane Laroche, mois durant lequel elle s'était absentée du commissariat. Après avoir vu son visage affreusement tuméfié dans le miroir de la salle de bain de sa chambre d'hôpital, elle avait reçu la visite du plasticien auteur de la reconstruction et celui-ci l'avait pleinement rassurée. Bien sûr, les traces de la chirurgie étaient alors encore visibles. La peau était gonflée et, à plusieurs endroits, rouge ou violacée, mais il lui avait promis qu'après trois ou quatre semaines, il ne resterait plus rien. Et c'était bien le cas ! La policière estimait même que son nez était plus beau qu'avant... plus droit et plus symétrique.

Elle ne restait pas moins bouleversée par les événements. Aussi, les premiers jours de son retour à domicile ne furent pas très paisibles, même si ses parents avaient fait le voyage depuis Miami pour venir la soutenir et l'aider à remonter la pente. À tour de rôle, ses collègues vinrent également la visiter pour passer une soirée avec elle. Ils étaient tous très gentils et avaient à cœur de la rassurer et de lui donner de l'affection. Les policiers du commissariat du centre-ville de Montréal forment une famille dont chaque individu est fier d'en faire partie. Petit à petit, la capitaine était parvenue à retrouver de l'assurance et doucement, le terrible souvenir de l'agression avait fini par s'estomper. Le grille-pain avait été remplacé par un nouveau.

Avant de rentrer chez elle, donc vingt-quatre heures avant sa sortie de l'hôpital, à sa demande, son appartement avait été fouillé de fond en comble et, comme le lui avait appris le rédacteur du *Journal de Montréal*, plusieurs micros y avaient été retrouvés. Naturellement, malgré quelques recherches, leur provenance était restée inconnue...

Qui les avait placés là ? Sans doute les hommes de la CIA, avait pensé Stéphane. Pour ses collègues qui les avaient analysés, les trois micros n'étaient hélas plus que des cailloux sans histoire... Ils n'avaient rien révélé. L'enquêtrice était persuadée que Lambeer était celui qui les avait installés pendant qu'elle n'y était pas.

Une autre question demeurerait pour elle toujours sans réponse : comment Joren Leendert savait-il pour les micros ? Elle ne décrocha pas le téléphone pour le lui demander, sachant qu'il ne le lui dirait sûrement jamais. Cet homme-là avait ses sources et sa découverte faisait de lui un excellent enquêteur, de la nature de ceux que la police recherche !

Stéphane se souvenait de sa visite à l'hôpital et de son petit mot... Il voulait la protéger. Alors qu'elle se rendait maintenant compte que c'était bien le cas, elle regrettait ses pensées quelquefois injustes à propos de ce journaliste, qu'elle n'avait visiblement pas pris le temps de comprendre et d'apprécier. Toujours, elle avait jugé qu'il voulait obtenir des informations pour

nourrir ses articles et faire du sensationnel. Or, elle découvrait aujourd'hui qu'il était aussi humain. Elle ferait désormais plus attention à lui.

Et que dire de monsieur Grand Marnier ? Bien sûr, elle avait reconnu Georges Delson derrière ce nom remémorant leur soirée. Lui aussi avait terriblement bien mené son enquête ! Même qu'il avait mis hors-jeu tous les méchants de cette histoire ! Kim Goyette était mort, Réal Tanguay également, et l'équipe de Jim Lambeer retournée aux États-Unis. Stéphane l'admirait pour sa clairvoyance et son ingéniosité, tout en ignorant le rôle joué par Réal Tanguay. Elle comprenait aussi que Georges Delson l'avait vengée en éliminant les principaux acteurs du film. Pourquoi ? Sans doute se sentait-il coupable de ce qui lui était arrivé et qu'il voulait réparer...

Quoi qu'il en soit, cette histoire, elle ne voulait plus en entendre parler. Homme invisible ou pas, c'en était terminé pour elle. Aussi, dès son arrivée au bureau, ce matin-là, elle demanderait une réaffectation que son chef de service trouverait bien légitime. Recommencer en douceur... Voilà ce qu'il lui fallait. C'est dans ce sage état d'esprit qu'elle quitta son domicile pour se rendre au métro.

La fin de septembre approchait. L'été n'avait pas été des plus chauds et les températures se tenaient sous les normales de saison depuis une bonne semaine. Il fallait se couvrir un peu pour être bien. Ce n'était vraiment pas un temps à mettre un homme invisible dehors !

Lorsque Stéphane arriva au commissariat, elle fut témoin d'une situation étrange qui la surprit énormément... L'ambiance était très froide et les gens se parlaient peu, ou pas du tout. Elle ne s'attendait vraiment pas à cela. Pensive, elle entra dans son bureau et déposa sa veste imperméable sur le portemanteau qui se trouvait à l'entrée. Tout à coup, l'un de ses collègues se présenta à sa porte et, l'air grave, lui annonça que son chef de service désirait la voir immédiatement dans son bureau. La jeune femme se dirigea donc vers ledit bureau et frappa... « Entrez ! » lança une voix qui semblait très dramatique.

En poussant la porte, Stéphane comprit enfin ce qui se passait... Tous ses collègues étaient là et d'une seule voix, lui souhaitèrent un excellent retour !!! On lui tendit un café, puis le chef vint l'embrasser amicalement en lui frottant l'épaule, bientôt imité par quelques collègues. On entonna même une chanson pour lui indiquer à quel point elle était aimée. Cette magnifique surprise lui réchauffa le cœur ! Gagnée par l'émotion, elle remercia vivement la petite assemblée.

Quelques minutes plus tard, elle était de retour à son bureau, aussi heureuse que motivée. Elle ouvrit sa boîte *Outlook* pour voir ses courriels. Entre son départ et aujourd'hui, tous avaient été redirigés vers un autre policier. Sachant cela, elle ne s'attendait pas à devoir lire des centaines de messages. En fait, il n'y avait qu'un seul, de provenance inconnue. Sans objet, il ne contenait qu'une phrase : « Ce n'est pas fini ». Et une signature : « JL ».

Apeurée, elle ferma aussitôt son *laptop*. Lorsqu'elle le rouvrit, à peine une minute plus tard, le courriel n'était plus là. Elle regarda si elle l'avait jeté par erreur... non. Il avait disparu. Aucune trace sur le serveur non plus. Elle l'avait pourtant bien lu !

La colère succédant à la peur, elle s'engagea dans une recherche qui l'occupa toute la matinée : trouver Jim Lambeer, à qui les initiales correspondaient, et lui signifier qu'elle ne le craignait pas. Or, malgré de nombreux appels, elle n'y parvint pas... « Il n'y a pas d'agent répondant au nom de Jim Lambeer à la CIA, madame ! »

Vers midi, elle était à deux doigts de rendre sa démission et même, de quitter le pays pour fuir cette histoire qui lui avait déjà tant coûté. Pourquoi cet agent américain la persécutait-il ? Pourquoi était-il convaincu qu'elle avait un lien avec Georges Delson ? À cause des micros cachés chez elle ? Mais si Lambeer était au courant qu'elle avait passé une soirée avec l'homme invisible, pourquoi n'y avait-il pas eu intervention alors même que se déroulait cette soirée ? Il lui aurait été facile de capturer Delson ! Pourtant, le matin suivant, Jim Lambeer attendait la policière devant sa porte, l'air d'ignorer ce qui s'était passé le soir précédent. Étonnant !

Stéphane tira deux conclusions de ses réflexions. La première : les micros n'étaient pas encore installés chez elle ce soir-là, sans quoi Lambeer et ses amis auraient défoncé la porte pour mettre la main sur Delson. La seconde : les micros étaient bien là, mais installés par d'autres personnes, plus discrètes, qui souhaitaient aussi capturer l'homme invisible !

Qui cela pouvait-il bien être ? Joren Leendert avait peut-être la réponse à cette question. D'ailleurs, ces initiales, « JL », correspondaient également aux siennes ! Et si Lambeer n'était pas un agent de la CIA, comme on le lui avait signifié au téléphone ? Après tout, l'Américain ne lui avait jamais montré sa carte. De même, il opérait en secret... *Non*, pensa la policière, *cela ne fonctionne pas*... Lambeer et le consul ont été interrogés par la police de Montréal avant d'être relâchés la journée même et reconduits à la frontière... On ne sait rien, d'ailleurs, de ce qui a été déclaré officiellement. Aucun rapport. Tout ce qu'on savait, c'est qu'une fois tout le monde réuni dans les locaux de la police, celle-ci a été dessaisie du dossier. Après un appel du ministre fédéral de la Défense, les Américains ont été conduits ailleurs dans une voiture blindée des Forces armées canadiennes. Ils sont ensuite sortis du territoire, y compris le consul qui, officiellement, était en vacances.

Ce courriel, ce matin, empêcha Stéphane de travailler. Elle tenta de ne plus y penser. Pour clore le sujet, elle imputa toute la responsabilité de cette histoire et de ses conséquences à Georges Delson, et ce, qu'il le veuille ou non. Où était-il ?

On aperçut d'abord deux gros yeux jaunes, puis cette vision d'horreur s'accompagna d'un hurlement continu et strident. Un énorme ver surgit des profondeurs de Montréal... Bleu, fait de métal, et composé de plusieurs wagons. La rame entra et stoppa dans la station Mont-Royal. Il était presque vingt heures. L'heure de pointe était déjà loin derrière et le métro transportait encore un peu de monde vers l'est de l'île.

Stéphane Laroche posa un pied sur le quai, puis un second, et se dirigea vers la sortie. Marchant d'un bon pas, elle fut soudainement ralentie. Quelqu'un, derrière elle, lui avait saisi le bras à la hauteur du coude. Surprise, elle se retourna brusquement, pour protester, avant d'entendre une voix jaillir d'une bouche qu'elle ne voyait pas.

— Excusez-moi, capitaine... C'est moi, Georges. J'aimerais vous parler afin que vous connaissiez toute la vérité. Pouvons-nous nous asseoir ensemble quelques minutes ?

La capitaine marcha vers une rangée de chaises complètement inoccupée et prit place.

— Vous n'avez pas besoin de parler, lui dit Georges. On ne sait jamais... Si quelqu'un nous regarde. Faites mine de vous reposer quelques minutes ou bien de chercher quelque chose dans votre sac. -Voici toute l'histoire, Stéphane. Tout d'abord, je vous prie de m'excuser pour

ce qui vous est arrivé. Soyez assurée que la nouvelle de votre agression m'a bouleversé autant que votre sortie d'hôpital m'a rempli le cœur de bonheur. Vous n'avez plus rien à craindre, maintenant... Votre agresseur est mort! C'était Réal Tanguay. Tout a commencé avec mes stupides idées de vengeance. Monsieur X n'a pas porté plainte; il voulait me capturer afin que je lui révèle le secret de mon invisibilité. Or, comme vous le savez, il n'y en a pas. Il a donc engagé un détective privé pour me trouver. Celui-ci a reçu des informations de la part d'un indicateur employé au sein même de la police, Kim Goyette, informations selon lesquelles vous m'aviez trouvé. Le détective, Réal Tanguay, a transmis celles-ci à X, qui m'a découvert en plaçant mon domicile sous surveillance. J'ai remarqué son petit appareillage dans le couloir de mon appartement et après avoir volé le téléphone cellulaire de son fils, je lui ai fait croire que ce dernier s'était blessé et qu'il devait venir le retrouver à son école. Il est venu, et, ayant deviné que c'était moi, a voulu m'attraper. Ensuite, il a glissé et s'est fracassé la tête contre la benne de recyclage. Je vous ai déjà raconté cette partie. Comme monsieur X était surveillé par la CIA, celle-ci a eu connaissance des images thermiques et de l'existence d'un personnage invisible en fouillant dans son ordinateur. Monsieur X mort, Réal Tanguay a conclu une entente avec les agents de la CIA, par laquelle il s'engageait à me retrouver. Son complice, Kim Goyette, lui a donné le tube de sang de monsieur Z. Après quoi, le détective a assassiné monsieur Y alors qu'il voulait quitter le Canada, car après le décès de X, il craignait pour sa vie. Ensuite, Tanguay s'est rendu chez vous pour faire ce que vous savez... Ces deux événements n'avaient qu'un seul objectif, celui de m'attirer dans un piège. Mon nom sali en raison de mes initiales figurant sur le mouchoir, la CIA et Tanguay pensaient que je chercherais à les arrêter. C'est pour cette raison que je me suis rendu à votre bureau où j'ai découvert le rapport de Goyette sur le tube cassé. J'ai voulu l'interroger à ma manière, car l'éventualité qu'il pût être un ripou me semblait avoir trop vite été écartée par la police. Je me suis donc rendu à son domicile, où Goyette et Tanguay m'ont paralysé avec un taser. C'est alors que Jim Lambeer a fait son apparition. Il a remis une valise d'argent aux deux hommes, puis j'ai été conduit au sous-sol et embarqué à l'arrière d'une camionnette banalisée. Nous sommes partis en direction de la frontière et, chemin faisant, Lambeer m'a tout avoué. J'ai réussi à leur fausser compagnie en sautant de la camionnette en marche et suis retourné directement chez Goyette. Comme il n'était plus là, je l'ai attendu. En fouillant chez lui, j'ai trouvé trente-deux enveloppes contenant chacune cinq mille dollars en devises américaines. Finalement, le laborantin est rentré au petit matin. J'avais ouvert toute grande la porte-fenêtre de sa chambre et je jetais ses billets un à un par-dessus le balcon étroit. Quand il a vu mon petit manège, il s'est précipité vers la galerie et dans son élan, il a basculé. J'ai quitté son appartement en laissant les dizaines de milliers de dollars sur la table de la cuisine. Il ne me restait plus qu'à trouver Tanguay. D'un café Internet, j'ai envoyé un courriel au consulat des États-Unis à Montréal pour indiquer à Lambeer que s'il me donnait le moyen d'éliminer le détective, je me livrerais à lui. Il a pris ma proposition très au sérieux et durant plusieurs jours, il a utilisé Tanguay comme appât. Son organisation était telle, que je ne voyais pas comment m'y prendre pour saisir cette occasion de me venger, ou plutôt, de nous venger... Je cogitais, mais en vain. Ce n'est que le quatrième jour que j'ai appelé la police pour dire que je savais qui était votre agresseur et où il se trouvait. Vos collègues n'ont pas réfléchi longtemps avant d'intervenir. Je pensais que tout le monde allait se faire arrêter, mais Lambeer est allé beaucoup plus loin que

je l'avais imaginé... Il a commandé à l'un de ses snipers d'abattre Tanguay. Plus tard, quand la police a exigé de connaître la raison de son geste, il a raconté très calmement que le détective était un homme dangereux qui avait kidnappé le consul avant de menacer de l'assassiner. Bref, il a maquillé son meurtre en affaire d'État, presque en acte de légitime défense... Ensuite, vous savez ce qui s'est passé. Ils sont repartis chez eux et l'affaire a été classée. Voici donc la chronologie des événements, capitaine Laroche. Encore une fois, je suis désolé. Mais vous êtes hors de danger, à présent. Même chose pour monsieur Z. Quant à moi, ma situation est toujours la même. Je pense que Lambeer ne me lâchera pas, mais il ne me retrouvera pas.

La capitaine sortit son téléphone cellulaire de son sac à main et le plaça contre son oreille, comme si elle répondait à un appel...

— Je vous remercie pour toutes ces informations. À ma propre demande, j'ai été dessaisie de cette affaire et j'aimerais que vous ne m'approchiez plus jamais. Vous êtes responsable de tout ce qui est arrivé. Si vous n'aviez pas songé à vous venger, rien de tout cela ne se serait produit ! Quatre personnes sont mortes, presque cinq. Encore une chance que j'ai pu appeler le 911 le jour de mon agression chez moi...

— Je comprends votre réaction, Stéphane, répliqua Georges, mais je n'ai rien souhaité de tout cela ! J'ai même désiré le contraire, car vous êtes la seule personne qui n'a pas cherché à m'arrêter ou à abuser de moi. Vous êtes le seul être humain sur cette planète en qui j'ai confiance et à qui je peux parler sans crainte. Je vous apprécie beaucoup, vous êtes une personne de grande qualité...

— Eh bien, si vous m'appréciez autant que vous le dites... laissez-moi tranquille !

La capitaine remit son cellulaire dans son sac, se leva et quitta Georges sur ces derniers mots, à la fois durs et froids pour le cœur. Elle monta l'escalier et disparut dans un couloir. Georges resta là, assis sur cette chaise de la station de métro, nu, désespérément seul, invisible et presque mort.

Il ne s'attendait pas à cette réaction. Avait-elle raison ? Il est vrai que rien de tout cela ne serait arrivé s'il était resté tranquille dans son coin. Ses sentiments étaient mêlés... Dans le fond, il était content que Goyette, Tanguay, X et Y soient morts. Ils étaient tous des salopards. Un instant, pour boucler la boucle, l'idée lui traversa l'esprit d'aller tuer Z, un autre salopard. Grâce à sa condition, il ne lui faudrait que quelques secondes pour l'éliminer, garde du corps ou pas. Aujourd'hui, l'homme de Griffintown pouvait mettre fin aux jours de n'importe qui, n'importe quand... Présidents, Pape et célébrités du monde entier... il pouvait tous les réduire à néant, impunément et librement !

Il fallut quelques heures avant qu'il retrouve son calme. Stéphane Laroche lui avait brisé le cœur. Oui, depuis leur rencontre, Georges avait un peu fantasmé sur elle et s'était imaginé qu'elle pourrait peut-être, à un moment donné, s'attacher à lui... Vivre avec lui ? Pourquoi pas ? En raison de son invisibilité, ensemble, ils auraient pu connaître beaucoup de bonheur...

Malheureusement, il avait fait fausse route. Pendant qu'il se languissait de la revoir, de son côté, elle le maudissait, espérant ne plus jamais l'entendre, ne plus jamais citer son nom. *Comme la vie est parfois mal faite !* pensait-il. *Aimer une personne dont vous ignorez qu'elle vous déteste, et le découvrir. C'est triste.* Mais sans avoir tout à fait raison, elle n'avait pas

tout à fait tort. Ce n'est pas Georges qui lui avait fracassé la tête avec son grille-pain! *Bon, n'en parlons plus*, conclut-il. Il avait rêvé... un peu, et s'était trompé. Il lui suffisait juste de l'oublier. Du temps, dans son état, c'est tout ce qu'il avait!

De retour au *Queen Elizabeth*, il pataugea un peu dans son spleen et demeura mélancolique. Durant les jours qui suivirent, il passa tout son temps entre la suite exécutive, le grand salon du *Fairmont* et la ville souterraine. Comme il ne pouvait rien transporter, il ne lui était pas permis de magasiner, bien entendu. Alors il se limitait à regarder les gens et les vitrines. Quelquefois, en passant devant certaines d'entre elles, il voyait des objets qui lui rappelaient ceux qu'il avait chez lui avant que tout disparaisse du jour au lendemain... Où donc étaient ses affaires? Qui étaient les autres personnes qui, connaissant son existence, en avaient après lui?

Souvent, l'hôtel était le théâtre de grandes fêtes. Les mariages qui se déroulent au *Queen Elizabeth* sont toujours magnifiques. Il y a beaucoup d'argent et à l'extérieur, on peut voir des voitures extraordinaires... sportives, anciennes, ou les deux. Les invités sont nombreux et bien habillés. Le champagne coule à flots, les bouchées sont exquis, et les gens ont l'air très heureux. Georges prenait le temps de les observer un à un... celui-ci est triste, celui-là est un envieux, celle-ci est une manipulatrice, celle-là... un ange.

Dans cette ambiance riche et familiale, les mariés se présentaient tels de véritables souverains. Ils avaient l'amour. L'épouse était parfois très belle, alors que d'autres fois, c'est l'époux qui était parfait. Lorsque la soirée se terminait, les convives prenaient le chemin de la chambre qu'ils avaient réservée ou celui qui menait à leur voiture pour rentrer chez eux. Georges, lui, empruntait l'escalier pour éviter l'ascenseur et retrouvait, devant la porte de sa suite, la clé magnétique cachée sous le tapis qu'il avait soigneusement décollé pour lui faire une place. Puis, il s'allongeait sur le lit, le corps dans un angle de soixante degrés grâce aux oreillers, afin d'éviter l'affaissement musculaire de son visage durant le sommeil et le retrait de sa mâchoire inférieure, les deux causant les apnées menant aux pertes de connaissance qu'il préférait éviter.

Le temps passa. Dehors, le froid était là. Les gens grelottaient et pestaient contre le gel et la quantité invraisemblable de neige qui s'abattait sur la ville! Les rues étaient décorées. Le temps de la famille arrivait. Bientôt Noël! Le *Queen Elizabeth* se parait de guirlandes, d'ambiance d'hiver. On y était bien. On aurait pu y rester plusieurs semaines. C'était d'ailleurs ce que faisaient parfois des personnes fortunées... Des personnes qui obligeaient Georges à changer de chambre, du fait qu'elles réservaient les suites les plus coûteuses. Une soirée de Noël. Un repas de princes. Les riches s'amusaient entre eux, dépensaient leurs dollars, riaient, pleuraient, dansaient, et se rasaient pour boire un autre verre.

Au petit matin, dans les chambres, ou bien dans le restaurant où on servait le petit déjeuner, les enfants ouvraient leurs cadeaux... des poupées, des camions de pompier ou de police, des avions, de beaux vêtements. Et pour les plus grands, dans l'intimité, un bracelet de chez *Birks* ou une montre *Cartier*. Il y a toutes ces choses que les humains produisent avec lesquelles ils ne seront pas enterrés mais qui, à un moment, font leur bonheur. Georges était bien placé pour savoir que le bonheur était un concept, certes personnel, mais très complexe, car au fil du temps, son sens se transformait. Le bonheur, c'est la capacité d'aimer ce qui ne nous manque pas et de maîtriser nos passions.

Le vingt-six décembre arriva. Les beaux papiers rouges étoilés furent jetés et un peu plus tard, les nœuds papillon de la Saint-Sylvestre s'envolèrent. La neige cessa de tomber, le manteau blanc fondit comme peau de chagrin, jusqu'à disparaître complètement. Une dernière bordée, ici et là, et voici le sirop d'érable qui coulait ! Il pleuvait, les températures sous zéro ne reviendraient pas avant longtemps. Les arbres, que l'on croyait morts, bourgeonnaient, et, en l'espace d'un instant, les rues s'allumaient de mille feuilles superbes ! La vie reprenait. Des écureuils couraient dans les parcs, pendant que des fourmis travaillaient fort pour ne pas manquer à leur réputation. À ce qu'on disait, l'été serait magnifique. Les degrés s'ajoutaient aux degrés, les gens avaient rangé les longs manteaux et attendaient de jeter la dernière paire de collants...

En résumé, octobre succéda à septembre puis décembre à novembre. Vint le temps de Noël et de la nouvelle année. Puis de janvier et février. Il faisait très froid, dehors. Montréal était couverte de neige et de glace, mais il y avait tout de même de magnifiques journées polaires très ensoleillées ! Les rues étaient superbement recouvertes de paillettes glacées. Arrivèrent mars et avril, puis mai. Durant huit mois, Georges n'avait donné aucun signe de vie. Son existence était devenue une rumeur, puis un canular... à peine un souvenir.

Tout ce temps lui avait été utile. Il avait réfléchi. Beaucoup. Il ne pouvait plus vivre de cette façon ! Il devait être aidé. Et pour cela, il envisageait de se livrer à une haute autorité capable de le secourir et surtout, de le protéger. Il n'était pas contre l'idée de subir des examens médicaux pour que des études visant à expliquer son état soient réalisées. Mais en réalité, il s'en fichait un peu. Tout ce qu'il voulait, c'était retrouver une vie normale.

Bientôt, une rencontre des sept pays les plus importants de la Terre aurait lieu à La Malbaie, au *Manoir Richelieu*. Les sept chefs d'État les plus puissants de la planète s'y rencontreraient pendant deux jours. Considérant l'intensité des actions et des folies menées par la CIA pour mettre la main sur lui, Georges pensait qu'il devait se livrer à un État. Après plusieurs mois de réflexion, cela ne faisait plus aucun doute... Il confierait bientôt sa vie au puissant de ce monde qui lui semblerait le plus sincère et le plus sain.

C'est ainsi qu'à la fin de la première semaine de juin, là même où se tiendrait le G7, Georges se présenterait en personne à Justin Trudeau pour solliciter sa protection.

Jim Lambeer. Avant d'entamer une carrière au sein de la CIA, l'homme a servi en Bosnie, en Irak et en Somalie lors de conflits militaires. Sa réputation a fait de lui une quasi-légende, même si actuellement, il peine énormément à mettre la main sur sa proie qui, par deux fois, a déjoué ses plans.

Lambeer est un homme aux cheveux blonds approchant la soixantaine, robuste comme un chêne et rusé comme un renard. Une valeur sûre pour la CIA, qui lui donne toujours carte blanche. Monsieur Lambeer, l'agent Lambeer, a le droit de vie ou de mort lorsque l'application de ce droit est justifiée par ses missions. Ce droit s'applique également sur des citoyens américains et des agents de la CIA. C'est dire la gravité des devoirs qui lui sont confiés !

La recherche et la capture d'un homme invisible ne sont pas chose aisée. Ce n'est pas seulement avec l'utilisation d'une technologie militaire de pointe que le succès d'une telle opération peut être garanti. Certes, cela requiert quelques outils de haute précision ; par exemple ceux qui permettent la vision thermique, mais dans le cas de Georges Delson, c'est davantage un travail d'intuition et de psychologie.

C'est d'ailleurs la réflexion sur laquelle planchait l'agent américain. Lors de l'événement dramatique qui coûta la vie à Réal Tanguay, malgré tout l'arsenal déployé, qu'il s'agisse des pistolets automatiques, des grenades, des tireurs d'élite, la mission d'envergure quasi militaire n'avait mené qu'à un cuisant échec. Georges Delson avait littéralement humilié Jim Lambeer et son équipe, amenant même ce dernier à faire le sale boulot à sa place ! De quoi faire vaciller à la baisse la popularité de l'agent.

Après toutes ces années au service du gouvernement, monsieur Lambeer avait renoncé à une vie personnelle normale, c'est-à-dire la maison, l'épouse, les enfants, la piscine l'été et le ski l'hiver. Il était corps et âme marié à son emploi. Le genre de boulot dont il est difficile de se séparer à cause du niveau d'adrénaline qui lui est intimement lié, mais également, à cause des enjeux. Au cours de sa carrière de plusieurs décennies, l'agent avait joué un rôle majeur dans bon nombre d'affaires internationales ayant changé le cours de l'histoire.

La mission de retrouver Georges Delson en était une de ce genre. Il en avait d'ailleurs un peu parlé à Delson lorsqu'il pensait l'avoir attrapé pour de bon. L'étude de son cas pourrait mener à l'obtention, par les Américains, d'un pouvoir sans précédent sur la planète. Tant au niveau militaire que dans le domaine de l'espionnage. Il lui avait fallu à peine dix secondes pour arriver à la conclusion que l'oncle Sam ne pouvait courir le risque de laisser ce pouvoir entre des mains étrangères. En tel cas, cela correspondrait presque à la fin du monde ! Et sans l'ombre d'un doute, à la fin des États-Unis d'Amérique. C'est pour cette raison que Lambeer avait été nommé par le directeur de la CIA : éviter ce terrible scénario. En un mot, il était l'homme de la situation.

Après l'échec de Montréal, il avait perdu la trace de Georges Delson. Quelquefois, il imaginait que l'homme invisible se trouvait à quelques mètres de lui et qu'il l'observait. Il lui arrivait même de lui parler à voix haute...

—Tu es là, espèce de salopard ? Dis-le-moi... Montre-moi que tu es là... Bah... Je finirai bien par t'attraper, Delson ! Tôt ou tard, je te coincerai !

Sauf que dans les faits, personne sur Terre ne savait où se trouvait l'homme invisible ! Il pouvait être n'importe où ! Sur une plage aux Bahamas, au pied de la tour Eiffel, dans un sous-marin nucléaire, un Airbus A380, dans le bureau ovale de la Maison-Blanche... ou au *Tim Hortons* du Square Philips, à côté du magasin *La Baie* ! Et pourquoi pas au domicile de Jim Lambeer, en train de regarder un film en buvant sa bière ! Enfin, l'agent ne savait plus quoi penser, comment penser. Cette mission, si différente de toutes celles qu'il avait effectuées jusqu'à aujourd'hui, lui semblait désormais la plus difficile, l'irrationnel y occupant une place trop importante.

Il avait toutefois une stratégie pour retrouver Georges Delson et le livrer au gouvernement des États-Unis. Il estimait ses chances de réussite très minimes, mais il n'avait rien trouvé de mieux. Selon lui, et encore une fois parce qu'il fallait user de beaucoup de psychologie dans cette histoire, Delson finirait tôt ou tard par reprendre contact avec une ou plusieurs

personnes impliquées dans l'affaire. Ayant compris que l'homme invisible était malheureux en raison de son état et qu'il voulait rompre avec son isolement, il avait fait mettre Stéphane Laroche sur écoute téléphonique, ainsi que ses collègues proches, ses parents et une poignée de connaissances non professionnelles. Il en était de même de toutes les personnes qui étaient venues la visiter lorsqu'elle était à l'hôpital, y compris ce journaliste au nom imprononçable qui travaillait pour le *Journal de Montréal* et dont Lambeer se demandait pourquoi il s'était présenté à l'hôpital.

Et c'est ainsi que les journées se succédèrent... à écouter des conversations d'une banalité mortelle et à lire des échanges sur les réseaux sociaux durant des heures et des heures, avec l'espoir qu'un mot sorte, indique une piste ou fasse réapparaître Georges Delson. La chasse à l'homme pourrait ainsi reprendre.

Plusieurs fois dans la journée, lorsqu'il en avait marre de ces écoutes et lectures soporifiques, Lambeer fermait les fenêtres de son ordinateur et lançait, inlassablement, la même vidéo... Celle réalisée par monsieur X. À l'aide d'images thermiques, on y voyait Georges Delson rentrant chez lui. Puis l'agent ouvrait une photo, celle du permis de conduire de l'homme invisible. Avec sa souris, il agrandissait le visage jusqu'à ce que celui-ci recouvre la surface entière de l'écran et qu'il puisse regarder au fond de ses yeux pour y trouver une solution, une faille.

7 juin 2017. Georges Delson s'apprêtait à quitter le *Fairmont Queen Elizabeth*, Montréal et du même coup, le décor de sa vie. Durant les jours précédents, il avait peaufiné son plan.

Première difficulté majeure : quitter la ville souterraine. Dehors, la température n'était pas très élevée et il était inimaginable de faire tout le chemin jusqu'à La Malbaie sans vêtements. C'est pour cette raison que la veille, il avait passé de nombreuses heures dans le grand hall du *Queen Elizabeth*. Il avait attendu de trouver un client d'une corpulence identique à la sienne dans le but de lui voler ses vêtements.

Les raisons motivant son déguisement étaient multiples. Il fallait d'abord se protéger du froid, car au début du mois de juin, à La Malbaie, tant le matin que le soir, la température oscille entre six et dix degrés. Et on ne parle même pas de la nuit ! De plus, Georges devrait transporter plusieurs choses dont il aurait besoin en cours de route. Enfin, pour éviter d'être découvert si on devait procéder à un balayage par caméra thermique dans les environs du Manoir, il était plus sage de se fondre dans la masse des gens habillés.

Seconde difficulté majeure : être habillé, très bien... Mais le fait qu'il n'aurait pas de visage attirerait forcément le regard des autres, ce qu'il fallait éviter à tout prix. La situation était amusante, car invisible, il rêvait de redevenir visible et alors qu'il se préparait à réapparaître, son objectif était de ne pas être vu ! L'autre point comique de cette escapade dans Charlevoix, c'est que monsieur Delson allait se trouver dans la même situation que *l'Homme invisible*, de l'auteur HG Wells. Il serait donc habillé pour avoir l'air comme tout le monde et pour dissimuler son invisibilité ! Bien entendu, il n'aurait pas recours à des bandelettes et un faux nez pour couvrir son visage. Non... Il avait imaginé quelque chose de bien plus élaboré. En

effet, le moment venu, il volerait du fond de teint dont il se servirait pour recouvrir chaque millimètre de son visage, de ses oreilles et de son cou.

Les *emprunts* de vêtements, chaussures et maquillage furent terminés dans la soirée. Le premier train pour Québec partait à cinq heures du matin. Naturellement, Georges avait aussi *emprunté*, dans diverses chambres, quelques billets de banque pour défrayer les coûts du voyage qui allait le conduire vers Justin Trudeau et le G7, qui pour certains, avait déjà commencé. Il y avait effectivement beaucoup de grabuge, à Québec et à La Malbaie. Comme c'est le cas lors de chaque G7, des milliers de manifestants avaient envahi les lieux, et certains saccageaient tout ce qui se trouvait sur leur passage.

Georges commença par mettre les vêtements. Dans le miroir, alors qu'il enfilait la chemise, il vit réapparaître son tronc. Puis ce furent les pieds avec les chaussettes, et les jambes avec le pantalon. Il rentra sa chemise, puis mit la ceinture et les chaussures... Il y avait désormais un homme décapité qui se tenait debout devant le miroir ! La partie la plus importante allait débiter. L'homme invisible ouvrit le pot de fond de teint qu'il avait subtilisé à une grosse dame très maquillée et se mit à l'œuvre. Petit à petit, les joues apparurent, puis le front, le nez, les oreilles et finalement, les paupières qui se fermaient sur deux trous à travers lesquels on distinguait tout ce qui se trouvait derrière lui. Pour contrer ce problème, Georges avait prévu des lunettes de soleil opaques. Enfin, le cirage à chaussures trouvé à la teinturerie de l'hôtel suffit à faire réapparaître ses cheveux. Une dernière touche de rouge à lèvres compléta le travail. Le résultat final n'était pas extraordinaire, mais au moins, Delson pourrait voyager dans des conditions normales. *Si jamais on me cherche, on ne le fera certainement pas du côté des gens visibles !* se plaisait-il à penser.

Le plan de départ fut bouleversé à la dernière minute... Les deux mains étaient toujours invisibles. Zut ! Aussitôt, Georges se rendit au département des objets perdus de l'hôtel, où il ne trouva qu'un seul gant pour couvrir sa main gauche. C'était mieux que rien, mais il ne pourrait pas faire tout le voyage avec la main droite dans sa poche ! Il attendit donc l'ouverture des magasins et, à sa grande joie, quitta le *Queen Elizabeth* par la grande porte, puis marcha jusqu'au magasin *La Baie* de la rue Sainte-Catherine. Avec sa main gantée, il tendit un billet de cinquante dollars à la caissière, récupéra les gants neufs, la monnaie et tourna les talons.

Après quelques minutes passées dans le grand magasin, il se retrouva dehors avec les deux mains enveloppées de gants fins et souples. Comme il n'était plus question d'utiliser les souterrains pour se cacher, Georges Delson, l'homme désormais visible, marcha du Square Philips au commissariat central. Arrivé là, il déposa, à la réception, une enveloppe destinée à Stéphane Laroche. Ceci fait, il se rendit à la gare Centrale. Très confiant avec sa nouvelle apparence, il acheta un aller simple pour Québec. Bien sûr, il lui faudrait trouver un autre moyen de transport une fois arrivé dans la capitale du Québec.

Le train de onze heures quitta la gare à très petite allure. Georges s'était assis loin du passager le plus proche pour fuir toute conversation. *Une précaution inutile*, pensait-il, en voyant le reflet de son visage dans la fenêtre du wagon. Cheveux noirs comme du cirage, rouge à lèvres, lunettes de soleil et gants... Pour les autres voyageurs, il ne devait sans doute pas sembler très normal. Mais cela faisait son affaire.

Le voyage se déroula sans encombre. Alors que le train roulait à bonne vitesse, Georges préparait son entrée. Dans quelques heures, il dévoilerait son existence aux chefs d'État du

G7, et plus particulièrement au Premier ministre du Canada, Justin Trudeau, pour qui cette étrange confiance ne sortirait de nulle part, car pour franchir toute la sécurité, Georges devrait redevenir invisible.

Difficile de trouver les mots...

—Justin, ne te retourne pas, c'est moi, Georges, l'homme invisible!

Ou bien :

—Monsieur Trudeau, n'ayez pas peur, je suis l'homme invisible et je ne vous veux pas de mal...

Ou encore :

—Hey yo ! Justin, mon chum !

Ou plutôt :

—Monsieur Trudeau, je viens en paix pour annoncer la colonisation de votre planète !

En résumé, la manière de faire n'était pas simple, mais il y avait de quoi bien s'amuser, pensait Georges en riant seul au fond du wagon, ce qui n'avait pas pour effet de rassurer les autres voyageurs qui le trouvaient déjà fort original !

Le train termina sa course à Québec. Avant l'arrêt complet, Georges se dirigea vers les toilettes pour vérifier l'état de son maquillage. Il en avait une véritable tartine et jusqu'à présent, tout tenait bien. Les passagers descendirent un à un et chacun prit la direction de ses obligations du jour. Déjà, les forces policières étaient très visibles, bien qu'on se trouvait encore loin du *Manoir Richelieu*. Georges n'avait pas pensé à ce point... Si un policier devait lui demander ses papiers, cela pourrait être fatal à son plan ! Il fit tout pour garder son calme, même si son look était un peu étrange... Acceptable, mais fort inhabituel.

Il se risqua à un comptoir où il commanda et paya sans difficulté un petit café... Tout à coup, surpris rudement, il renversa du liquide brûlant sur un de ses gants. Derrière lui, un énorme chien retenu serré par un soldat des Forces armées canadiennes venait d'aboyer très fort et le reniflait. Se tenant à moins d'un mètre, l'animal en avait bien après lui. Georges improvisa :

—Oh mon Dieu ! Vous m'avez fait peur !

Le soldat, un jeune, le regarda et tira solidement son molosse vers l'arrière.

—Excusez, monsieur, dit-il, le chien est nerveux car il y a beaucoup de monde et beaucoup de bruit. J'espère que vous ne vous êtes pas brûlé...

—Non, ça ira, merci... De toute façon, il n'avait pas de goût, ce café ! Bonne journée, monsieur !

Fin de l'incident qui fit battre le cœur de Georges à deux cents battements par seconde ! Sorti de la gare, il embarqua dans un taxi qui le conduisit en moins d'une heure à la gare de la chute Montmorency, là où se trouve le point de départ du célèbre petit train de Charlevoix. Il avait prévu de parcourir le reste de la distance qui le séparait de La Malbaie en longeant le fleuve Saint-Laurent. Mais en arrivant à la gare, la forte présence policière le fit changer d'avis. Il s'éloigna donc pour réfléchir. Il lui fallait trouver une autre méthode de transport...

L'enveloppe n'indiquait pas de provenance. Elle lui était juste destinée. La capitaine Laroche l'ouvrit dès qu'elle fut entrée dans son bureau. Dépliant la page qu'elle contenait, elle vit immédiatement le nom du signataire : GD. Cela faisait maintenant huit mois qu'elle était sans nouvelles de lui, soit depuis leur entretien dans le métro au cours duquel elle avait été très dure. Dureté qu'elle avait peu après regrettée, reconnaissant que Georges n'était en rien responsable de ce qui lui était arrivé et comprenant la terrible nature de sa condition physique.

Capitaine Laroche, je suis une personne normale qui vit une situation anormale. Je regrette le tort que tout cela vous a causé. Notre dernière rencontre ayant fini de me tuer, j'ai disparu huit mois durant. Comme je veux en finir avec cette histoire, j'ai décidé de me livrer à une haute autorité de mon choix. Depuis ce matin, je suis en route vers La Malbaie. Une fois arrivé, j'irai à la rencontre des chefs d'État du G7, leur révélerai ce que je suis et solliciterai la protection de Justin Trudeau. Après tout, je suis un citoyen canadien. J'espère que vous me pardonneriez ce qui est arrivé. GD

Stéphane Laroche ne resta pas insensible longtemps à ces quelques lignes. Sa première réaction fut de se dire qu'elle s'était vraiment mal comportée envers Georges Delson. Puis elle se souvint de sa première rencontre avec lui, chez elle. Enfin, elle décida de l'aider, et ce, d'une manière ou d'une autre. Elle se demandait comment il arrivait à se déplacer dehors, nu, avec cette température. Après y avoir réfléchi, elle supposa qu'il avait trouvé un moyen pour se déplacer habillé. Elle imagina toutes sortes de possibilités, jusqu'à ce qu'elle en vienne à s'interroger sur le mode de transport qu'il avait choisi... La très forte présence policière l'inquiétait également.

La question la plus importante fut la dernière qu'elle se posa avant d'angoisser : « Comment le trouverai-je ? Je n'ai pas son numéro de téléphone... S'il est nu, je ne pourrai pas le voir... Et s'il est habillé, comment vais-je le reconnaître ? » C'est alors que la raison d'être de cette lettre lui sauta à l'esprit : Georges Delson la lui avait adressée dans le but de la pousser à se déplacer à La Malbaie. Donc, s'il avait besoin d'aide, lui la trouverait. L'homme invisible était venu à son domicile et avait visité son bureau à deux reprises... il connaissait sans aucun doute le numéro de son cellulaire ! Sans attendre, la jeune femme se rendit aux vestiaires des dames, quitta ses vêtements civils et enfila son uniforme officiel. Après avoir vérifié son arme, elle passa sa veste sur laquelle on pouvait lire « POLICE » en gros caractères et embarqua dans un véhicule du SPVM. Quelques minutes plus tard, elle roulait déjà à vive allure sur la 40 Est... Dans moins de cinq heures, elle arriverait à La Malbaie !

Durant le voyage, elle composa un numéro de téléphone. La ligne sonna, mais personne ne décrocha. Lorsque la boîte vocale se déclencha, elle laissa un court message :

— Monsieur Leendert, comme vous m'avez proposé votre aide et que je sais que vous couvrez le G7 au *Manoir Richelieu*, j'aimerais que vous me rappeliez dès que vous aurez eu ce message. Je suis sur l'autoroute en direction de La Malbaie... Georges Delson va se livrer à Justin Trudeau dans les prochaines heures !

Puis elle raccrocha la ligne et enfonça la pédale de l'accélérateur.

Dans l'heure qui suivit, à mille trois cent trente kilomètres au sud de La Malbaie, plus précisément à McLean, un hélicoptère décolla avec, à son bord, l'agent Jim Lambeer.

À partir de Québec, la sécurité s'intensifiait et l'utilisation des transports en commun en partance vers le *Manoir Richelieu* devenait impossible pour Georges Delson, qui ne pouvait risquer de se faire prendre et, pour fuir, d'être obligé de renoncer à ses vêtements et son maquillage. Il lui faudrait donc poursuivre son voyage par la 138 Est, ce qui n'excluait pas la possibilité de rencontrer des contrôles renforcés.

Restait à trouver un véhicule ou plutôt, à voler un véhicule. Près de la chute Montmorency, ce n'est pas les automobiles qui manquaient, mais il était trop dangereux d'en voler une sous le nez des policiers. Georges s'éloigna donc quelque peu du site touristique. Il était déjà presque quatre heures de l'après-midi et cent trente kilomètres le séparaient de La Malbaie...

Germa alors dans son esprit l'idée que conduire de nuit était peut-être la meilleure solution. Dans le noir, il aurait plus de facilité à repérer de loin un quelconque barrage routier, ce qui éventuellement, lui permettrait de changer de direction ou encore, d'abandonner son véhicule et d'en voler un autre une fois le barrage contourné à pied.

Or, au moment de subtiliser l'auto, Georges se rappela soudainement qu'il était désormais visible. Donc pour arriver à voler une voiture, il lui faudrait braquer les occupants pour obtenir la clé de contact ! Retour à la case départ...

La solution au problème se présenta d'elle-même lorsqu'un autocar vint se stationner près du restaurant où Georges avait pensé, une heure avant, voler une voiture. Le chauffeur fit un arrêt et une véritable foule en descendit. Aux vêtements qu'ils portaient, il comprit que tous se rendaient à La Malbaie. Certains avaient le visage couvert avec le masque *Anonymous*, tandis que d'autres étaient habillés avec des vêtements sur lesquels on reconnaissait ce qui ressemblait à un panneau d'interdiction, sauf que le symbole barré était celui du «G7». D'autres, encore, affichaient plusieurs couleurs au visage... Dans certains cas, il s'agissait du logo à trois branches *Peace and Love*. Ce sont ces derniers qui donnèrent à Georges l'idée de voyager avec eux lorsque leur repas serait terminé et qu'ils reprendraient la route.

Il attendit, mais laissa le bus repartir sans lui. En effet, se retrouver coincé dans un espace de cette taille sans possibilité d'en sortir, avec des gens qui se connaissaient peut-être tous, des gens peut-être violents, risquait d'être dangereux pour lui. Qu'adviendrait-il s'ils le questionnaient sur sa présence et s'ils s'en prenaient à lui ? S'ils détérioraient accidentellement son maquillage ou s'ils lui demandaient tout simplement d'enlever ses lunettes de soleil une fois la nuit tombée ? Le risque lui avait semblé trop grand. Finalement, lui qui se trouvait handicapé lorsqu'il était invisible, constatait qu'il l'était davantage en mode visible.

Mais une décision devait vite être prise, car le maquillage n'était pas éternel et le temps passait. Agir lorsqu'il serait fatigué n'était pas la meilleure option. La conclusion à laquelle il en arriva, c'est qu'il ne pouvait pas voyager de jour et qu'il devait éviter les moyens de transport dont il ne pourrait s'extraire dans la seconde en cas de nécessité. Ceci étant décidé, il appela un taxi avec le téléphone fixe du restaurant où il se trouvait toujours.

Au chauffeur qui se présenta dix minutes plus tard, Georges expliqua que sa voiture avait rendu l'âme et que son assurance ne pouvait pas lui en prêter une avant le lendemain matin. Il alla même jusqu'à insulter les représentants en assurance... ce qu'il était lui-même dans sa vie d'avant ! Le conducteur l'invita à monter à bord de son Audi A6 après avoir négocié

un paiement de quatre cents dollars en liquide, payables au départ de la course. Quatre cents dollars... Georges ne les avait plus ! Il donna à l'homme tout ce qui lui restait, soit un peu plus de trois cent vingt. L'autre empocha la somme et le voyage de l'homme de Griffintown reprit son cours.

Par chance, le conducteur n'était pas bavard. Sachant qu'il n'aurait pas été très rassurant pour lui de se faire poser ce genre de question par son client, Georges ne lui demanda pas s'il y avait des barrages routiers à l'approche de La Malbaie. En revanche, il surveillait la route, loin devant. En feignant d'avoir chaud, il vérifia que les fenêtres arrière n'étaient pas bloquées et qu'il pourrait quitter le véhicule à la hâte à tout moment en cas d'événement inattendu. À sa grande surprise, vers dix-neuf heures, l'automobile s'arrêta sur le boulevard de Comporté, entre le *marché Métro* et le fleuve Saint-Laurent. Durant le voyage, rien n'avait interrompu la course qui, pour Georges, touchait à sa fin.

Dès qu'il sortit de l'Audi A6, il ressentit la fraîcheur de l'air marin. Une autre difficulté se présentait déjà à lui. Tous les hôtels de La Malbaie étaient réservés depuis plusieurs mois. Il lui fallait désormais trouver un endroit où dormir. Le plus simple se résumait peut-être à se faire enfermer dans un commerce. Idéalement, une pharmacie, car non seulement il y trouverait quelque chose à manger, mais aussi, de quoi renouveler son maquillage. Il y en avait plusieurs. Elles étaient d'ailleurs assez occupées, le volume de la population étant beaucoup plus important qu'à l'habitude. Il entra donc dans l'une d'entre elles...

Après avoir pris le chemin des toilettes, il s'y enferma, se déshabilla entièrement et cacha tout ce qu'il avait sur lui dans le faux plafond. Il se démaquilla ensuite jusqu'à ce que son reflet disparaisse complètement du miroir. D'abord beige à cause du fond de teint, l'eau du robinet devint noire lorsqu'il se frotta les cheveux pour en éliminer le cirage. Bientôt, il redevint tel qu'il était depuis presque un an, un être parfaitement invisible ! Ayant débarré la porte, il attendit sagement qu'une personne l'ouvre de l'extérieur, sortit, puis se retrouva dans la pharmacie, nu, libre et invincible.

La nuit tombée, Georges entendait toutes sortes de bruits provenant de l'extérieur... Beaucoup de voitures, beaucoup de gens qui parlaient et criaient. Des bruits de bouteilles de verre qui se cassent en frappant le sol, des sirènes de police et même, des bruits d'hélicoptères ! Sans doute ceux des chefs d'État. Difficile de connaître leurs activités du jour. Que faisaient-ils, ce soir-là, au *Fairmont* ? Allaient-ils tous manger au restaurant étoilé du *Manoir Richelieu* ? Est-ce que certains empruntaient leur hélicoptère pour quitter l'enceinte la mieux gardée au monde afin de se rendre dans un autre hôtel, à Québec, ou bien se dirigeaient-ils vers leur chambre pour s'y reposer ? Peut-être se rendaient-ils au casino... après une bonne poitrine de poulet *Saint-Hubert* ? *Peu importe*, se dit Georges, *ils seront tous là demain et je pourrai leur parler. Une fois que ma condition aura été révélée, je ne serai plus pourchassé.* Il est vrai qu'avec plus de deux mille journalistes sur place, son secret volerait en éclats et le monde entier apprendrait son existence avec stupéfaction.

Joren Leendert était arrivé le premier au *Manoir Richelieu*. Le fameux journaliste couvrait l'événement international pour le *Journal de Montréal*, le dernier quotidien francophone en

papier de la métropole québécoise ! Par chance, il avait sa chambre au *Fairmont*, ce qui n'était pas le cas de tous les journalistes. Déjà, il avait rencontré et interrogé plusieurs intervenants, y compris le directeur de l'établissement, afin qu'il lui détaille l'ampleur des travaux effectués en amont du G7. L'arrivée du président américain Donald Trump avait été l'un des moments forts du jeudi. Les sujets à traiter étant très nombreux, les journalistes avaient l'embarras du choix. Le lendemain, 8 juin, Leendert devait rencontrer le directeur de la sécurité de la délégation allemande, monsieur Hans Baumann, afin de le questionner sur la préparation de la chancellerie, madame Angela Merkel, en vue de ce G7 québécois.

Stéphane Laroche était arrivée peu après Georges. En passant devant le premier panneau qui indiquait la direction du *Manoir Richelieu*, elle s'était demandé si elle n'était pas partie sur un coup de tête. Après tout, rien n'indiquait, dans la lettre de Georges Delson, qu'il sollicitait sa venue en cas de besoin. Cependant, elle avait sauté dans une voiture de la police de Montréal pour se rendre au plus vite à La Malbaie. N'était-ce pas qu'une réaction au sentiment de culpabilité qui la rongait ? Peut-être...

Sa principale difficulté fut aussi de trouver un endroit où dormir. Il n'y en avait pas. Toutes les chambres avaient été prises d'assaut en septembre 2017, lorsque Justin Trudeau avait fait connaître les dates retenues pour le G7 de Charlevoix-Est. La capitaine avait bien songé se rendre au commissariat le plus proche afin d'y trouver un abri pour la nuit, mais là encore, un problème majeur l'en empêchait : elle n'avait aucune accréditation. De plus, elle portait l'uniforme du SPVM et conduisait une voiture de patrouille du même service, et ce, sans avoir précisé avec exactitude l'utilisation qu'elle en ferait dans les heures suivant son départ de Montréal. Naturellement, elle allait devoir, tôt ou tard, fournir des explications à ses supérieurs. Pour ce soir, elle dut se résoudre à passer la nuit dans son véhicule. Faibles étaient les chances pour qu'elle parvienne à trouver le sommeil.

Jim Lambeer, pour sa part, était arrivé le dernier. L'embarquement avait été rapide, l'agent de la CIA ayant anticipé l'action en préparant à l'avance les bagages nécessaires à une telle intervention. De même, ses hommes se tenaient prêts à partir à tout moment. Le puissant hélicoptère qui les transportait à plus de 200 km/h avait dû exécuter deux atterrissages sur des bases militaires pour refaire le plein, du fait que son autonomie de vol était de six cents kilomètres. Il avait enfin rejoint le stationnement qui se trouve derrière les piscines du Manoir, juste à côté des terrains de tennis et du mini-golf. Lorsqu'il posa le pied sur le bitume, Lambeer frissonna. Il était à nouveau à la poursuite de sa proie ! Il posta les quatre hommes qui l'accompagnaient à des points de surveillance précis. Trois devraient observer les entrées du *Manoir* pour trouver Stéphane Laroche, tandis que le quatrième, en civil, inspecterait tous les faits et gestes de Joren Leendert. Avec cette manière de faire, Jim Lambeer ne pourrait manquer la moindre prise de contact de Delson avec l'un ou l'autre de ces deux protagonistes.

Enfin, comme il ne devait pas exclure une action en solo de la part de l'homme invisible, il avait installé deux caméras miniatures, une à vision thermique et l'autre à vision normale, dans le couloir qui menait à la chambre du Premier ministre du Canada et de son épouse. Répétant la stratégie qui avait permis au défunt monsieur X de mettre la main sur Georges Delson, Lambeer installa des caméras similaires dans les entrées du grand salon où le lendemain, se dérouleraient les rencontres devant réunir les sept chefs d'État les plus puissants du monde. Quand tout fut fait, il était persuadé d'avoir mis toutes les chances de son côté pour empêcher

Georges Delson de se livrer seul. Sûr qu'il le capturerait juste avant qu'il le fasse. Il avait également un atout dans son jeu, mais qu'il n'utiliserait qu'en cas de difficulté.

Ainsi donc, Stéphane Laroche, Joren Leendert, Jim Lambeer et Georges Delson s'étaient retrouvés à La Malbaie pour y interpréter les scènes du dernier acte. Même s'ils ne visaient pas le même dénouement, pour chacun, «l'opération G7» avait commencé.

Dès les premières heures du matin, Georges s'était rendu dans les toilettes de la pharmacie afin d'y récupérer ses vêtements. Dans le rayon des cosmétiques, il avait choisi les fonds de teint dont il avait besoin, mais, n'ayant pas trouvé de cirage, il avait opté pour un chapeau mou d'été, repéré dans le rayon des crèmes solaires et protections anti-UV. Une fois prêt, il ne lui restait plus qu'à s'enfermer dans les toilettes, attendre quinze ou vingt minutes après l'ouverture, sortir comme si de rien n'était et s'éclipser.

C'est exactement ainsi que les choses se déroulèrent. Quand Georges Delson se retrouva sur le boulevard à respirer l'air salin, l'activité anti-G7 battait déjà son plein. La température était un peu fraîche et la pluie menaçante, ce qui n'était pas une bonne nouvelle pour lui. D'une part, il portait des verres fumés et devait être sans doute le seul de la ville à le faire et d'autre part, il craignait qu'une averse ne détériore son maquillage, ce qui l'obligerait à se cacher pour dissimuler son étrangeté.

Ce n'était pas la première fois qu'il visitait le *Manoir Richelieu*. Plus jeune, il en avait apprécié tout le luxe lors d'une semaine de vacances passée en compagnie de celle qui, finalement, n'était pas devenue sa femme. Il connaissait donc bien le décor et aussi, pour éviter toute surprise éventuelle, il avait consulté des dizaines de pages Internet qu'il avait bien mémorisées. En revanche, il n'avait pas, à proprement parler, planifié de scénario très précis, ayant décidé d'agir selon les événements.

Ce qui était sûr, c'est qu'une fois à proximité de son objectif, il devrait se séparer de son maquillage et de son costume pour entrer dans la forteresse la mieux gardée du Canada et il devrait le faire sans la moindre hésitation. Son invisibilité lui permettrait sûrement de passer à travers les lignes de défense et atteindre le grand salon. En pensant à cela, il lui vint à l'esprit les visages de monsieur X et de l'agent Lambeer. Du coup, il réalisa que son pouvoir était tel, qu'il lui était permis de se présenter sans crainte dans cette pièce réunissant les sept plus grands chefs d'État. Tous seraient à sa merci...

Observant la foule, Georges nota que celle-ci était très nombreuse. Le long de la route qui bordait le fleuve, les autocars se comptaient par dizaines. En les examinant, il reconnut celui dans lequel il avait failli monter la veille. À part les conducteurs qui se reposaient à l'avant, ils étaient tous vides, les manifestants s'étant regroupés plus loin. Alors qu'il poursuivait son chemin, Georges entendit des voix qui chantaient en chœur sur un rythme de revendications des refrains peu flatteurs pour les hauts dirigeants de ce monde.

Plus il avançait sur la route 362 en direction de la rue Richelieu menant tout droit au Manoir, plus la présence humaine se faisait dense. Quelque deux mille personnes se tenaient là, face à une barrière de sécurité renforcée par la présence de dizaines de policiers. C'est à partir de ce moment que le niveau de difficulté augmenta. Le *Manoir* se trouvait à environ un

kilomètre et les autres chemins permettant d'y accéder étaient peu nombreux. Par le fleuve, impossible ! Il faudrait nager sous l'eau pour ne pas être vu, puis escalader la falaise avant de tomber nez à nez avec des policiers, des soldats, des gardes du corps, des mercenaires et des tireurs d'élite. Autre possibilité : suivre la route 362 et couper par *l'Auberge des 3 Canards*, située tout près du Manoir. Mais là encore, sûrement qu'il y aurait beaucoup de policiers.

Tout bien considéré, Georges estima que la meilleure stratégie se résumait à rester parmi les manifestants qui durant la journée, finiraient bien par plonger dans la violence. Voilà qui occuperait les forces policières et qui pourrait permettre à Georges de débiter son ascension vers le Manoir. Durant deux heures, il ne se passa pas grand-chose. Malgré le froid et la pluie fine qui lui glaçaient le dos, Georges se dit qu'il serait peut-être préférable de quitter les lieux pour retirer ses vêtements et son maquillage. Une fois invisible, il monterait jusqu'au *Fairmont*. Il en serait quitte pour un bon rhume ! Alors qu'il allait rebrousser chemin, il constata que la foule avait doublé de volume et qu'il était désormais entouré de toutes parts. Il tenta de se frayer un passage quand tout à coup, telle une mer déchaînée, une lourde et puissante vague humaine le submergea.

Parmi les manifestants, certains exerçaient une poussée vers l'avant afin de mettre sous pression les policiers qui se tenaient de l'autre côté des barrières. De toute sa vie, jamais Georges n'avait vécu pareille chose ! Les gens se bousculaient, pendant que ceux qui se trouvaient au milieu étouffaient presque. N'aimant pas cela du tout, il tenta, encore et encore, de se faufiler parmi les gens, mais en vain. Les manifestants anti-G7 se ruaient de plus en plus et jetaient des canettes vides sur les policiers. Soudain, Georges aperçut un espace libre. Il s'empressa donc de tourner à droite pour fuir la masse.

Alors qu'il allait y parvenir, il sentit deux mains le pousser très brutalement au milieu du dos. Après avoir entendu ses vertèbres craquer, il tomba à genoux en lâchant un cri de douleur et se rattrapa en enlaçant la personne devant lui au niveau du bassin. Son dos lui faisait un mal de chien ! Il connaissait le sens de ce craquement, la raison de cette terrible souffrance. Rendu au sol, bien qu'il avait l'impression qu'on le poignardait littéralement, il parvint à s'extirper de la foule et à gagner le bord de la route. Le mal était insupportable. Il sentait ses pieds, ses jambes, son corps au complet, mais était incapable de se relever.

La rage des manifestants redoubla en même temps que le ciel s'assombrit, pendant que Georges souffrait un véritable martyre. Sûrement une fracture, peut-être plusieurs, résultant de son ostéoporose sévère...

Peu de temps s'écoula avant que la pluie augmente au point de détériorer son maquillage, qui commença à ruisseler le long de la route. Heureusement, personne ne portait attention à lui. Un peu plus loin, dans l'herbe, à quelques mètres à peine, il vit un masque *Anonymous*. Aussitôt, il se traîna jusqu'à lui et le plaça à la hâte devant son visage. Ceci fait, il fouilla dans sa poche et en retira le téléphone cellulaire à carte acheté à la gare Centrale de Montréal avant son départ. Il composa le numéro de Stéphane Laroche, qui décrocha dès la première sonnerie.

— Capitaine... Capitaine... articula Georges en suffoquant de douleur. Capitaine, je suis là... Je suis blessé... Quelqu'un m'a poussé... Mon dos a craqué et je n'arrive plus à me relever...

— Où êtes-vous, monsieur Delson ? cria Stéphane Laroche qui l'entendait gémir de douleur. Où êtes-vous ?

Mais la ligne se coupa. La policière rappela, mais sans succès. Paniquée, elle eut le réflexe de contacter Joren Leendert.

—Monsieur Leendert, dit-elle, haletante. Georges Delson est à La Malbaie ! Il vient de m'appeler et il est blessé !

—Où est-il, exactement, capitaine Laroche ? Nous irons le chercher...

—Je ne le sais pas... La ligne s'est coupée avant qu'il me le dise. Il est sans doute dans le groupe des manifestants, en bas de la rue Richelieu.

—Je ne peux m'y rendre maintenant, capitaine, mais, allez-y et tenez-moi au courant. Pendant ce temps, je trouverai des autorisations pour vous faire passer les barrages.

—OK, j'y vais !

Stéphane démarra sa voiture et après deux kilomètres à peine, se rangea sur le côté. Les manifestants étaient à quelques pas devant elle. Elle descendit de l'auto et courut vers eux tout en regardant si un homme étendu au sol ne se trouvait pas sur les côtés de la rue. Reprenant son téléphone, elle recomposa le numéro du dernier appelant dans l'espoir d'entendre, malgré tout ce bruit, une sonnerie à proximité. Hélas, pas de réponse. Puis elle reçut un texto :

—Je vous vois !

Elle redoubla d'énergie, regarda à droite, à gauche... partout... Enfin, à une vingtaine de mètres devant elle, sur la droite, dissimulé derrière des bosquets, elle aperçut le corps d'une personne allongée portant un masque et regardant dans sa direction en hochant la tête pour indiquer qu'il s'agissait bien de celui qu'elle cherchait. Elle venait de le trouver ! Rapidement, elle se précipita vers lui.

—C'est vous, Georges ?

—Oui... J'ai un mal de chien ! Je ne peux pas me relever seul... J'ai une maladie des os... ils se cassent facilement...

—Je vais vous aider. Attendez...

Stéphane passa ses bras sous les aisselles du blessé et le tira vers le haut.

L'entendant lancer un cri de douleur, elle le reposa. Alors qu'elle allait recommencer, elle fut durement poussée par une personne se trouvant à sa droite, ce qui la fit basculer sur la gauche, jusqu'à ce qu'elle se retrouve allongée sur le côté. Tombé avec elle, Georges émit un cri encore plus strident que le précédent. L'homme en uniforme noir qui venait d'assener un violent coup de pied à la policière tentait de le relever sans se soucier de sa fracture. Sans hésiter, Stéphane sortit son arme, se releva et posa la pointe du canon sur la tête de l'assaillant...

—Lâchez-le, ou je vous tire une balle dans la tête ! cria-t-elle alors que l'averse prenait l'allure d'une tempête.

S'exécutant, l'homme laissa tomber sa prise sans aucune précaution.

—Qui êtes-vous ? chercha à savoir Stéphane.

Comme l'inconnu ne répondit pas, elle le frappa d'un violent coup de crosse sur la tête. Après qu'il se soit effondré, elle lui retira ses bottes et le menotta aux pieds. Ensuite, elle lui subtilisa son système de communication et se pencha de nouveau sur Georges Delson pour lui signifier qu'ils devaient déguerpir au plus vite.

—Je comprends, répondit ce dernier.

Avec soin, mais sans s'attarder, ils additionnèrent leurs efforts jusqu'à ce qu'il parvienne à se remettre debout. Il pouvait marcher, mais devait s'appuyer lourdement sur la capitaine. La fracture dans son dos l'empêchait presque de respirer. Une fois à la voiture, Stéphane l'aida à s'allonger sur le siège arrière, s'installa derrière le volant, démarra et s'éloigna des lieux, bien décidée à aider l'homme invisible, peu importe le prix.

Sur le siège passager, provenant de l'appareil de communication subtilisé à l'assaillant de Georges, la capitaine entendit le rire de celui qui avait commandité son agression...

La voiture de patrouille qui transportait l'homme invisible roula quelques minutes en direction de Tadoussac, emprunta un chemin plus étroit et s'arrêta à l'entrée d'une zone boisée. Ainsi, nul ne pourrait la voir à partir de la route. La pluie avait presque cessé lorsque Stéphane ouvrit la porte arrière pour examiner l'état de son passager.

— Comment allez-vous, Georges ? C'est quoi cette maladie dont vous souffrez ?

— Je fais de l'ostéoporose très sévère au niveau de la colonne vertébrale, lui dit-il d'un ton démontrant qu'il avait retrouvé son calme. J'ai déjà eu ce genre de fracture plusieurs fois. J'ai la colonne d'une personne de quatre-vingts ans.

— Êtes-vous en mesure de bouger ?

— Je crois que oui, mais c'est très douloureux... J'ai l'impression d'avoir un couteau planté dans le milieu du dos.

— Que dois-je faire pour vous aider ?

— Me donner des médicaments contre la douleur... Je dois éviter de bouger trop, aussi.

— Pour les calmants, indiqua la policière, je ne peux rien faire maintenant... Je suis désolée pour la douleur, mais je n'en ai aucun sur moi. Les hommes de Lambeer nous cherchent sûrement et nous devons agir vite. Quel était votre but, exactement, en venant ici ? Vous pensiez pouvoir entrer facilement dans le *Manoir* et vous présenter à Justin Trudeau ?

— Pas tout à fait... répliqua Georges. Je voulais interrompre une réunion des chefs d'État afin que tous sachent que j'existe... eux, les journalistes... le monde entier... Pour qu'on me laisse tranquille et que je sois placé sous la haute protection de mon pays. Je voulais redevenir normal, retrouver ma vie d'avant.

— Je vous comprends, dit la policière. Je vous demande pardon pour la façon dont je me suis comportée avec vous lors de notre dernier entretien. Je ne pensais qu'à moi... Je ne réalisais pas vraiment ce qui vous arrive et surtout, je ne me rendais pas compte de tout ce que vous avez fait pour me venger et me protéger de ces gens. Je suis désolée, pardon.

— Mais vous êtes là aujourd'hui, enchaîna Georges. Et ce que j'ai fait pour vous hier, vous êtes en train de le faire pour moi aujourd'hui ! C'est moi qui suis désolé de perturber ainsi votre existence.

Dans les minutes qui suivirent, la jeune femme aida Georges à s'installer dans une position plus confortable en l'entourant de différents articles trouvés dans la valise. Après quoi, elle lui demanda la permission de lui enlever son masque et son chapeau. Sous le masque, le fond de teint avait beaucoup coulé et le visage était parsemé de trous à travers lesquels on distinguait le tissu du siège de la voiture. Les yeux de l'homme invisible troublèrent particulièrement la

policière... Deux trous béants. Sous le chapeau, elle ne voyait aucune forme : pas de cheveux et pas de front. Le haut de la tête était également inexistant. Georges observait sa bienfaitrice. Elle avait de magnifiques yeux bleus. Voyant bien son étonnement, il l'invita à le toucher pour s'assurer que sa tête était bien là. Ce qu'elle fit, en plus de passer sa main sur son visage. Georges enleva ses gants et sans qu'elle ne s'y attende, il saisit son poignet à l'aide de sa main droite.

— Vous voyez, Stéphane, je suis bien là... Sans vraiment l'être.

— C'est complètement fou ! laissa entendre la capitaine.

Un léger bourdonnement vint interrompre ce moment de calme. Stéphane, qui connaissait l'origine de ce bruit, s'extirpa rapidement de la voiture, dégaina son arme, leva la tête vers le ciel et tira... Le drone de moins d'un kilo fit un bon en arrière d'une bonne dizaine de mètres et alla s'écraser au pied d'un sapin bleu du Colorado. Pour quelque temps, Lambeer était aveugle.

Puisqu'il fallait agir vite, chacun revint à la raison. Jim Lambeer était parvenu à les trouver grâce au téléphone cellulaire de la policière qui était sur écoute. Georges étant gravement blessé, ils devaient le conduire et le faire entrer dans l'enceinte du *Manoir Richelieu*. L'un des hommes de Lambeer avait déjà été neutralisé, mais Stéphane ignorait combien d'agents, au juste, étaient aux trousses de l'homme invisible. Sans doute quatre ou cinq, peut-être moins. Assez efficace pour mener une opération avec succès, mais en nombre insuffisant pour attirer l'attention de tous les services de sécurité des autres délégations.

Stéphane et Georges échangèrent leurs idées. Les possibilités n'étaient pas légion. De nuit, sur l'eau, grâce à une embarcation non motorisée, ils pourraient accoster la falaise, l'escalader et ainsi, gagner la terrasse du Manoir... Ils pourraient aussi monter dans le petit train de Charlevoix, sauter du wagon à la hauteur du *Manoir* et escalader la falaise. Ou encore, par la route 362, il leur suffirait de traverser près d'un kilomètre de boisé et aboutir derrière le pavillon du *Fairmont*. Enfin, ils pourraient prendre en otage un pilote d'hélicoptère réservé aux touristes et l'obliger à atterrir devant l'entrée principale du Manoir...

Alors qu'ils réfléchissaient, le cellulaire de Stéphane résonna pour indiquer qu'elle venait de recevoir un texto. Elle ne le consulta pas tout de suite, préférant peaufiner un bon plan.

Escalader... impossible, vu la condition physique de Georges. Donc l'embarcation et le train, à oublier. Pourquoi pas l'hélicoptère, alors ! Puisque Georges voulait révéler son existence au monde entier, cette manière de faire n'était pas totalement dénuée de sens. Sauf qu'un tel atterrissage n'était pas prévu. Du coup, l'appareil ne serait sûrement pas autorisé à se poser, sans compter que les policiers et les militaires le verraient comme une menace majeure. Assez pour ordonner qu'on le détruise. Restait la traversée du boisé, ce qui signifiait abandonner la voiture et marcher en terrain accidenté avec Georges, accidenté lui-même, pour ainsi dire... La distance à parcourir n'était pas grande, mais périlleuse. De plus, à n'en pas douter, des agents de sécurité armés se trouveraient sur le chemin. Mais puisqu'elle était elle-même armée, peut-être que la capitaine pourrait forcer le passage...

Le cellulaire résonna pour la deuxième fois pour lui rappeler qu'elle avait reçu un texto. Elle le saisit et pressa le bouton de reconnaissance d'empreinte digitale. Le message provenait d'un numéro qu'elle ne connaissait pas. Il montrait une photo qu'elle distinguait mal dans son petit format. Elle posa donc le doigt dessus pour l'agrandir. Un homme bâillonné, l'air terrorisé, avait un pistolet pointé sur la tempe. Sous la photo, un seul mot :

—Échange ?

C'est alors que l'identité de l'otage revint à l'esprit de la capitaine Laroche... il s'agissait de monsieur Z ! Sans tarder, elle annonça à Georges que Lambeer tenait Z, qu'il menaçait de le tuer et qu'il proposait un échange : Z contre l'homme invisible.

—Nous avons notre plan pour entrer ! ironisa Georges.

C'est alors que Stéphane lui apprit que parmi les journalistes accrédités, elle avait un contact à l'intérieur du Manoir. Un plan commençait à naître dans son esprit... Répondre à Lambeer qu'elle était d'accord pour procéder à l'échange, et prévenir Joren Leendert afin que lui et d'autres journalistes soient présents à l'endroit où aurait lieu la rencontre. Ainsi, le monde saurait, Lambeer ne pourrait pas tuer Z et encore moins quitter le *Fairmont* avec l'homme invisible dans ses bagages. Mais comment faire pour prévenir le journaliste, alors que le téléphone cellulaire de Stéphane était placé sur écoute ? Georges lui proposa le sien, mais depuis son appel, Lambeer avait sans doute donné l'ordre de le mettre également sur écoute.

Les deux comparses décidèrent de répondre à Lambeer et de s'enquérir du lieu où se déroulerait l'échange. Plutôt que de leur transmettre l'information, l'agent leur demanda où ils se trouvaient. Avant de répondre, Georges signifia à Stéphane que la rencontre ne pouvait se dérouler à l'extérieur du Manoir. L'idéal serait devant l'entrée principale de celui-ci. Lambeer refusa et proposa les écuries. Impossible, dans l'état de Georges, car le terrain était trop difficile à pratiquer. Pendant que la conversation par textos se poursuivait, la capitaine avait redémarré sa voiture et mis le cap sur Baie-Saint-Paul.

Pour elle, l'unique façon d'entrer au *Manoir* consistait à emprunter la voie des airs. C'est pourquoi elle entendait se rendre à la compagnie d'hélicoptères touristiques devant laquelle elle était passée peu avant son arrivée à La Malbaie. Un nouveau texto fut envoyé à Lambeer, le sommant de faire autoriser l'atterrissage d'un hélicoptère sur le site du Manoir. À des fins de confort pour lui, il répondit que cela n'était possible que sur le stationnement arrière du *Fairmont*. Là où se trouvait son propre hélicoptère.

Stéphane Laroche espérait vivement que Joren Leendert serait présent, lui et d'autres journalistes, pour empêcher Lambeer de parvenir à ses fins. En chemin, elle arrêta la voiture pour acheter des médicaments contre la douleur, de l'eau, de quoi manger un peu et un nouveau téléphone à carte avec lequel elle pourrait communiquer avec le journaliste et le tenir informé du fil des événements... Or, après quelques tentatives, elle ne reçut aucun signe de lui.

Bientôt, la voiture arriva devant la maison particulière qui abritait la compagnie d'hélitourisme. Elle frappa à la porte, puis un homme vint ouvrir. À l'intérieur, il faisait chaud et on entendait des cris d'enfants qui jouaient.

—Bonjour, Monsieur. Police ! J'ai besoin de votre hélicoptère immédiatement, lança fermement la capitaine.

L'homme fut d'abord un peu surpris, puis lui répondit que ce n'était pas possible.

—J'ai besoin de votre hélicoptère maintenant ! répéta Laroche en pointant son arme sur lui.

—D'accord... d'accord... finit par accepter l'autre, visiblement impressionné. Mais de quoi s'agit-il ?

—Opération classée top secret ! Faites vite... Pas d'appel téléphonique, vite !

L'homme se prépara rapidement, toujours sous la menace de l'arme, puis quelques minutes plus tard, les hélices de son appareil tournaient à pleine vitesse. Stéphane le pria de l'aider à sortir Georges de la voiture, lequel, bien sûr, avait remis son masque et son chapeau. Malgré une douleur à peine atténuée par les médicaments qu'il venait juste de prendre, Georges s'installa dans la petite cabine. Le pilote l'attacha solidement à son siège et monta à l'intérieur, pendant que Stéphane prit place sur le siège avant.

—Où allons-nous ? questionna l'homme.

—Pas loin... décollez !

L'appareil quitta le sol et gagna de la hauteur. Une fois la cime des arbres dépassée, l'objectif était déjà en vue.

—Posez-vous sur le stationnement arrière du *Manoir Richelieu*, commanda la policière.

—Mais nous ne pourrons pas ! répliqua le pilote. L'endroit est gardé par des centaines de personnes... Il y a plusieurs mois, le gouvernement fédéral m'a fait parvenir une interdiction officielle de vol durant la tenue du G7 ! Mais qui êtes-vous ?

—Vous pourrez vous poser sans problème. Quand nous serons arrivés, vous aiderez mon ami à descendre de votre hélicoptère et vous rentrerez chez vous. Vous avez bien compris ? Pas de surprise, monsieur, vous êtes au cœur d'une opération spéciale... Si vous ne faites pas ce qui vous est demandé, vous serez poursuivi par le gouvernement du Canada ! Avez-vous bien compris ?

Ce à quoi le pilote répondit par l'affirmative. Tout en s'exécutant, il se dit que les propos de son invitée-surprise étaient peut-être vrais, car effectivement, il ne recevait aucune communication alors même qu'il s'apprêtait à atterrir sur le stationnement du *Manoir* en plein G7.

Moins de trois minutes après le décollage, l'hélicoptère toucha le sol. Le pilote détacha Georges et l'aida à descendre, tandis que la capitaine quittait elle aussi l'appareil. Le pilote reprit les commandes, décolla et disparut très vite. Il ne resta bientôt plus qu'un son. Puis plus rien.

Stéphane Laroche et Georges Delson étaient seuls sur le stationnement. Un autre hélicoptère était là, de couleur noire, sans aucune indication particulière sur le flanc. Quand une porte s'ouvrit, Georges reconnut Lambeer. Il en fut de même pour Stéphane, qui regardait partout autour d'elle dans l'espoir d'apercevoir des journalistes. Mais malheureusement, il n'y avait personne. Alors que le soir tombait, trois autres hommes, dont celui qu'elle avait frappé plus tôt, sortirent de l'hélicoptère de la CIA.

—Où est monsieur Z ? s'enquit Stéphane.

—Il n'y a pas de monsieur Z, capitaine Laroche, rigola Lambeer. La photo que vous avez reçue est un montage. Vous êtes tellement naïve ! Monsieur Z est chez lui, confortablement installé, loin de tous nos tracas... Quant à votre fameux journaliste, il ne viendra pas. Il est sous notre surveillance et nous avons mis son téléphone hors service. Nous n'aurons donc pas le plaisir de faire la une du *Journal de Montréal* demain !

Lambeer et ses acolytes commencèrent à avancer vers Delson et Laroche lorsque, sans aucune raison apparente, les quatre s'effondrèrent en même temps sur le sol.

Les corps à peine tombés, quatre personnages sortis de nulle part, tout de noir vêtus, le visage entièrement recouvert d'une cagoule, exception faite des yeux et de la bouche, coururent vers Georges et Stéphane, encore sous le choc.

— Qui êtes-vous ? leur lança Stéphane.

— Il faut partir... Vite !

— Ils sont morts ? interrogea Georges, qui peinait à se déplacer.

— Non, juste assommés, répondit l'un des hommes. Ils ont reçu une balle en plastique sur le crâne... C'est comme un coup de poing de Georges Saint-Pierre. Ils ne sont pas en danger, car la balle s'écrase au moment de l'impact. Mais dépêchez-vous... ils ne resteront pas inanimés éternellement ! Nous n'avons que quelques secondes !

Tout en accompagnant le groupe d'assaut, Stéphane fit un léger détour vers Lambeer, histoire de le voir de près et de lui démolir le visage à son tour. Mais une fois à sa hauteur, elle réfréna son geste, tout comme elle renonça à l'envie de lui cracher à la figure. Elle rejoignit plutôt les membres de l'équipe d'intervention. Soutenu par deux d'entre eux, Georges vivait un inexprimable calvaire. Il avait vraiment besoin d'un médecin, et vite.

Alors que le groupe se trouvait encore dans le stationnement et qu'il approchait de l'entrée du Manoir, Jim Lambeer rouvrit les yeux, dégaina son arme munie d'un silencieux, et tira une fois. Aussitôt, Georges lâcha un terrible cri de douleur ! Voyant que la balle l'avait touché dans le dos, à la hauteur du cœur, les hommes qui le portaient pressèrent le pas. Stéphane avait elle aussi crié, redoutant que quelque chose ne soit arrivé à son protégé, qui gémissait maintenant de façon continue. Pour Lambeer, toujours allongé sur le stationnement, l'homme invisible était mieux mort que livré à un autre pays que les États-Unis. C'est pourquoi il n'avait pas hésité à faire ce qu'il fallait pour l'atteindre mortellement.

Une fois entré dans l'enceinte du *Manoir Richelieu*, chaque membre de la petite équipe retira sa cagoule et alla vers l'ascenseur, qui les accueillit sur-le-champ. Dans l'empressement du moment, Stéphane reconnut l'un des quatre hommes... Joren Leendert ! Tous entrèrent dans la chambre 663, récemment entièrement rénovée. Plusieurs personnes s'y trouvaient, dont une femme en blouse blanche et Hans Baumann, le directeur de la sécurité de la délégation allemande. Un homme de Lambeer était également présent, mais il était inconscient. Ses pieds et ses mains étaient attachés solidement et ses yeux bandés. La pièce avait été aménagée en véritable hôpital de campagne... *Sans doute par les autorités, en cas d'incident impliquant un chef d'État*, pensa Stéphane. Tout cela n'avait certainement pas été mis en place pour recevoir Georges Delson...

Le corps de ce dernier fut étendu sur l'un des deux lits. Il avait très mal et son sang commençait à colorer les draps blancs.

— Mais qui êtes-vous vraiment ? demanda Stéphane à Joren.

— Je suis votre ami du *Journal de Montréal*, capitaine Laroche.

— Mais comment saviez-vous ?

— C'est moi qui ai posé les micros chez vous, l'an dernier...

Georges, qui se plaignait d'une très forte douleur à la poitrine, interrompit l'entretien. Quand la docteure s'approcha de lui, Georges la reconnut. Il s'agissait d'une femme d'à

peine un mètre soixante, un peu forte, dont le timbre de voix était très doux : Sofia Makine, l'omnipraticienne qui le suivait pour ses problèmes d'ostéoporose... *Mais que fait-elle là ?* se demanda-t-il.

Sentant sa douleur augmenter à nouveau d'un cran, il appela Stéphane.

—Aidez-moi à enlever mon masque, s'il vous plaît, capitaine.

Celle-ci s'approcha de lui, s'assit au bord du lit, à sa gauche, souleva sa tête et ôta le masque *Anonymous*. La tête d'un homme était bien là et pourtant, on ne pouvait la voir.

—Stéphane, j'ai très mal... Je perds beaucoup de sang, articula faiblement Georges. Restez près de moi, s'il vous plaît. Donnez-moi la main.

Alors qu'il parlait avec une voix de moins en moins audible et qu'on venait de le brancher à un électrocardiogramme, la docteure et deux techniciens entreprirent de le soigner. On entendait son cœur battre... trop vite pour une personne allongée ! Beaucoup trop vite ! Comme il devait être opéré à l'instant, on lui fit une injection, pendant que Stéphane lui tenait toujours la main. Sa tête, aussi. Soudain, le cœur cessa de battre. C'est alors qu'un phénomène prodigieux se produisit... Georges Delson réapparut ! Chacun put voir son visage, ses cheveux, ses mains ! Il y eut une seconde intemporelle, comme cela survient lorsque l'être humain vit le plus grand moment de son existence. Très émue, la policière pleura. Deux de ses larmes tombèrent sur le visage de Georges, avant d'éclater comme du cristal. Puis, durant une seconde, elle posa ses lèvres sur les siennes. L'homme invisible était mort.

Après que chacun ait retrouvé la raison, toute l'équipe médicale se précipita vers le corps sans vie avec un défibrillateur. Anéantie, Stéphane fut bousculée pour faire place aux soignants. Le premier électrochoc ne donna rien. Pendant que la docteure Makine préparait le second, l'un de ses aides pratiqua un massage cardiaque. Le second électrochoc ne donna rien non plus. On lui en prodigua un troisième et alors que tout le monde scrutait le moniteur, le cœur repartit ! Tournant leurs yeux vers Georges, tous découvrirent avec émoi que son corps avait disparu. Il était vivant ! Inconscient, mais vivant.

Maintenant que tout était sous contrôle, Joren pria Stéphane de quitter les lieux sans poser de questions. Difficile, pour elle, car des questions, elle en avait plusieurs !

—Vous devez partir, capitaine. Georges est en sécurité. Il ne lui arrivera plus rien.

—Mais qu'allez-vous faire de lui ?

—Lui rendre sa vie. Vous avez été admirable. Il vous doit beaucoup. Vous serez raccompagnée à votre voiture et pourrez rentrer à Montréal.

—Monsieur Leendert, êtes-vous un... un agent secret canadien ?

Joren Leendert la regarda dans les yeux quelques secondes, hocha la tête pour acquiescer, puis ordonna qu'on lui fasse quitter l'enceinte du *Manoir Richelieu*.

Stéphane était bouleversée. Un peu sonnée, aussi, du fait que les dernières minutes avaient été les plus intenses de sa vie. Et on lui demandait brutalement de partir, ce qui lui était très difficile. Elle ne voulait qu'une chose : rester. Elle ne voulait pas quitter Georges. Mais comme elle n'avait pas le choix, elle devait se résigner. Une fois partie de la chambre, elle ressentit une terrible descente d'adrénaline. Marchant à pas lents, elle était songeuse, triste, épuisée, mais heureuse pour le fameux GD. Maintenant qu'il était sous la protection du gouvernement canadien, Lambeer ne l'attraperait jamais. En traversant le grand hall, elle

ne remarqua même pas que Justin Trudeau était là, en grande discussion avec le président français, Emmanuel Macron.

Pour leur part, Joren Leendert, Hans Baumann et Sofia Makine restèrent dans la chambre 663 afin de veiller sur Georges. Vers 1h30 du matin, le soi-disant journaliste du *Journal de Montréal* demanda à Hans Baumann à quelle heure l'avion de la chancelière allemande serait prêt à décoller pour Berlin. Baumann le lui précisa, tandis que Sofia Makine l'assura que le pronostic vital de Georges n'était plus engagé et qu'il pouvait voyager sans risque.

Pendant ce temps, la capitaine redescendait vers Montréal dans sa voiture du SPVM, avec le sentiment d'avoir accompli un acte de grande bravoure et sauvé la vie de Georges Delson. Hélas, elle ignorait qu'en vérité, elle venait de livrer l'homme invisible à une superpuissance militaire du Vieux Continent. Joren Leendert, Hollandais d'origine, était certes un agent secret... mais pas au service du Canada !

Au milieu de la nuit, un nouvel hélicoptère vint se poser près du Manoir, à l'intérieur des lignes de sécurité. Il s'agissait d'un hélicoptère autorisé. De la façade avant, Hans Baumann, accompagné d'un autre employé des services allemands, se dirigea vers l'appareil. Il poussait un fauteuil roulant transportant une personne immobile, comme si elle dormait. Son corps était enveloppé de couvertures et on ne pouvait distinguer son visage. Baumann et son acolyte la firent monter à bord, ainsi que le fauteuil roulant rétractable. Une fois tout le monde dans l'hélicoptère, celui-ci rejoignit les airs et prit la direction de l'aéroport de Bagotville.

Au même moment, dans la plus grande discrétion, une voiture officielle quitta le *Fairmont*. Il s'agissait d'un véhicule utilitaire de sport *Mercedes*, une automobile à très forte capacité d'accueil. Le palace roulant s'éloigna du *Manoir Richelieu*, vers le sud...

Jim Lambeer, dont la mission avait lamentablement échoué, ignorait toujours l'origine de ses assaillants. Pas une minute il n'avait vu le coup arriver. C'est pourquoi, lorsqu'il vit décoller l'hélicoptère et partir la *Mercedes*, il se mit en chasse des deux. Peut-être avait-il encore une chance de récupérer Georges Delson...

L'un de ses coéquipiers se lança à la poursuite de la voiture, tandis que lui, son pilote et un autre agent empruntèrent les voies aériennes pour suivre l'appareil qui venait de partir et dans lequel l'homme invisible semblait se trouver. Lambeer, qui n'en était pas à sa première diversion, ne s'était pas laissé duper.

Après que tout ce monde se fut éloigné en direction de Bagotville et Québec, le vrai Georges Delson embarqua avec Joren Leendert et Sofia Makine à bord d'un zodiac devant les conduire au beau milieu du fleuve Saint-Laurent, toutes lumières éteintes. Une fois sur place, Leendert arrêta les moteurs. Il faisait assez froid, à cet endroit. La brume empêchait de voir loin. On entendait le souffle de quelques rorquals qui nageaient dans le coin, ayant sans doute trouvé un trésor en plancton.

Quelques minutes passèrent et l'on vit soudainement surgir de la brume, presque sans bruit, la coque rouge et sombre d'un très grand navire commercial. Le zodiac, habituellement utilisé pour les expéditions de touristes désireux de voir des baleines de près, redémarra et s'approcha du bateau qui avançait très lentement, comme s'il voulait jeter l'encre et stopper

sa course. Sur le pont de celui-ci, bien plus haut, plusieurs marins s'affairaient en vue de repêcher le petit équipage qui se trouvait quelques mètres plus bas. Une véritable grue se mit en mouvement et bientôt, le zodiac et ses occupants furent séparés du fil de l'eau, soulevés dans les airs puis déposés sur le solide pont de métal. Le navire, qui ne s'était pas arrêté complètement, reprit ensuite de la vitesse. Si bien, qu'après quelques minutes, il ne resta plus aucune trace de la scène qui venait de se jouer au beau milieu des cétacés.

Après que Georges Delson et ses deux accompagnateurs furent conduits dans un espace renfermant plusieurs chambres, ils purent prendre du repos. L'homme invisible, toujours sous l'effet des drogues qu'on lui avait administrées au moment de l'opération, dormait à poings fermés. Il n'aurait donc aucun souvenir de ce qui venait de se produire.

À quelques kilomètres de là, l'hélicoptère transportant le corps que Lambeer pensait être celui de Georges vira sur la gauche et reprit le chemin du *Manoir Richelieu*. En même temps, l'Américain fut prévenu par le conducteur qui avait pris en chasse la *Mercedes* que celle-ci s'était soudainement arrêtée, avant de faire demi-tour. Humilié, Jim Lambeer demanda à son agent au sol de lui signaler sa position, puis vint le récupérer à quelques kilomètres au nord de Baie-Saint-Paul. Après quoi, l'hélicoptère continua sa course jusqu'aux États-Unis. Écœuré, le super-agent de la CIA venait de jeter l'éponge... Abandon qui, il le savait, lui coûterait sa carrière ! Son échec cuisant venait de le mettre à la retraite.

Le G7 se termina et le moment, pour les délégations étrangères, de quitter les lieux, arriva. Les citoyens de La Malbaie venaient de vivre un moment historique et dans quelques heures, la municipalité de Charlevoix-Est retrouverait sa quiétude. Chacun se souviendrait de l'effervescence du moment. Les commerçants feraient les comptes de cette folle fin de semaine et les hôtels réafficheraient leurs prix habituels, quatre ou cinq fois moins élevés qu'à cette occasion.

Pour chacune des délégations, partir était fort simple... sur le papier ! Les chefs d'État, hauts fonctionnaires et gardes rapprochées empruntaient la voie des airs, pour former un véritable ballet d'hélicoptères, tandis que le petit personnel rejoignait l'aéroport de Bagotville par autocars et automobiles. Bien entendu, les cent soixante-douze kilomètres à parcourir sur les routes 138 et 170 Est étaient sous la surveillance continue des Forces armées canadiennes et des différents services de police réquisitionnés. Le bruit courait d'ailleurs que du point A au point B, il y avait un policier ou un soldat derrière chaque sapin !

Dans les écuries du Manoir, l'agent de Lambeer resté sur place malgré lui, car fait prisonnier par Joren et compagnie, se réveilla allongé dans le crottin d'Hercule, le puissant cheval chargé des promenades en calèche. Incapable de se souvenir des événements des dernières heures, l'homme dut rentrer aux États-Unis par ses propres moyens.

Au terme de vingt-cinq minutes de vol, Hans Baumann posa le pied sur le tarmac. L'Airbus A340 de la République fédérale d'Allemagne étant déjà prêt au décollage, il y rejoignit la chancelière Angela Merkel, qui se retira aussitôt dans la partie privative de l'avion. Comme celui-ci était vaste, monsieur Baumann ne doutait pas qu'il serait très facile de dissimuler la présence de l'homme invisible à sa supérieure. À l'autre extrémité de l'appareil, se trouvaient

Joren, habillé en civil, ainsi que Sofia. Sur une civière, Georges, qu'on maintenait presque constamment en état de sommeil, récupérait de ses blessures, ignorant totalement tout de ce qui se tramait. Déposés par le navire au port de Montréal, les trois protagonistes avaient ensuite été conduits à l'aéroport militaire de Bagotville par une voiture du Consulat général d'Allemagne, sur l'ordre préalable d'Hans Baumann.

Après les vérifications d'usage, le magnifique oiseau de métal vint se placer en bout de piste. Il amorça doucement sa course, jusqu'à ce que ses réacteurs lui procurent suffisamment de puissance pour quitter le sol canadien. Dans neuf heures à peine, il atterrirait à Berlin, sans escale à Montréal ou New York, comme c'est normalement le cas des vols réguliers.

De temps en temps, Georges se réveillait, tandis que Sofia Makine le rassurait en lui garantissant que tout était sous contrôle et qu'il était désormais en sécurité. Mais dès qu'une question un peu plus précise lui était posée par son patient, elle lui administrait une nouvelle dose de sédatif. Georges retrouvait alors son calme et se rendormait. Tout au long du vol, Sofia Makine resta près de lui. À plusieurs reprises, Joren Leendert et Hans Baumann la visitèrent pour s'assurer que tout se passait bien et qu'elle ne manquait de rien.

Le vol vers Berlin fut très agréable. Madame Merkel demeura dans ses appartements, sans doute pour y dormir, car vu l'importance de sa fonction, les heures de sommeil sont de la plus grande importance. Pour leur part, Joren et Hans se partagèrent les heures de repos. Aussi, le pseudo-journaliste fut le premier à dormir. Vingt minutes avant l'atterrissage, le directeur de la sécurité de la chancellerie planifia la sortie de celle-ci et son déplacement jusqu'à sa voiture officielle. Une formalité qui ne devait jamais être prise à la légère !

L'A340, qui avait amorcé sa descente depuis de nombreuses minutes, traversa les nuages. Par le hublot, chacun pouvait admirer Berlin et son immense aéroport. C'était une belle journée. L'oiseau d'acier se posa comme une plume et arrêta sa course à l'endroit qui lui était réservé. Les escaliers mobiles furent bientôt installés, la porte de l'avion s'ouvrit, la chancellerie descendit les quelques marches et s'engouffra à l'intérieur d'une superbe *Audi A8* noire blindée. Puis la politicienne disparut rapidement, prise en charge par une autre équipe consacrée à sa sécurité.

Hans, Joren et Sofia furent les derniers à descendre de l'appareil. Une ambulance vint se garer là où l'*Audi A8* se trouvait encore quelques minutes plus tôt. Le conducteur et un autre homme, tous deux vêtus d'une blouse d'infirmier, montèrent à bord de l'avion pour aller y chercher Georges Delson, toujours endormi. Sans le bouger de sa civière, ils le transportèrent à l'intérieur du véhicule. La doctoresse monta à l'arrière pour rester aux côtés de l'homme de Griffintown. Ayant quitté ses habits professionnels pour des vêtements civils, Baumann tendit la main à Leendert en guise d'au revoir. Ceci fait, l'Allemand monta à l'avant de l'ambulance, tandis que l'infirmier montait à l'arrière.

Visiblement, le voyage de Georges Delson n'était pas terminé ! Sa destination finale n'était pas l'Allemagne. L'ambulance quitta l'aéroport, pendant que Joren Leendert, lui, y resta pour attendre son vol de retour pour Montréal. Son reportage officiel sur la délégation d'Angela Merkel au G7 de La Malbaie étant désormais terminé, il pouvait rentrer au bercail pour y rédiger son article.

Les cinq occupants de l'ambulance débutèrent un long voyage de deux mille cinq cent trente kilomètres qui les mènerait, au terme de trois jours de conduite sans interruption, à

Sébastopol, au bord de la mer Noire. Pour atteindre cette destination, il leur faudrait traverser une partie de l'Allemagne, de la Pologne et de l'Ukraine. C'est là, précisément, que Sofia Makine devrait réveiller l'homme invisible, afin de le présenter à son nouvel employeur.

—Monsieur Delson? Monsieur Delson... Vous m'entendez? Ouvrez les yeux et répondez-moi... Tout va bien. Vous êtes en sécurité.

La voix était celle de Sofia Makine, une voix que Georges connaissait et qui le rassurait.

L'ambulance venait de s'arrêter après une longue course. La température extérieure avoisinait les trente degrés et le ciel était parfaitement bleu. La marina de Sébastopol impressionnait tant par la quantité que par la diversité des embarcations qui s'y trouvaient... d'imposants navires de guerre, de magnifiques voiliers et des yachts de plaisance à couper le souffle. Au premier coup d'œil, l'endroit semblait en être un de la plus grande importance. Le véhicule qui venait de parcourir une quasi-traversée de l'Europe s'était garé à proximité d'un très grand yacht blanc... Le genre de cadeau que seuls les multimilliardaires peuvent s'offrir.

—Où sommes-nous? demanda Georges. Mon Dieu, il fait si chaud!

—Nous sommes arrivés...

—Où est Stéphane? Est-elle avec nous?

—Non, une fois assurée que vous étiez en sécurité, elle est repartie à Montréal.

—Sommes-nous toujours au Manoir? Est-ce que nous avons réussi? Justin Trudeau sait-il pour moi?

Georges tenta de s'asseoir sur sa civière, mais à mi-chemin, cessa tout effort en raison de la douleur qui lui arracha un gémissement.

—Mais qu'est-il arrivé? J'ai un mal de chien...

—Vous ne vous souvenez pas, Georges?

Soudain, la porte arrière de l'ambulance s'ouvrit et la lumière envahit tout l'habitacle. En même temps, la chaleur redoubla, faisant presque suffoquer le malade. À l'extérieur, Hans Baumann indiqua à Sofia Makine que le temps était venu de descendre. Handicapé par ses blessures et toujours un peu faible, Georges se laissa tirer vers l'extérieur. Or, le paysage qu'il découvrit n'était pas celui de La Malbaie ni celui d'Ottawa ou de Montréal. À première vue, les lieux ressemblaient à la Côte d'Azur, en France... Peut-être Nice ou Marseille.

—Nous pouvons monter à bord, informa Hans dans sa langue natale.

Après quoi, il s'adressa aux deux conducteurs de l'ambulance, lesquels remontèrent à l'avant puis partirent. Simultanément, plusieurs marins débarquèrent du yacht et s'approchèrent. *Leur langage est différent de celui que j'ai entendu tout à l'heure*, constata Georges. L'homme qui parlait allemand, quelques instants auparavant, leur répondait dans leur langage.

—Mais où sommes-nous? Qui sont tous ces gens? questionna Georges.

—Gardez votre calme, monsieur Delson, vous aurez toutes les réponses à vos questions dans quelques minutes, lui répondit la docteure Makine.

À la suite d'un court échange, tous montèrent à bord du yacht. L'homme invisible était là, entouré de toutes ces personnes qu'il ne connaissait pas et qui parlaient des langues

inconnues. Pris d'angoisse, il commença à manifester de la colère et de l'impatience et s'agita nerveusement sur son lit de fortune. Voyant cela, les étrangers le saisirent pour le forcer à se rallonger. Pendant que deux d'entre eux le retenaient de force, Hans Baumann l'attachait avec les sangles du lit afin de l'immobiliser totalement. Georges était en pleine crise de panique ! Son cœur battait à lui défoncer la poitrine, il suait, il avait très chaud, et voulait partir. Il apparaissait évident que quelque chose n'avait pas fonctionné ! Il n'était pas au Québec. Il se souvenait d'un coup très douloureux qu'il avait reçu dans le dos, mais après... le néant ! Puis durant un instant, cette scène lui revint en mémoire... Il y avait des hommes en noir, ainsi que Stéphane et Lambeer... l'agent de la CIA et ses hommes étaient tombés, puis... plus rien... à part le coup dans le dos. Présentement, sauf la docteure, il ne connaissait personne parmi les gens qui l'entouraient. Son agitation cessa lorsqu'il sentit une chaleur intense progresser dans son corps, jusqu'à sa tête. La dose de sédatif administrée lui fit perdre connaissance.

Combien de temps s'était écoulé entre cette perte de conscience et son réveil ? Impossible à déterminer. Toujours est-il que Georges se réveilla dans son lit et que ses douleurs avaient disparu. Il n'était pas attaché, il se sentait bien, et toutes ses affaires étaient là, autour de lui... Ses figurines de *Star Wars*, ses disques, tous ses meubles. Il était réellement dans sa chambre, celle qu'il habitait à Griffintown, Montréal, avant que ne surviennent tous ces événements. En se levant, il constata que son dos le faisait un peu souffrir. Il alla à la salle de bain pour se rafraîchir le visage, lequel était toujours invisible. Ses yeux ne voyaient pas son corps, qui ne se reflétait toujours pas dans le miroir. En passant devant son petit bureau, il vit les montres de luxe qu'il avait volées aux premiers jours de son invisibilité : la *Rolex*, la *Chopard* et la *Cartier*. Il songea au dernier épisode qu'il avait en mémoire... Sofia Makine, le yacht, la civière... Et maintenant, il était dans son lit, comme si tout venait de reprendre à zéro. Soudain, on frappa à sa porte. Surpris, il sentit les poils de ses bras se hérissier.

— Qui est là ?

— Hans Baumann, votre chauffeur.

— Mon chauffeur ? Mais que voulez-vous ?

— Je crois que vous avez besoin d'explications, monsieur Georges, car vous êtes sans doute un peu perdu...

Après quelques secondes de réflexion, Georges finit par ouvrir à son interlocuteur.

— Comment allez-vous ? s'enquit ce dernier. Vos douleurs se sont-elles estompées ? Êtes-vous heureux d'avoir retrouvé une vie normale ?

— À dire vrai, je ne suis pas sûr de comprendre ce qui se passe... Depuis l'épisode du Manoir, je suis perdu.

— Un bon café vous ferait-il plaisir ?

— Oui, certainement !

— Je vais vous raconter brièvement tout ce qui vient de se dérouler. Êtes-vous calme et prêt à m'entendre ?

Aussitôt, une femme entra dans la pièce et déposa deux cafés sur la table séparant les deux hommes. Tout en remarquant les superbes tasses, Georges se demanda comment les cafés étaient arrivés jusque-là. Puis il comprit que sa chambre était sur écoute. Comme il était moralement épuisé, il ne réagit pas et proposa à Baumann de lui raconter son histoire des

derniers jours. Au moment où l'autre allait débiter, la docteure Makine entra dans la pièce et s'assit.

—Monsieur Delson, votre invisibilité n'est pas le fruit du hasard. Vous avez été choisi par nos services, sur recommandation de madame Makine, votre médecin, pour servir de cobaye à une expérience de la plus grande importance. En effet, vos cellules, la porosité de vos os et votre nature intrinsèque, jumelées au fait que vous n'avez ni famille ni amis, nous sont apparues comme le terrain idéal pour mettre en pratique nos travaux scientifiques. Alors que vous pensiez chaque jour vous injecter dans la cuisse un produit visant à améliorer votre construction osseuse, vous vous injectiez plutôt un produit de notre fabrication qui a comme particularité de rendre le sujet invisible. Comme vous pouvez le constater, le tout a très bien fonctionné.

—Vous êtes des salauds ! s'écria Georges. Vous m'avez volé ma vie !

—Volé ? Non, monsieur Delson. Vous n'aviez rien ! Une vie, vous ? Non. Mais à compter d'aujourd'hui, par contre, oui. Vous aurez des amis, des gens qui vous respectent... Vous serez entouré et vous ne serez plus jamais seul avec vos figurines, à ressasser vos souvenirs ou votre existence ratée. Ah ! J'oubliais... Vous ai-je dit que nous vous avons ouvert un compte en banque et que nous y avons déposé plus de cinquante millions d'euros ? Vous êtes riche, Georges... Une des grandes fortunes de ce monde ! Vous pourrez désormais tout avoir... Les montres de vos rêves, les voitures de vos rêves et même, les femmes de vos rêves !

Georges, qui ne disait pas un mot, comprenait de moins en moins ce qui se passait.

—Puis-je poursuivre le récit de votre aventure, monsieur Delson ? demanda Baumann, qui, lorsqu'il éprouvait du mal à trouver les justes mots en français, se tournait vers la docteure Makine, qui elle, s'exprimait parfaitement dans la langue de Molière.

—Oui, s'il vous plaît, faites...

—Suite à ce succès, nous avons rencontré des difficultés pour suivre très précisément vos déplacements. Vos petites blagues, notamment celle réservée à monsieur X, nous ont placés dans l'embarras, car ces agissements ont lancé la CIA sur votre piste. Je dois avouer qu'à un certain moment, comme tout le monde, je crois, nous vous avons perdu. Pendant plusieurs mois, soit entre votre avant-dernière et dernière prise de contact avec la policière Stéphane Laroche, nous ne savions plus du tout où vous étiez !

—Va-t-elle bien ? Est-elle ici avec nous ? interrompit Georges.

—Oui, elle va bien, et non, elle n'est pas avec nous, mais à Montréal. Je vous assure toutefois qu'elle est en parfaite sécurité et en bonne santé.

—Nous ne sommes pas au Canada, n'est-ce pas ?

—Laissez-moi une minute, je vais vous répondre...

Reprenant son récit, Baumann expliqua à Georges que son idée d'apparaître au G7 avait permis de retrouver sa trace et d'élaborer une opération de récupération. Bien entendu, il ne lui confia pas qu'il était le directeur du service de sécurité affecté à Angela Merkel. Il lui raconta plutôt qu'après le sauvetage sur le fleuve, ils avaient tous pris un avion en partance pour l'Europe. Il fit ici une parenthèse pour indiquer à l'homme invisible qu'étant maintenant à la retraite forcée, Lambeer était devenu hors service. De ce fait, il ne tenterait plus, en outre, de s'en prendre à Stéphane Laroche.

— Votre amie la policière, sachez-le, est certaine que vous êtes à présent sous la protection de votre Premier ministre du Canada, ce qui, comme vous le devinez, n'est pas le cas. Monsieur Justin Trudeau n'a aucune connaissance de votre existence. Ainsi donc, poursuivit Baumann, en débarquant à Berlin, nous avons poursuivi notre voyage par la route. Ensemble, nous avons roulé durant près de trois jours à travers la Pologne et l'Ukraine. Aujourd'hui, au moment où je vous parle, nous sommes toujours en Ukraine, plus précisément à Sébastopol, au bord de la mer Noire.

— Mais qui êtes-vous, Monsieur Baumann ? questionna Georges, littéralement sous le choc. Et vous, docteur Makine ?

— Monsieur Delson, lorsque vous suiviez l'actualité du G7, avez-vous eu la chance d'apprendre pourquoi cette rencontre était un G7 et non un G8 ? Savez-vous pourquoi la Russie a été exclue de ce grand sommet international ?

— Parce qu'elle a annexé illégalement la Crimée...

— Sans une goutte de sang versée et sans une balle tirée, en effet ! Le mot « illégalement » est d'ailleurs un peu fort quand on sait que quatre-vingt-quinze pour cent des électeurs se sont prononcés en faveur de la réunification avec la Russie... Bref ! Et Sébastopol se trouve où, Monsieur Delson ?

— En Crimée !!!

Georges comprit du coup qu'il venait de tomber entre les mains de la Russie, et que monsieur X avait raison lorsqu'il lui disait qu'il n'était pas devenu invisible par hasard et qu'il était manipulé. Manipulé, kidnappé et maintenant, voilà qu'il était pris en otage par la Russie ! Malgré tout, il ne s'était pas senti aussi confortable et calme depuis des mois...

— En résumé, monsieur Delson, reprit Hans, la docteur Makine et moi-même, ainsi que quelques autres personnes qui ont croisé votre chemin ces derniers temps, sommes des agents secrets russes. Nous ne vous voulons aucun mal. C'est même le contraire. À vrai dire, monsieur Delson, hier, vous n'aviez pas de vie, et aujourd'hui, vous avez un destin !

— Quel destin ? Qu'attendez-vous de moi ?

— Aimeriez-vous encore un peu de café, monsieur Delson ? proposa la docteur Makine ?

— Oui, avec plaisir.

— Dans quelques secondes, monsieur Delson, nous allons vous présenter une personne, dit calmement Baumann. Cette personne vous dira exactement ce qu'elle pense de cette situation et ce qu'elle attend de vous en échange de sa protection et de l'immense confort dans lequel vous vivrez grâce à elle.

Puis la porte de ce qui était une copie de l'appartement de Georges s'ouvrit. La même jeune femme précédemment entra dans la pièce afin de resservir du café. Elle était suivie d'une autre personne... Un homme d'environ un mètre soixante-dix, plutôt costaud et portant une paire de lunettes qu'on aurait presque pu comparer à des jumelles. S'asseyant à la droite de Baumann, il enleva l'appareil qui lui couvrait la moitié du visage, puis laissa l'Allemand reprendre la parole.

— Monsieur Delson, fit ce dernier, je suis très heureux et fier de vous présenter votre mécène et nouvel employeur, monsieur Vladimir Vladimirovitch Poutine, président à vie de la Fédération de Russie !

Georges, dont personne ne pouvait voir le visage, était interloqué. Non seulement Vladimir Poutine était assis juste en face de lui, mais il lui souriait !

—Vous n’allez pas me demander de tuer le président des États-Unis, j’espère ?

Le Président russe se tourna vers la docteure Makine, pour qu’elle lui traduise la question. Ceci fait, il éclata de rire et répondit en russe.

—Monsieur Poutine, traduisit Makine, dit que cela ne sera pas nécessaire, car il se débrouille déjà très bien tout seul !

La réponse fit éclater de rire Georges, qui contre toute attente, se sentait très bien dans cet incroyable univers dans lequel il était plongé. Quelques minutes plus tôt, il se croyait pris en otage. Or maintenant, force était de constater que ses interlocuteurs se montraient fort sympathiques avec lui. Il était vrai, par ailleurs, comme le disait monsieur Baumann, que sa vie d’avant était loin d’être aussi excitante que celle qui se présentait actuellement à lui. Durant une seconde, il pensa au syndrome de Stockholm pour qualifier son ressenti, mais fit vite de réfuter cette idée en la qualifiant de saugrenue.

Vladimir Vladimirovitch reprit la parole, tandis que Sofia Makine traduisait ses propos au fur et à mesure.

—Monsieur Delson, je suis très heureux de votre présence ici avec nous. Je suis fier, aussi, car mes services ont réussi, alors que la situation n’était pas simple, à vous garder en bonne santé et à vous extraire du Canada en plein G7. Au final, même exclue de ce rendez-vous réunissant les grandes puissances de ce monde, la Russie demeure la plus puissante d’entre elles. Bien sûr, comme vous l’imaginez, vous représentez l’avenir de notre pays et de notre idéologie. Pourquoi ? Parce qu’au plan militaire, aucune nation n’a encore pu pousser l’expérience de l’invisibilité aussi loin que nous et avec autant de succès. Je vous prie de ne pas croire que vous êtes prisonnier ou manipulé, tout en vous rappelant que certains êtres humains ont parfois une destinée bien supérieure à la norme. Et c’est votre cas, monsieur Delson ! Aujourd’hui, je suis assis en face de l’un des hommes les plus puissants de la Terre et de l’histoire de l’Humanité. Ayant vous-même expérimenté le pouvoir dont mes services vous ont offert, vous savez combien il est redoutable, comment il est capable de changer le monde, de l’améliorer afin qu’y règne la stabilité, la joie de vivre, le progrès, et la bonne entente. À compter d’aujourd’hui, vous êtes au service de la grande Fédération de Russie. Pour commencer, au cours des prochaines semaines, vous subirez une intervention chirurgicale qui mettra un terme à vos apnées du sommeil. Ensuite, vous serez reçu au Cosmodrome de Vostotchny, où vous bénéficierez du programme initialement réservé à nos cosmonautes pour la reconstruction partielle de leur masse osseuse après un long séjour en orbite. Cela vous fera le plus grand bien. Puis vous recevrez un enseignement et un entraînement qui vous permettront d’apprendre le russe et de retrouver une parfaite forme physique... comme la mienne ! Quand tout ceci sera terminé, nous aurons le plaisir de nous revoir. Je vous souhaite donc la bienvenue, monsieur Delson, et vous réaffirme ma joie de vous voir à nos côtés. Quels que soient vos besoins, vous n’aurez qu’à demander et vous serez exaucé.

Une fois que la docteure Makine eut mis le point final à sa traduction, Vladimir Poutine

tendit sa main vers l'homme invisible. Quand il sentit celle de Georges la saisir, il se montra aussi étonné que satisfait. Puis il quitta la pièce.

Sofia Makine et Hans Baumann demeurèrent sur place, du fait qu'ils avaient encore des choses à dire, dont la plus importante : le rôle de Georges dans cette histoire.

—Monsieur Delson, commença Makine, en vue des missions qui vous seront confiées, nos ingénieurs les plus doués travaillent présentement à la création d'une enveloppe corporelle faite sur mesure pour vous. Elle sera flexible, très fine... Une sorte de seconde peau qui permettra aux gens de vous voir si vous le désirez. Les premiers résultats sont étonnants et dès que vous pourrez l'essayer, vous serez très heureux de constater qu'elle épouse exactement votre corps. Lorsque requis dans le cadre de vos missions, vous serez libre de l'enlever. À terme, nous souhaitons que cette combinaison devienne un jour une cape d'invisibilité que vous n'aurez plus à enlever, car son effet de réfraction de la lumière fonctionnera sur commande. Mais nous n'en sommes pas encore là... pour y arriver, il nous faudra utiliser des métamatériaux extrêmement coûteux. Voilà la première raison qui explique votre présence en Russie. La seconde consiste à vous étudier afin de déposer des brevets pour que notre grande fédération soit la seule à posséder la capacité de rendre des personnes invisibles. Bien entendu, du point de vue militaire, notre but est de permettre à nos armées d'agir en toute invisibilité. Nos troupes pourront ainsi intervenir partout sur la planète sans que cela se sache et donc, sans que les causes menant à telle ou telle situation soient imputées à la Russie. Comprenez-vous, maintenant, pourquoi il était si important, pour nous, de vous récupérer ? Bien sûr, si vous avez des questions, nous nous ferons un plaisir d'y répondre.

—Vous ne me dites toujours pas ce que je devrai faire ? lança Georges, qui posait la question pour la deuxième fois.

—Outre les études de développement militaire qui seront faites à partir de votre corps, répondit Hans Baumann, vous devrez remplir certaines missions. Notre président, comme il l'a démontré avec la Crimée, est très désireux de reconstituer l'URSS et de réunifier tous les pays qui la composaient il y a quelques années. Vos missions seront donc liées à cet objectif. Selon l'actualité, les élections, vous devrez intervenir afin d'écarter les opposants à cette juste et grande cause qu'est la réunification de l'Union soviétique. Parfois, vous devrez effrayer certaines personnes pour éliminer un risque et d'autres fois, vous devrez agir comme vous l'avez déjà fait au cours des derniers mois... Avec Kim Goyette et Réal Tanguay, par exemple. Votre pouvoir d'invisibilité vous a rendu très efficace dans ce domaine ! Sachez qu'officiellement, monsieur Goyette s'est suicidé, alors que monsieur Tanguay a été abattu pour avoir conspiré contre les États-Unis. À aucun moment, l'homme invisible que vous êtes n'a été impliqué dans ces histoires sordides ! Pourtant, comme vous le savez, vous n'êtes pas qu'une victime, vous êtes aussi un coupable... Un voleur, un persécuteur et un meurtrier. Dans votre pays, le Canada, votre bien-aimé Premier ministre vous condamnerait à la prison à vie pour tous ces délits ! Or nous, nous n'en ferons rien.

Georges, qui vivait l'heure la plus hallucinante de sa vie depuis la découverte de son invisibilité, demanda à Hans Baumann et Sofia Makine de le laisser seul afin qu'il puisse digérer toutes ces informations. Ces derniers le remercièrent pour son accueil et quittèrent la pièce. Georges termina son café, puis se dirigea vers l'entrée de son appartement, ou plutôt,

de ce qui lui servait de réplique, et dont il ignorait la localisation précise. Dans le grand yacht blanc, peut-être...

Il fit coulisser la porte-miroir derrière laquelle se trouvaient ses manteaux et ses vestes. De la poche intérieure gauche de la dernière veste qu'il avait portée pour aller travailler, il extirpa son portefeuille de cuir marron et l'ouvrit. D'une des petites sections, il retira un papier blanc plié en deux, alla se rasseoir et le déplia. Il s'agissait d'une photo ; celle d'une échographie montrant l'enfant dont il fut le père durant quelques jours.

Fin de la 1re partie

